


FONDO PIZZOFALCONE







B. Prov.
II
1387

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

III.

ON VIENT DE METTRE EN VENTE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

IMOGÈNE, ou les Moines du Liban. 2 vol. in-12, fig. Prix, 5 fr. (Le sujet a été pris dans la légende attendrissante de sainte Marine.)

ŒUVRES DE MIRABEAU, réunies en une seule collection par des titres suivis. Dix volumes in-8°. contenant les Œuvres oratoires, l'Essai sur le despotisme, le livre de la Liberté de la presse, les Lettres de cachet et les Prisons d'état, l'Histoire secrète de la cour de Berlin, les Lettres à Sophie, le Portrait de Sophie et celui de Mirabeau, avec deux *fac-simile* de son écriture ; son Éloge par Cérutti ; l'Essai sur sa vie privée par Cadet-de-Gassicourt, etc. Prix, 70 fr. et par la poste 85 fr. Il n'y a eu que 100 exemplaires.

Autres ouvrages de M. Collin de Plancy.

DICTIONNAIRE FÉODAL, seconde édition. 2 vol. in-8°. Prix, 10 fr.

MÉMOIRES D'UN VILAIN DU QUATORZIÈME SIÈCLE. 2 vol. in-12. Prix 5 fr.

DICTIONNAIRE INFERNAL. Épuisé. La seconde édition est sous presse. Elle formera quatre forts vol. in-8°., et sera ornée d'un *fac-simile* de l'écriture du diable, dans le procès des sorcières de Verviers.

LE DIABLE PEINT PAR LUI-MÊME, ou Galerie de petits Romans et de Contes tirés des légendaires et des démonomanes, etc. Un vol. in-8°. fig. Prix, 6 fr.

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET II, nouvelle historique. 2 vol. in-12. Prix, 5 francs.

ANECDOTES DU XIX°. SIÈCLE. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr.

IMPRIMERIE DE FAIN,
Place de l'Odéon.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES

MIRACULEUSES;

Par J.-A.-S. COLLIN DE PLANCY.

« Et je vis (dans les enfers) entre les mains des démons, un saint évêque dont les reliques avaient fait des miracles. »
Denys le Chartreux, *de Quat. Nov. art.* 47.

« Vous commandez à un ouvrier de vous faire des dieux, vous les achetez à prix d'or, et vous les adorez »
Isaïe, *cap.* 46.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
GUIEN ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
BOULEVART MONTMARTRE, N°. 23.

Janvier 1822.

DICTIONNAIRE

CRITIQUE

DES RELIQUES ET DES IMAGES.

R.

RABONI. — Les femmes invoquaient, dans l'église de l'abbaye de Montmartre, un certain saint Raboni, qui avait la réputation de *rabonnir* les maris jaloux ou méchans, ou de les faire mourir dans l'année.

L'image de ce saint rapportait bien de l'argent aux religieuses de Montmartre, comme l'observe Sauval (1).

RACHEL. — Quoique Rachel ait adoré des

(1) Cité par M. Dulaure : *Description des environs de Paris*, tome II, article *Montmartre*. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article *Beker*. — Sainte Anastasie, ayant un méchant mari, s'adressa à saint Chrysogone qui pria, et le mari mourut. On croit que saint Chrysogone est le même que saint Raboni. Lamonnaie, dans le *Menagiana*, raconte qu'une femme fit une neuvaine à saint Raboni, pour le prier de rendre son mari moins brutal. Quatre jours après, le mari étant mort, elle s'écria : Que le saint est bon! il donne plus qu'on ne lui demande. (Note de M. Dulaure).

idoles, et qu'elle ait volé les dieux de Laban, on en a fait une sainte. On vénère toujours son tombeau, sur le chemin qui va de Bethléem à Rama. Son corps était à Constantinople.

RADEGONDE, — sixième femme de notre roi Clotaire Ier. Elle honorait si fort les prêtres, qu'elle leur baisait les pieds et les servait à table (1). Elle aimait tant la croix, qu'elle s'en imprima la forme sur le corps, avec le bout d'une pique rougie au feu; et qu'elle fit venir, pour la première fois en France, un morceau de la vraie croix.

Lorsqu'elle vit que son mari se lassait d'elle, Radegonde se retira à Poitiers, où elle se fit abbesse de religieuses. Elle avait tant de ferveur, qu'il fallait à chaque instant lui appliquer sur l'estomac des feuilles trempées dans l'eau, pour tempérer la chaleur qui la dévorait.

« Notre Seigneur la caressait souvent visiblement. Une fois il lui apparut et la prit sur ses genoux : Radegonde, lui dit-il, vous n'êtes que sur mes genoux; bientôt vous serez sur mon cœur. »

Quelques courtisans, ayant calomnié les mœurs de Radegonde auprès du roi, moururent honteusement en allant à la selle; ce qui fit respecter la sainte.

Des marins, sachant la vertu de Radegonde,

(1) Ribadéneira, 13 août.

l'invoquèrent dans une tempête, quoiqu'elle fût encore vivante. Incontinent, une colombe blanche comme la neige voltigea autour du vaisseau. Un matelot la prit, lui arracha trois plumes qu'il trempa dans la mer, et aussitôt la mer s'apaisa. Ces trois saintes plumes se conservaient à Poitiers, où elles faisaient des miracles.

Un an avant sa mort, elle vit la nuit un jeune homme d'une exquise beauté, qui lui fit mille caresses. Elle le repoussa d'abord très-durement, le prenant pour un séducteur; elle avait alors soixante-huit ans. Mais le beau jeune homme lui parla si honnêtement, qu'elle vit qu'il n'en voulait pas à sa chasteté, et qu'il venait tout simplement lui annoncer sa mort, de façon qu'elle le traita mieux (1).

L'abbaye de Sainte-Croix, que Radegonde fonda à Poitiers, avait deux cents religieuses lorsqu'elle mourut. Malgré ce saint établissement, et la piété qu'elle fit paraître, Radegonde fut en butte aux traits de la médisance. On lui reprocha sa trop grande intimité avec le poëte Fortunat, qui était sans cesse auprès d'elle, qui en recevait et lui faisait des présens, etc. Mais ces soupçons furent détruits par les miracles que la princesse opéra après sa mort.

On vénérait à Poitiers le corps de sainte Radegonde, qui se trouvait double dans l'abbaye de Quinçai, à deux lieues de cette ville, quoique

(1) Tout cela est extrait de Ribadéneira, cité.

les Normands l'eussent, dit-on, anéanti au neuvième siècle. Il fut brûlé pour la seconde fois par les protestans, dans ces deux endroits, en l'année 1562, avec tant de publicité qu'on n'osa le reproduire. Mais son tombeau faisait des guérisons miraculeuses au dernier siècle.

En 1412, lorsque le duc de Berri fit ouvrir ce tombeau, on y trouva le corps de Radegonde encore entier, quoiqu'enseveli depuis huit cent vingt ans. Le duc voulut lui faire couper la tête pour l'emporter à la sainte chapelle de Bourges. Les assistans furent saisis d'une telle frayeur à cette proposition, qu'il fallut y renoncer. Le prince se contenta d'emporter l'anneau d'alliance que la sainte avait au doigt; mais on ajoute qu'elle retira sa main, lorsqu'il voulut aussi lui ôter l'anneau religieux.

On voyait dans l'ancienne église la fameuse chapelle du *pas de Dieu*, bâtie sur l'emplacement de la chambre qu'occupait la sainte. On contait que Jésus, lui ayant apparu sous la forme du beau jeune homme dont nous avons parlé, avait laissé dans sa cellule l'empreinte d'un de ses pieds; c'est ce qu'on nommait le pas de Dieu (1).

On montrait enfin la meule dont Radegonde

(1) Il y a dans le Poitou d'autres pas que l'on vénère. On montrait auprès de Cîteaux le pas de la biche, empreint sur une pierre, aux bords de la Vienne. On disait que Clovis passa cette rivière à gué, à la suite d'une biche miraculeusement envoyée, parce que le ciel voulait lui faire gagner la bataille de Vouillé.

se servait pour moudre le grain nécessaire à la nourriture de ses religieuses, et le mortier où elle pilait les drogues qu'elle employait dans leurs maladies (1). Ce qui reste de ces saintes reliques ne fait plus merveilles.

RAIMOND DE PEGNAFORT, — général des dominicains, mort en 1275. Il fut confesseur du pape Grégoire IX, à qui il ordonnait pour pénitence d'expédier plus promptement et à meilleur marché les affaires qu'on portait en cour de Rome.

Un jour qu'il voulait passer de l'île de Mayorque à Barcelone, comme il n'avait point de vaisseau, il prit la chape de son compagnon, l'étendit sur l'eau, et s'y embarqua en faisant le signe de la croix, avec autant d'assurance que si c'eût été un bateau. Puis ayant fiché son bourdon au milieu de la chape, il appela son compagnon qui n'osa le suivre. Il releva donc un coin de ladite chape, en guise de voile, fit en six heures plus de cinquante lieues de mer, et arriva heureusement à Barcelone.

Avant de se montrer dans la ville, il mit sur ses épaules la merveilleuse chape, aussi sèche que si on l'eût tirée d'un coffre, et entra pour souper dans un couvent dont les portes étaient

(1) M. Dulaure, *Description des principaux lieux de France*, tome IV, du *Poitou*.

fermées, car il passait comme un esprit à travers les murailles (1).

On garde cette chape à Barcelone, avec son corps qui fait des miracles. Il sort continuellement de son tombeau une poussière sainte, qui guérit les fièvres, les hémorragies, les maux d'enfans, pour peu qu'on ait le courage d'en boire une demi-once dans un verre d'eau.

RÉGNOBERT, — ou *Rénobert* ou *Raimbert*, évêque de Bayeux au septième siècle.

Les deux parties de son corps, qui étaient en 1789 à Corbeil près de Paris et au prieuré de Saint-Raimbert près de Besançon, sont, dit-on, à peu près perdues. Mais on doit avoir encore sa chasuble à Bayeux.

Elle était renfermée dans un petit coffre d'ivoire, de figure antique, avec une serrure d'argent. On voyait sur cette serrure une inscription arabe, dont voici le sens : « Quelque honneur que nous » rendions à Dieu, nous ne pouvons pas l'hono- » rer autant qu'il le mérite. » C'est, dit-on, une inscription mahométane.

On ne savait trop comment la chasuble du saint se trouvait dans un coffre arabe, lorsque le révérend père Tournemine expliqua la chose. Il prétendit que Charles-Martel, ayant vaincu les Sarrasins dans la Touraine, pilla leur camp, et prit la cas-

(1) Ribadéneira, 6 janvier.

sette en question. Par la suite, cette cassette passa entre les mains du roi Charles-le-Chauve, qui la donna à la reine Ermentrude, sa femme.

Or, Charles-le-Chauve eut une maladie, que l'on guérit en lui mettant sur le dos la chasuble de saint Régnobert. Ermentrude, en bonne et pieuse épouse, donna sa cassette au saint (qui était mort depuis long-temps), et l'on y mit sa chasuble, qui faisait beaucoup de guérisons.

REINE. — On ne sait ni le siècle, ni l'histoire, ni le pays de cette sainte, dont la légende ressemble à celle de sainte Marguerite. Le père Giry dit qu'elle vint au monde en l'an 238, dans le pays d'Autun, et que son père, qui se nommait Clément, était un païen très-inclément. Il chassa Reine, parce que sa nourrice l'avait fait baptiser; et Reine se mit à garder les moutons.

Le gouverneur Olibrius, passant un jour dans le champ où paissait son petit troupeau, s'arrêta pour la considérer; car elle était jolie. Il en devint amoureux, et la fit mettre en prison.

Comme Reine ne répondait pas à sa tendresse, il la fit charger de chaînes. Comme ce moyen n'avança pas son amour, il la fit fouetter; et voyant que Reine ne voulait décidément pas aimer un amant si poli, il résolut de l'affaiblir par les supplices. Une colombe vint la consoler, à la vue de huit cents personnes; de quoi Olibrius courroucé ordonna qu'on lui tranchât la tête.

On gardait à Alise, la chaîne de sainte Reine, et

le cercle de fer qui lui ceignait le corps dans sa prison. A en juger par ce cercle, elle avait la taille fort mince.

Le corps de cette sainte attirait une foule immense de pèlerins à Flavigny en Bourgogne, quoiqu'elle eût un second corps à Osnabruck en Westphalie.

Le corps qui était à Flavigny fut découvert au neuvième siècle, auprès d'Alise, par une colombe qui descendit du ciel, et qui était peut-être la même dont il a déjà été question. On disait au dernier siècle que son cœur était encore frais et entier.

Mais les eaux de sainte Reine sont un peu plus fameuses que ses reliques. La fontaine d'Alise guérissait les galeux, les teigneux, et l'on n'y voyait que des pèlerinages de gens dont la peau se gâtait.

Les cordeliers avaient dans leur église une petite fontaine, plus merveilleuse encore que le grand bassin public. Ils se vantaient de guérir les plus vilaines gales et la lèpre la plus horrible, pourvu qu'on eût de la foi.

On vénérait aussi à Paris, dans l'église de Saint-Eustache, une image de pierre de sainte Reine, qu'un bon marchand de la rue Saint-Denis avait apportée d'Angleterre. Cette sainte image avait fait tant de miracles, qu'on avait institué, sous sa protection, une confrérie dont les aggrégés étaient assurés contre la teigne.

Les miracles de la fontaine d'Alise n'ont pas encore cessé.

RELIQUES. — ANECDOTES DIVERSES.

— C'est assez généralement l'usage, chez les Espagnols, de n'avoir d'autres médecins que les reliques, dans les maladies graves. En 1774, le fils du prince des Asturies s'étant trouvé en danger de mort, on fit venir d'Alcala les reliques de je ne sais quel saint, qui furent portées processionnellement à Madrid et déposées dans le palais, auprès du prince. Mais, malheureusement, le saint ne se trouva pas d'humeur à faire un miracle (1).

— « Antoine, duc d'Albe, et Isabelle son épouse, avaient un fils qu'ils nommaient Nicolas, et qui, comme son père et sa mère, était perdu de vilaines maladies et tombait en pièces. Isabelle sa mère envoya demander des reliques à des moines pour guérir son fils. Aussitôt, comme c'était une grande dame, les moines envoyèrent le doigt d'un certain saint. Isabelle prit ce doigt, le pila dans un mortier, le réduisit en poudre; puis elle en fit deux parts, l'une qu'elle fit prendre à son fils dans un breuvage, l'autre qu'elle lui administra dans un clystère, afin de porter le remède partout en même temps. Mais Nicolas ne guérit point.

» Il faut pourtant convenir, comme disait la reine d'Espagne, que M. Nicolas, avec les maladies qui le pourrissaient, était une belle châsse de reliques (2). »

(1) *Voyage de Dalrymple en Espagne et en Portugal*, p. 67.

(2) *Mémoire sur l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne*. Extrait de la *Correspondance de Louville*, etc.

— On lit, dans la vieille chronique de Robert-le-Diable, cette anecdote que nous ne songeons ni à discuter ni à garantir : Robert, tourmenté d'une grosse fièvre pendant un séjour qu'il fit à Paris, fit demander à l'abbé de Sainte-Geneviève quelques reliques de son église, pour sa guérison. Cet abbé eut l'impudence de lui envoyer des os de chat dans un reliquaire. Le prince découvrit la fraude, et fit pendre l'abbé de Sainte-Geneviève par les parties sexuelles à la porte de l'abbaye.

Le peuple de Paris montrait encore, il y a cent ans, le gros anneau de fer où la suspension se fit, au-dessus du portail de Sainte-Geneviève.

—Un bon Picard, entrant dans une église, le jour de la fête du saint, vit toutes les reliques étalées, et au bout de l'autel un encensoir d'argent qui venait de servir, et qui était encore plein de feu. Il se mit à baiser dévotement tous les reliquaires, et prenant l'encensoir pour une châsse, il le baisa aussi, se brûla les lèvres, et s'écria en son patois : « Tidié! que ce petit saint à la gueule chaude! (1) »

— Lorsque la réforme commença de s'établir en Lithuanie, Christophe Radziwil, très-fâché qu'un prince de sa maison l'eût embrassée, s'en alla à Rome, où il honora le pape, qui, à son départ, lui donna une boîte remplie de reliques.

La nouvelle de ces reliques s'étant répandue, quelques mois après son retour, des moines vinrent avertir le prince de Radziwil qu'ils avaient

(1) *Bibliothèque de société*, tome III.

un possédé, dont le démon résistait à tous les exorcismes. Ils le prièrent de leur prêter les précieuses reliques qu'il avait apportées de Rome; ce qu'il accorda volontiers. On les porta en pompe à l'église; on les déposa solennellement sur l'autel; et au jour assigné, une multitude innombrable de penple étant rassemblée, après les conjurations ordinaires, les moines appliquèrent les reliques. A l'instant même le démon sortit hors du corps du possédé, avec les gestes et les grimaces ordinaires. Chacun cria miracle, et le prince rendit grâces au ciel de ce qu'il avait chez lui une boîte de reliques si saintes.

Mais quelques jonrs après, comme il était toujours dans l'admiration et qu'il ne cessait de vanter la vertu de ses reliques, il s'aperçut qu'un jeune gentilhomme de sa maison, qui avait la garde de ce trésor, souriait d'un air moqueur. Il voulut en savoir la cause. Le gentilhomme, ayant été assuré qu'on ne lui ferait aucun mal, déclara secrètement au prince, qu'en revenant de Rome, il avait perdu la boîte de reliques qu'on lui avait donnée en garde; et que, n'ayant osé l'avouer, il avait trouvé le moyen de se procurer un coffret pareil; qu'il l'avait rempli de tont ce qu'il avait pu trouver de petits os de bêtes et de bagatelles semblables aux reliques perdues; enfin qu'il avait lieu de s'étonner qu'on fît faire des miracles à cet amas d'ordures.

Le prince, voulant éclaircir la fourberie, fit venir les moines et leur demanda s'il n'y avait

plus de démoniaques qui eussent besoin de ses reliques. Ils lui amenèrent bien vite un autre possédé, qui faisait également des contorsions. Le prince commanda qu'on fit en sa présence les exorcismes ordinaires; mais tout fut inutile. Le démon attendait, pour sortir, la sainte boîte d'os de bêtes.

On fit retirer les moines, sous prétexte qu'on voulait garder le démoniaque au palais jusqu'au lendemain.

Quand les bons pères furent partis, le prince mit le possédé entre les mains de ses palefreniers tartares, qui, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, l'exhortèrent d'abord à confesser la fourberie. Il ne répondit que par des gestes furieux. Mais six vigoureux palefreniers n'eurent pas plus tôt commencé de l'exorciser à grands coups de fouets, qu'il courut se jeter aux genoux du prince, à qui il confessa qu'il n'était possédé que pour faire un miracle.

On rappela les moines, devant qui ce malheureux répéta qu'il n'avait jamais été démoniaque, mais que ces bons pères l'avaient obligé à jouer le rôle de possédé pour édifier le peuple.

D'abord les moines s'écrièrent que c'était un artifice du diable, qui parlait par la bouche de cet homme. Mais le prince répondit que si ses Tartares avaient pu contraindre le diable à dire la vérité, ils sauraient bien la tirer aussi de la bouche des moines. Les révérends pères, effrayés de la mine des palefreniers, qui apprêtaient déjà leurs coups

de fouets, avouèrent l'imposture, et dirent que ce qu'ils en avaient fait était à bonne intention et pour empêcher le cours de l'hérésie. Le prince les chassa de sa présence et embrassa la religion réformée (1).

Il est probable qu'il ne garda plus avec tant de respect sa boîte de saintes reliques.

— Nous n'avons point fait d'article pour sainte Grimonie, vierge et martyre honorée à Lequielle près d'Autun, parce qu'il est trop évidemment reconnu que son histoire n'est qu'un petit conte imaginé il y a deux ou trois cents ans, et parce qu'elle n'est pas fameuse. Il y a pourtant quelque chose de curieux dans la découverte de ses reliques, qui furent indiquées par un bœuf; car on observera que les bêtes jouent toujours un grand rôle dans les rencontres des saintes reliques.

Il faut savoir d'abord que sainte Grimonie était fille d'un roi d'Irlande; qu'elle s'enfuit la première nuit de ses noces; qu'on la trouva à genoux dans un champ; qu'on la ramena à son père qui lui dit : « Ma fille, pourquoi me fuyez-vous? je ne veux que votre bonheur. »

A quoi Grimonie répondit : « Vous êtes païen, » convertissez-vous à Jésus-Christ, et faites pénitence, ou bien vous serez damné. »

Le roi, rugissant, la fit mettre en prison. Un ange l'en tira; elle se réfugia ce France au pays

(1) Drelincourt, *Réponse au prince Ernest, Landgrave de Hesse*, page 357; cité dans Bayle, au mot *Radziwil*.

d'Autun. Son père, qui la cherchait toujours, l'ayant encore trouvée à genoux dans un champ, lui fit couper la tête. On jeta le chef et le corps dans un grand trou.

Long-temps après, voici ce qui advint : Un gentilhomme du village de Lequielle avait des bœufs. Une de ces bonnes bêtes s'écartait trois fois par semaine du pâturage et allait seule se mettre à genoux à l'endroit où reposait le corps de Grimonie. On remarqua cette conduite, extraordinaire dans une bête à quatre pieds.

On observa qu'il *cornillait* contre les buttes, comme pour montrer qu'il y avait là un trésor. Il revenait toujours, avec les cornes couvertes de cire odoriférante.

On s'approcha du trou qui renfermait les saintes reliques; il en sortit une clarté, accompagnée d'une odeur très-délicieuse.

On tira le corps et la tête; mais on ne savait à quel saint il fallait l'attribuer, lorsqu'on vit venir un vieillard inconnu qui s'écria : « Bienheureuse Grimonie! » Il dévoila ainsi le mystère en peu de mots et s'éloigna, sans qu'on entendît davantage parler de lui. On ne douta pas qu'il ne fût envoyé du ciel. On cria miracle! On bâtit une chapelle où l'on déposa le saint corps.

La châsse de sainte Grimonie fut plusieurs fois brûlée, perdue, oubliée. On ne savait ce qu'elle était devenue en 1747. On la retrouva en 1748; et les miracles y furent grands.

La bienheureuse Grimonie préserve du ton-

nerre et garantit des coups de feu ceux qui vont l'honorer à Lequielle (1).

— Nous avons déjà dit que les sermens se faisaient sur les reliques. Les rois de France juraient souvent sur la châsse de saint Martin; et dans les affaires qui demandaient de plus grandes précautions, ils exigeaient le serment de la même personne, sur les reliques de saint Denis, de saint Martin, de saint Germain et de saint Médard.

Si le prévenu n'était pas tué par la foudre ou emporté par le diable, ses intentions étaient réputées pures.

Quelquefois, sur les mêmes reliques, l'accusé jurait qu'il était innocent, et l'accusateur jurait le contraire. Alors, si le saint ne faisait pas un miracle, les deux parties se battaient à coups de bâton ou à coups d'épée. Le jugement par les reliques était comme nos tribunaux ordinaires; le jugement de Dieu par le duel était un tribunal de dernier ressort.

Quelques années après la mort de Chilpéric, comme Gontran, qui soupçonnait Frédégonde de quelques infidélités conjugales, avait peine à croire que le jeune Clotaire II fût véritablement fils du défunt, trois cents évêques jurèrent sur les reliques que Chilpéric était très-certainement le père de Clotaire II.

---

(1) La *Vie et miracles de sainte Grimonie*, vierge et martyre; sans date, imprimé récemment à Saint-Quentin.

On demande à ces trois cents évêques s'ils avaient assisté à la conception de Frédégonde.

On pourrait citer d'autres sermens, remarquables pour leur absurdité ou pour leur barbarie. Chramnus, fils de Clotaire Ier., promit à Childebert Ier., roi de Paris, d'être à jamais l'implacable ennemi de Clotaire son père, et lui jura sur les reliques des saints qu'il mourrait dans ces bons sentimens (1).

—Les légendaires prétendent qu'il ne peut pas y avoir de fausses reliques, parce que les saints ne le souffriraient pas. Ils ajoutent que les bienheureux sont très-sensibles aux honneurs qu'on rend ici-bas à leurs restes. Un convers de l'ordre de Cîteaux ayant reçu une des têtes des onze mille vierges, la lava dévotement dans du vin, et la baisa tendrement, après qu'il l'eut lavée. Il s'alla coucher ensuite. Vers deux heures du matin, il vit paraître devant lui une jeune pucelle, extrêmement fraîche, belle, charmante, qui l'embrassa avec un doux sourire et lui dit : « Hier, quand tu m'as lavé la tête, tu l'as baisée avec tant d'amour, que j'ai voulu te le rendre (2). »

— Les saints veulent quelquefois que ceux qui portent leurs reliques aient l'âme pure et le corps aussi. Un moine de Cîteaux portait sous son froc quelques petites reliques de saint Jean et de saint

(1) Déjà cité dans le *Dictionnaire féodal*, au mot *Jugement*. Voyez aussi l'*Introduction au Dictionnaire des Reliques*.
(2) Cæsarii heist. miracula. Lib. VIII, cap. 88.

Paul ; et toutes les fois qu'il se laissait aller aux mouvemens impudiques, ces saintes reliques lui pinçaient le flanc. D'abord il n'y prit pas garde et alla son train ; mais sa petite châsse le mordit si bien, qu'il reconnut ses fautes et en fit pénitence (1).

On ne voit pas aisément le but moral de ces histoires-là. Le voici pourtant; c'est qu'il faut acheter des reliques et les porter sur soi.

— Nous avons cité quelques saints, comme saint Quintien, qui ne voulaient pas qu'on honorât leurs os. Nous en avons vu d'autres qui prirent toutes leurs précautions pour avoir un culte après leur mort. Saint Guignolé donna à sa sœur une de ses dents, comme une relique future; et l'on gardait pour le même usage les cheveux qui tombaient de la tête de la bienheureuse Isabelle de France, lorsqu'on la peignait.

Mais ces préparatifs n'ont pas réussi à tout le monde. Un jésuite du collége de Presk, nommé Bohola, laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet qu'il avait signé de sa main, et qui était conçu en ces termes : « Je prie mon » cher confrère, dépositaire de cette cassette, de » l'ouvrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'ar- » gent qu'elle contient servira aux frais du pro- » cès de ma béatification. J'y ai joint quelques » mémoires authentiques pour la confirmation

(1) Ejusdem Cæsarii, libri ejusdem, cap. 67.

» de mes grandes vertus et pour l'utilité de ceux » qui écriront ma vie (1). » Cependant saint Bohola n'est pas encore béatifié.

—L'auteur de la Légende dorée dit que les pierres mêmes ont quelquefois vénéré les saintes reliques ; que les anges les ont toujours honorées, et que les bêtes leur ont souvent rendu un culte. Suivons ces grands exemples, ajoute-t-il ; car les os des saints sont très-puissans ; et lorsqu'on met une châsse sur la tête d'un possédé, c'est un feu miraculeux qui brûle le diable, et l'oblige à sortir tout grillé (2).

—C'était une chose si importante autrefois qu'une châsse de reliques, que les papes les avaient soumises aux taxes des parties casuelles. On voit dans le livre du pape Jean XXII, que celui qui a tué son père ou sa mère doit payer en cour de Rome, 17 liv. 14 sous 6 deniers; et que celui qui se permet de transférer les reliques d'une ville, d'une paroisse, à une autre, doit payer 33 livres 13 sous (3).

Ces distinctions ne sont plus en usage, et on ne paye plus rien sans doute pour le transport des saintes reliques.

—Henri Estienne observe que les saints ont porté double profit aux gens d'église. Leurs corps ont

(1) *Tableau de la bonne compagnie*, tome II, page 99.

(2) Legendæ, operis aurei, leg. 158.

(3) Voyez les *Taxes des parties casuelles de la boutique du pape*, rédigées par Jean XXII et publiées par Léon X, pour l'absolution (argent comptant) de toute espèce de crimes. Publié par M. J. de Saint-Acheul, ch. 22 et 45 (2e. édit. 1821).

fait des reliques; et leurs âmes, placées dans le ciel, ont été chargées de divers patronages. « Quant aux reliques, ajoute-t-il, ils ne se sont pas contentés de faire adorer les charognes de ceux qui avaient été un peu plus gens de bien que les autres; ils ont fait adorer aussi celles de quelques damnés. *Multorum corpora adorantur in terris, quorum animæ cruciantur in inferis.*

» Je laisse de côté deux tromperies qui tenaient à ce culte; l'une quand on faisait accroire à quelque pauvre saint, qui n'y pensait nul mal, qu'il avait eu une demi-douzaine d'oreilles, autant de mains, autant de bras, autant de jambes. L'autre tromperie consiste à remplacer le corps d'un saint qui est pouri, par un autre corps, plus frais et quelquefois par le corps d'un pendu. Mais la carcasse n'y fait rien; car le corps d'un saint n'est comme un autre qu'une charogne. » Le corps n'est rien en effet. Il doit être la proie des vers et retomber dans le néant, selon la sentence que Dieu porta dès le commencement.

« Calculons, dit encore le même critique, combien les reliques ont rapporté. Ne mettons les meilleures qu'à cent mille écus, quoiqu'il y en ait qui aient produit plusieurs millions, les moyennes à soixante mille écus, et les plus mauvaises à douze mille (1). « Que l'on compte maintenant combien il y avait de mille châsses.

(1) *Apologie pour Herodote*, chap. 38.

— Ce qu'il y a encore de singulier, c'est que les restes d'un saint tout-à-fait inconnu occupent tous les pays chrétiens; on sait partout où trouver les reliques nombreuses de saint Pancrace, qui n'a peut-être pas existé; et très-peu de personnes savent que le cerveau de Voltaire est chez M. Mitouard, à Paris, rue du Bouloi, n°. 10.

Tout un grand royaume s'occupera de la perte d'un ossement précieux, ou de quelque semblable béatille. Henri III prit des mesures extrêmes et dépensa des sommes énormes, pour retrouver un morceau de la vraie croix que l'on avait volé à la Sainte-Chapelle. On a mis en 1820 toute la police allemande à la piste des dévots qui avaient dérobé à Cologne les reliques des trois rois; et il est rare qu'on fasse, pour préserver une ville de la peste, ce qu'on fait pour conserver quelques restes inutiles.

— Leloyer donne aux saints moins d'immensi té qu'à Dieu; mais il prétend qu'il sont plusieurs présences réelles; que d'abord ils sont dans le ciel, et qu'ils sont également présens dans tous les lieux où l'on vénère quelque chose de leurs reliques. Il a raison, si les miracles sont vrais. Il cite les saints évêques Chrysante et Musonius, qui signèrent après leur mort le concile de Nicée. Il est vrai que le concile rétablissant le culte des reliques, les morts y étaient intéressés. Il cite encore les reliques qui punissaient le parjure, qui chas-

saient les démons, et qui étranglaient les voleurs sacriléges (1).

— Au dernier siècle, lorsque la fameuse baguette divinatoire faisait tant de merveilles, on publia qu'elle découvrait les reliques des saints. On porta à mademoiselle Ollivet, qui se vantait de remuer très-heureusement la verge de Moïse, et de distinguer surtout les reliques des saints d'avec les os des morts non canonisés, deux petits reliquaires à éprouver. Mademoiselle Ollivet prit la baguette; et tout à coup on la vit tourner avec rapidité sur le premier reliquaire, tandis qu'elle ne fit pas la sixième partie d'un tour sur le second, qui ne contenait en effet que quelques morceaux d'étoffe qui avaient servi à une carmelite de Baune, morte en odeur de grande piété. Le premier paquet était plein de bonnes reliques venues de Rome, comme celles du prince de Radziwil (2)

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'ajouter que la baguette divinatoire n'était qu'un petit charlatanisme, que le père Lebrun met assez maladroitement sur le compte du diable (3).

— « Les prêtres, hommes rapineux et avares, » ont cherché à entretenir leur avarice, non-

(1) Leloyer, *Histoire des Spectres*, Liv. VI, chap. 10.

(2) *Histoire des pratiques superstitieuses du P. Lebrun*, tome III, page 380.

(3) Voyez aussi l'article *Baguette* dans le *Dictionnaire infernal*.

» seulement par le ministère de la pierre et du » bois qu'ils font adorer dans les images, mais » aussi en se servant des os des trépassés et des » reliques des saints martyrs; ils en ont fait les » outils et instrumens de leur art et boutique. » Ils vendent l'attouchement et le baiser de ces » choses, les ornent et leur célèbrent des fêtes » en grande pompe, et prêchent les louanges » des saints, dont ils fuient la vie tant loin qu'ils » peuvent (1). »

Voilà ce que disait Agrippa au seizième siècle; et les prêtres déclarèrent qu'Agrippa était sorcier, sans doute parce qu'il avait rencontré la vérité.

— Les reliques des bons saints, qui faisaient peu de miracles, n'étaient pas très-bien gardées. On les laissait sur quelque planche de sacristie. Mais les reliques précieuses étaient surveillées continuellement. Les restes de saint Louis de Marseille, richement enchâssés, étaient dans cette ville sous trois clefs, dont l'une était tenue par le sénéchal de Provence, l'autre par qnelqu'un des principaux habitans, et la troisième par un religieux du couvent des frères-mineurs. D'autres reliques étaient enfermées plus soigneusement encore.

— Il y avait des églises qui possédaient les reliques de deux ou trois cents saints ou davantage, comme Saint-Victor de Marseille, la Sainte-Cha-

(1) Agrippa, *de la Vanité des sciences*, trad. de Mayerne-Turquet, chap. 57.

pelle de Paris, l'Escurial, et mille autres, à Cologne, à Rome, à Milan, à Raguse, à Naples, etc. Toutes ces reliques avaient leurs fêtes de translation, outre celle du saint. Mais toutes ces choses subsistent encore; et de même qu'on fait le 1[er]. de novembre la fête de tous les saints, on célèbre toujours, le 8 du même mois, la fête de toutes les reliques.

— Il y a des cérémonies qui ne se font plus, en France du moins. Dans les grandes fêtes publiques d'autrefois, on exposait les reliques au peuple, sous la garde de trois ou quatre nobles capitaines. Nos généraux ne feraient peut-être pas de bon cœur aujourd'hui une pareille faction.

On ne recevait pas non plus un souverain dans une ville, sans porter au-devant de lui les châsses que l'on vénérait; et la principale chose du prince était d'aller visiter les reliques et les madones, de faire des fondations et de donner de l'argent. Louis XIV n'y manquait pas.

— On cite dans les miracles des saintes reliques deux corps morts qui ont chanté. C'étaient deux moines italiens que les Lombards pendirent à un arbre, en haine de la religion chrétienne. Quelque temps après, comme on allait décrocher leurs corps, on entendit avec surprise les deux saints pendus qui chantaient les psaumes. On emporta leurs corps avec respect, on leur fit faire d'autres miracles; on les honore encore en Italie, et la légende les fête le 14 de mars. Nous ne savons pas leurs noms.

— Nous avons dit que, sans leur rendre un culte, on avait souvent conservé avec un certain respect les tombeaux des grands hommes et les objets qui rappelaient leur souvenir. Nulle part on n'a porté plus loin que les Anglais cette noble vénération. Ils vont visiter, à Strafford sur l'Avon, le mausolée de Shakspeare, les restes de son arquebuse, sa boîte à tabac, l'épée avec laquelle il jouait le rôle du spectre dans Hamlet, la lanterne qu'il portait dans le personnage de frère Laurence, au tombeau que Roméo et Juliette avaient choisi pour refuge, et les débris de son mûrier, « qui semble doué, pour se multiplier, de la » même vertu miraculeuse que la vraie croix, » dont il reste encore assez de morceaux pour » construire un vaisseau de ligne (1) ».

On voit toujours dans sa maison la chaise sur laquelle il aimait à s'asseoir. On garde un de ses vieux habits, comme on garde à Montpellier la robe de Rabelais, à Pise le froc de François d'Assise, à Paris l'armure de François Ier. et la veste de Damiens.

DE LA CONGRÉGATION DES RELIQUES.

(Extrait du *Tableau de la cour de Rome*, par Jean Aymon la Haye, 1726, cinquième partie).

La congrégation des reliques est composée de

(1) *Voyage d'un Américain à Londres*, par M. Irwin Washington, tome II, page 271, de la traduction publiée chez Ponthieu, 1821. Voyez aussi la notice sur le jubilé de Shakspeare, en tête de la traduction de Shakspeare par Letourneur.

six cardinaux et de quatre prélats, parmi lesquels sont le cardinal vicaire et le préfet de la sacristie du pape. Ils ont l'inspection des reliques des anciens martyrs, qu'on trouve dans les catacombes et dans les autres souterrains de Rome.

Quand tous ces cardinaux et prélats sont réunis, ils examinent les procès-verbaux dressés par ceux d'entre eux qui sont descendus sur les lieux, pour examiner les marques qui font distinguer les ossemens ou les tombeaux des martyrs, d'avec ceux des païens. Ces marques sont communément des fioles qui contiennent quelque reste de sang, ou bien des palmes gravées sur la pierre, ou les instrumens du martyre, comme un cimeterre, une lance, une épée, un couteau, ou enfin quelque inscription.

Lorque ces marques paraissent anciennes et dignes de foi, les prélats de la congrégation opinent; et s'il n'y a point d'opposant, le préfet de l'assemblée déclare les reliques dont il s'agit dignes de la vénération des fidèles.

On les baptise ensuite, parce qu'on ne sait pas leur nom. On leur donne un parrain et une marraine; et on leur impose le nom de saint qu'elles doivent porter.

Après cela, la congrégation remet ces reliques entre les mains du vicaire et du sacristain du pape, qui les distribuent aux pieux qui les demandent, avec des attestations de la vérité desdites reliques, en faisant signer toutefois un reçu en forme

par ceux qui sont favorisés, argent comptant, de quelque parcelle de ce trésor inépuisable.

— Voyez le reste, dans les divers articles de ce Dictionnaire, et dans l'introduction.

RÉMI, — évêque de Reims. Le peuple l'ayant choisi pour son prélat, on vit tout à coup briller sur sa tête une lumière surnaturelle, et l'on sentit autour de lui une excellente odeur. Il fit beaucoup d'autres miracles.

Quand sa cave était vide, il faisait une petite prière et aussitôt tous ses tonneaux se trouvaient pleins.

Il éteignit un jour un incendie, qui n'avait encore brûlé que la moitié de la ville.

Des méchans, qui l'accusaient d'amasser du blé dans un temps de famine, pour le revendre ensuite à haut prix, mirent le feu à ses greniers. Le saint se contenta de donner de grosses maladies à ces incendiaires, et d'envoyer des goîtres à la gorge de leurs femmes.

La ville d'Épernai n'était alors qu'un château qui appartenait à un gentilhomme nommé Enlage, lequel s'étant trouvé coupable d'un crime de lèse-majesté, obtint sa grâce par l'entremise de saint Remi. Le bon saint eut pour cela le beau château que le gentilhomme aimait beaucoup; il lui donna en retour cinq mille livres, qu'il prit dans le trésor de l'église de Reims, et fit du château d'Épernai sa maison de campagne. Il y avait peu de saints alors qui fussent aussi riches que saint Remi.

Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis. On sait que la sainte Ampoule lui fut envoyée du ciel pour cette cérémonie ; et l'on ajoute que toute la nuit qui précéda le baptême du prince, Remi pria dans l'église, ayant sur la tête une lumière céleste, qui éclairait mieux que n'eussent pu faire cent livres de chandelles.

Saint Remi mourut dans un âge très-avancé, et son tombeau fit bientôt des miracles sans nombre. Grégoire de Tours témoigne qu'ils commençaient à baisser de son temps (1), lorsqu'un grand prodige ranima toute l'admiration des fidèles.

On voulait mettre le corps du saint dans un tombeau plus riche; il fut impossible de le remuer. Les moines et le peuple étonnés passèrent la nuit dans l'église, tenant des cierges à la main et chantant des hymnes. Vers minuit, ils furent tous surpris d'un sommeil insurmontable; et à leur réveil, ils trouvèrent le corps de saint Rémi placé par la main des anges derrière l'autel où ils avaient projeté de le mettre.

L'archevêque Hincmar, au neuvième siècle, fit une seconde translation du corps de Rémi, qu'il trouva très-sec, mais entier, et qu'il ensevelit dans un linceuil rouge. En 882, on le transporta dans les murs d'Épernai, qui était déjà une petite ville fortifiée, pour le soustraire à la fureur des Normands. Il passa ensuite chez les moines d'Orbais, au diocèse de Soissons, et revint à Reims, faisant partout des miracles.

(1) De Gloriâ confessorum, cap. 79.

Le pape Léon IX, qui tint un concile à Reims au onzième siècle, transporta le corps de saint Rémi dans l'église qui porte encore son nom. C'est là qu'on lui éleva le magnifique mausolée qu'on peut admirer encore.

On visita le corps du saint en 1646. Il fut trouvé entier dans toutes ses parties, et couvert encore de sa peau, qui tenait de telle sorte au linceuil qu'on n'osa découvrir que la tête. Les yeux étaient couverts de leurs paupières; la bouche contenait quatre ou cinq dents assez nettes, il y avait quelques cheveux; et la barbe, que le saint portait longue, paraissait rasée depuis huit jours.

Au dernier siècle, on ne montrait à travers une glace que les pieds de saint Rémi, qui étaient toujours entiers. Lorsqu'on fit l'ouverture du tombeau en 1793, on n'y trouva que deux pieds d'homme, coupés à un cadavre et près de se gâter, avec des os de mouton, une pate de lièvre, et quelques autres infamies. Les pieux prétendent que le vrai corps avait disparu.

On vénérait aussi, à Reims, la crosse dorée de saint Rémi. La sainte Ampoule était déposée dans son tombeau, renfermée dans un reliquaire précieux (1).

RENAN. — Ce saint personnage habitait, au quatrième siècle, un ermitage autour duquel s'é-

(1) Voyez *Ampoule*, dans ce dictionnaire.

tablit par la suite le bourg de Loc-Renan dans le Finistère.

Lorsqu'il fut mort, comme on ne savait où l'enterrer, on mit son corps sur une charrette. attelée de deux bœufs, qui firent le même tour de promenade que le saint faisait tous les jours pour se donner de l'exercice. Ils s'arrêtèrent dans son ermitage; et ce fut là que les habitans élevèrent son tombeau.

Les roues de la charrette qui portait son corps laissèrent des marques sur deux rochers, contre lesquels les femmes stériles vont se frotter pour avoir des enfans, comme elles vont s'engrosser à Landevence sur le grand clou de saint Guignolé (1).

RENÉ. — Ce saint faisait aussi des enfans dans l'Anjou; et quelques-unes de ses images n'étaient pas plus décentes et ne recevaient pas un culte plus moral que celle de saint Guignolé à Brest.

On ne sait au reste d'où est venu saint René. On dit qu'il fut évêque d'Angers et de Sorrento au cinquième siècle; et il a deux corps au moins, s'il n'a pas eu deux évêchés, l'un à Angers, l'autre à Sorrento.

RESTITUTE. — On croit que cette sainte était Napolitaine et qu'elle souffrit le martyre au troisième siècle. On la lia dans une nacelle pleine

(1) *Voyage dans le Finistère*, tome II, p. 228.

de poix et d'étoupes auxquelles on mit le feu et on lança le tout en pleine mer. Mais les flammes respectèrent la sainte, tandis que ceux qui les avaient allumées se sentirent consumés d'un feu intérieur qui les dévora. Restitute mourut cependant, parce qu'il faut faire une fin; et son corps, que la nacelle rapporta fidèlement auprès de Naples, est toujours invoqué contre la brûlure.

RICHARD. — On révère à Lucques les reliques de saint Richard, roi d'Angleterre : *Hic jacet corpus sancti Riccardi regis Angliæ*. Il serait bon de savoir quel peut être ce roi saint Richard? Le tyran Richard Ier., que l'on surnomma Cœur-de-Lion, et qui ne fut pas saint, mourut en France et fut enterré chez les moines de Fontevraut. Richard II, chassé du trône, fut tué à Pomfret; son tombeau est toujours à Westminter. L'horrible Richard III mourut à Bosworth et fut enterré à Leicester (1).

Quelques-uns disent que ce saint roi Richard n'était pas un roi, mais seulement un lord anglais qui suivit saint Boniface en Allemagne. Il faudrait qu'il fût allé mourir à Lucques.

D'autres prétendent que les reliques des Lucquois sont le second corps de saint Richard, évêque de Chichester, dont le premier corps est à Chichester. Ce saint mourut en 1253.

Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'on ne sait

(1) Misson, tome II, page 323.

pas où l'on a pêché le corps qui est à Lucques : on sait qu'il s'y fait de beaux miracles.

RIEULE, — premier évêque et patron de Senlis. On ignore absolument son histoire; mais Ribadenéira le fait vivre au premier siècle. Il raconte que des cerfs honoraient tous les ans son tombeau (1). Il ajoute que lorsqu'on visita son corps, en 502, le roi Clovis voulut avoir une de ses dents; qu'on arracha cette dent avec des tenailles; que les os desséchés du saint jetèrent beaucoup de sang; qu'on mit ce sang dans une fiole d'argent, qui se baisait tous les ans avec dévotion le 25 d'avril; que Clovis ayant reçu la dent avec peu de révérence, le saint mura les portes de la ville; que le prince fut obligé de retourner à l'église et de remettre humblement la dent à sa place (2), etc.

Le corps de saint Rieule, qui préservait Senlis de la peste, qui l'empêcha quelquefois d'être prise, lorsqu'on avait la précaution de mettre la sainte châsse sur les murs assiégés, ce corps vénérable ne doit pas être perdu.

On visita en 1793 la fiole qui contenait son sang miraculeux; on n'y trouva rien.

RIGOBERT ou ROBERT, — évêque de Reims

(1) Voyez, dans le premier volume de ce dictionnaire, au mot *Animaux*, l'article *Cerfs de saint Rieule*.
(2) *Fleurs des vies des Saints*, 30 mars.

au commencement du huitième siècle. Le gouverneur de la ville lui donna un jour une oie pour son dîner. Rigobert la fit porter devant lui par son petit garçon qui la lâcha ; et l'oie prit son vol au loin ; car les oies d'alors n'étaient pas non plus civilisées.

Le petit garçon s'en désolait. Mais au bout d'un quart d'heure, l'oie revint se mettre entre ses mains, comme Rigobert l'avait ordonné en secret. Le saint fut si content de cette docilité, qu'au lieu de mettre l'oie dans son pot, il lui laissa la vie, et lui donna même les invalides lorsqu'elle fut vieille. On gardait quelques plumes de cette oie dans l'église de Saint-Rémi de Reims.

Le corps de saint Rigobert jetait toutes les nuits une grande lumière et une odeur de parfum. On entendait une musique céleste; il s'y faisait des guérisons miraculeuses; c'est ce qui fit que les Rémois gardèrent long-temps ce saint dépôt avec respect. Mais au quatorzième siècle on le distribua à diverses églises où il ne fit plus rien; on avait un de ses ossemens à Paris dans l'église de Notre-Dame.

ROBERT, — premier abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, mort en 1067, avec une si grande réputation de sainteté, que l'on s'empressa de toutes parts d'enrichir son abbaye, qui était très-opulente au dernier siècle. Son corps avait beaucoup de puissance.

En 1092, Raimond, comte de Toulouse, lui

fit hommage de sa principauté et ne voulut relever que de lui. Lorsqu'il partit pour la croisade qui l'a rendu célèbre, Raimond demanda la permission d'emporter la tasse dans laquelle saint Robert buvait; il ne quitta point cette relique, pendant les guerres qu'il soutint dans la Terre-Sainte; et, quelques jours avant sa mort, il la fit reporter aux moines, avec de magnifiques présens.

Cette tasse avait la vertu de guérir la fièvre, lorsqu'on y buvait de l'eau de la fontaine qui était dans la tour du pape Clément VI, lequel fut enterré à la Chaise-Dieu.

Les bénédictins gardaient encore la dalmatique de saint Robert, et sa crosse abbatiale, dont le haut qui était d'ivoire se terminait en forme de béquille.

Pendant le séjour que le cardinal de Rohan fit à la Chaise-Dieu, en 1786, après la fameuse affaire du collier, la ville fut menacée d'un incendie général. Le prélat contribua par son activité et par son exemple à arrêter les progrès de la flamme. Lorsque le feu fut apaisé, les moines apportèrent en procession la tête de saint Robert. On se mit à genoux; et il y eut quelques personnes qui crièrent miracle (1)!

ROBERT D'ARBRISSEL, — fondateur de l'ordre de Fontevrault, né au diocèse de Rennes dans le village d'Arbrissel (maintenant Arbresec),

(1) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne*, et notes données.

en l'année 1045. Son corps est à Fontevrault, où il donne quelquefois des enfans aux femmes.

On parle aussi avec admiration de la fontaine qu'il fit jaillir pour les besoins de ses nonnes, et qui opère des guérisons merveilleuses.

Mais son histoire est plus célèbre que ses reliques. Et si nous pouvions nous écarter dans les légendes, nous dirions qu'il donna à ses moines des femmes pour abbés et réciproquement; qu'on lui reprocha une grande tendresse pour le beau sexe (1); qu'on l'accusa de coucher avec les filles les plus charmantes, dans le but périlleux de donner plus de mérite à sa continence; que le cardinal Geoffroi de Vendôme, et Marbeuf, évêque de Rennes, lui firent de fortes réprimandes publiques, pour le scandale que causait son genre de vie; et qu'il s'accusa en mourant de beaucoup de faiblesses.

On soutient toutefois que saint Adelme et saint Robert d'Arbrissel ne couchaient entre deux femmes que pour se mortifier, et qu'ils ne succombèrent jamais. Si cela est, admirons, et convenons qu'on trouve bien peu de gens qui ressemblent au bienheureux Robert,

A ce grand saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tétons, et le tout sans pécher (2).

(1) Il convertit, en 1100, dans un seul sermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il était toujours suivi dans ses missions d'une grande troupe de femmes.

(2) Voltaire, 4e. chant de *la Pucelle.*

ROBERT, — abbé de Newminster en Angleterre, mort en 1159. Son corps se perdit chez les Anglais; mais on lui en trouva un second dans l'église des jésuites de Munster en Westphalie.

On l'accusa aussi de quelques galanteries, parce qu'il avait un commerce trop étroit avec une dame qu'il avait convertie, etc. Mais sa ceinture faisait tant de miracles à Newminster, en faveur des femmes qui souhaitaient un accouchement heureux, qu'elle fit taire la médisance.

On conte qu'un jour saint Robert donnant son dîner à un pauvre, le mendiant crut que l'écuelle en était aussi; et il emporta tout. Mais sur le soir, l'écuelle fut rapportée sur sa table, sans qu'on sût par qui. Ce saint plat guérissait, dans ceux qui y buvaient avec foi, les maladies d'estomac et les indigestions. Les Anglais ont dû le conserver.

ROCH. — On dit qu'il naquit à Montpellier, à la fin du treizième siècle et qu'il y mourut en 1327. Cependant il n'est fait aucune mention de lui, ni dans le *Thalamus*, qui est le registre de tout ce qui s'est passé dans cette ville, depuis sa fondation, ni dans le vieux rituel de l'église de Notre-Dame-des-Tables, où l'on trouve des oraisons qu'on disait autrefois en temps de peste (1).

Mais il n'est peut-être pas juste d'en conclure que saint Roch n'a jamais existé.

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Montpellier*.

Les légendes content qu'il était de bonne famille, qu'il courut le monde, qu'il cherchait les lieux affligés de la peste, qu'il soignait les malades, et que les épidémies semblaient fuir devant lui (1). On ajoute que, pendant le concile tenu à Constance, en 1414, la peste s'étant jetée sur cette ville, on la fit cesser en promenant par les rues l'image de saint Roch. Ces circonstances lui donnèrent un grand nom; les pestiférés l'invoquèrent, et de tous côtés on lui éleva des autels.

Son corps, qui était à Montpellier, fut volé par quelques amateurs, et emporté à Venise, où il reçoit toujours un grand culte. Mais Roch avait un second corps dans la ville d'Arles; et trois ou quatre mille églises se vantaient de posséder quelque chose de ses reliques, en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Un de ses os faisait merveilles, à Villejuif, près de Paris. On avait une partie de sa tête à Marseille, une de ses cuisses à Turin, un de ses bras à Avignon, un de ses mentons à Anvers, avec l'épine du dos; et partout des cuisses, des bras, des ossemens divers.

En 1617, le général des maturins d'Arles, considérant qu'à force de donner tous les jours quelque partie du corps de saint Roch, on se per-

(1) On prétend aussi que saint Roch, si heureux contre la peste, mourut cependant de la peste, et qu'*il rendit l'âme en bon chrétien, dans les bras de son chien*, comme dit le cantique.

suaderait qu'il ne donnait que de fausses reliques, défendit de toucher désormais à la châsse, sous peine d'excommunication majeure. L'année suivante cependant, il envoya lui-même une nouvelle partie du chef de saint Roch aux mathurins de Douay; on continua de faire des distributions semblables, si bien qu'au dernier siècle le bon saint était *partout* et peut-être *nulle part*.

Ce qui fait croire aussi à quelques-uns que saint Roch est imaginaire, c'est qu'il n'est pas encore canonisé. Avant lui, c'était saint Sébastien qui guérissait de la peste.

DU BATON DE SAINT ROCH.

On a donné à saint Roch un chien, dont nous avons parlé, à l'article des animaux qui accompagnent les saints; et comme il voyageait beaucoup, on l'a habillé en pèlerin; on lui a fait porter une tasse de fer, avec laquelle il buvait, et que l'on vénère à Rome dans l'église de Saint-Marcel.

Mais son bâton est un objet plus célèbre. Il est fâcheux qu'on se le dispute; car il est à Montpellier, à Bordeaux et nécessairement ailleurs. Le saint bâton de Montpellier est d'un bois noirâtre, haut de cinq pieds, ferré par les deux bouts, et orné de plusieurs nœuds, dont l'un représente la tête d'un ange. Il pèse treize livres.

Le *véritable bâton de saint Roch* à Bordeaux était autrefois gardé par les grands carmes. Ces bons pères étaient dans l'usage de mettre tous les ans à l'enchère le droit de le posséder. Les ci-

toyens bordelais, et surtout les négocians, persuadés que cette relique portait bonheur à la maison qui pouvait l'avoir une année, sacrifiaient pour cela des sommes assez considérables. Au commencement du dernier siècle, l'enchère allait encore à quinze cents, dix-huit cents, deux mille francs.

Mais soixante ans plus tard, la foi au bâton de saint Roch s'était si rapidement refroidie, qu'on ne le louait plus que douze ou quinze francs, quand toutefois on trouvait à le louer (1).

Il serait trop long d'énumérer les miracles qu'on attribue aux reliques et aux images de saint Roch. Il n'y a pas de peste un peu connue, depuis qu'on parle de lui, qu'il n'ait fait cesser, à ce que disent les dévots.

ROIS-MAGES (2). — « On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre partout la fête des rois et nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois et non pas le gâteau des mages. On crie : Le roi boit, et non pas : Le mage boit.

---

(1) M. Dulaure, *Description de la Guyenne.*

(2) Il n'y a que saint Mathieu qui parle des trois mages, de l'étoile, du massacre des innocens, etc. Voyez l'article *Innocens.* Quelques anciens pères disent aussi qu'il y avait quatorze mages.

» Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. Les uns ont appelé ces trois rois Magalat, Galgalat, Saraïm; les autres Atos, Satos, Paratoras; les catholiques les connaissaient sous les noms de Gaspar, Melchior et Balthasar (1). L'évêque Osorius rapporte que ce fut un roi de Cranganor, dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages; et que ce roi, de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Sainte-Vierge.

» On demande combien ils donnèrent d'or à Joseph et à Marie? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur l'Évangile de l'enfance, dans lequel il est dit que Joseph et Marie furent volés en Égypte. Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés, s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Les deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon larron et l'autre le mauvais larron.

» Le même Évangile de l'enfance dit que ce furent des mages et non pas des rois qui vinrent à Bethléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile; mais que l'étoile ayant cessé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour en tenir lieu.

» Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend que la somme devait être très-forte, et que trois rois ne pouvaient faire un présent

(1) Ces trois noms allemands leur ont été donnés à Cologne.

médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à Judas qui, servant de maître d'hôtel, devint un fripon et vola tout le trésor (1). »

Mais les légendaires ne s'embarrassent aucunement des difficultés que présente cette matière. On croirait même qu'ils étaient présens à tout ce qui s'est passé dans la sainte étable. Ribadéneira dit que les trois saints rois ne se troublèrent aucunement de ce que l'enfant Jésus n'avait pas un train royal. « Le fumier de l'étable ne leur fit pas » mal au cœur ; ils ne se scandalisèrent point de » de la pauvreté des linges, ni de voir le divin » enfant prendre le tétin de sa très-sainte mère. au » contraire, ils se jetèrent à ses pieds, » et lui offrirent de la myrrhe comme à un homme, pour honorer sa sépulture, de l'or comme à un roi et de l'encens comme à un Dieu; car tout est symbolique.

« Ensuite, les dévotes larmes à l'œil, ils prirent » congé de la mère et du fils et s'en retournèrent » en leur pays, » où ils se firent moines et se mirent à prêcher (2).

On montre dans la Terre-Sainte, à quelque distance de Bethléem, la grotte où les trois rois furent avertis par un ange de n'aller point revoir Hérode (3).

On prétend qu'ils furent enterrés en Perse ou en Arabie, que l'impératrice Hélène fit apporter

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *Épiphanie*.
(2) Ribadéneira, 6 janvier.
(3) *Voyage du Père Goujon en Terre-Sainte*, page 286.

leurs corps à Constantinople, et qu'ils passèrent à Milan du temps de l'empereur Manuel Comnène. Mais aucune histoire ne fait mention de ces circonstances.

Cependant les reliques des trois rois étaient à Milan, lorsqu'en l'année 1162, cette ville ayant été détruite par le tyran Frédéric-Barberousse, on les transporta à Cologne.

On révère toujours, à Saint-Eustorge de Milan, le tombeau où reposaient les trois rois. L'odeur de sainteté qu'ils y ont laissée fait quelques petites guérisons; mais elle n'entreprend pas les cures difficiles (1).

Il faut que Calvin se soit trompé, en disant que les reliques des trois rois étaient à Milan et à Cologne tout à la fois; mais il n'y a pour cela rien de perdu; car quoique leurs corps soient entiers à Cologne, on montre diverses parties de leurs reliques à Mont-Serrat, et quelques ossemens dans une infinité d'églises.

Les trois corps de Cologne sont dans l'église cathédrale où ils ont le renom de faire beaucoup de miracles. Ils en avaient tant fait dans le chemin (2), qu'ils attirèrent un immense concours de peuple, qui agrandit considérablement la ville.

On conte qu'une sécheresse extraordinaire ayant causé la famine en Hongrie, un grand nombre de gens de ce pays-là vinrent implorer le

---

(1) Misson, tome III, page 29.

(2) Voyez l'article *Onesime*, etc.

seconrs des trois rois, après avoir inutilement invoqué les saints de leur voisinage. Dès qu'ils eurent dit un mot à Cologne, la pluie tomba avec abondance. Depuis ce temps, il vient toutes les sept années à Cologne une procession de Hongrois, qui vont rendre hommage aux saintes reliques, et qui sont traités pendant quinze jours par le principal magistrat, dans une maison bâtie exprès pour eux (1).

On porte à Douay, avec quelque cérémonie, et l'on vénère un billet qui a touché la tête des trois rois. Il faut que ce billet ait fait des miracles; car ces sortes d'amulettes ne sont pas rares. Misson les vit vendre à Cologne un sou la douzaine. On dit que ces billets préservent les voyageurs de toute mauvaise rencontre.

On raconte cette petite histoire : Un capucin chargé de prêcher à Bruxelles, au dernier siècle, devant une brillante assemblée de princes et de prélats, avait pris pour texte l'histoire des trois rois dont on faisait la fête. Il était un peu ignorant; l'assemblée qu'il avait devant les yeux le troubla. Il commença pourtant; et après avoir cité son latin, il s'écria : « Le premier lui offrit de l'en- » cens, le second de l'or-myrrhe, le troisième.... » Comme il avait mêlé la myrrhe avec l'or, il balbutia long-temps sur ce qu'avait pu offrir le troisième.

(1) Misson, tome I, page 46. — Voyez *Pierres miraculeuses* dans ce dictionnaire.

Il désespérait de s'en tirer, lorsque par bonheur il aperçut un grand tableau qui représentait l'adoration des rois, l'un desquels était peint en nègre. Ce fut un trait de lumière; il reprit d'un ton assuré : « Le troisième, mes très-chères frères, » le troisième ne présenta rien; et Jésus indigné » le noircit, comme vous pouvez le voir. » Il partit de là pour prouver qu'il ne fallait pas venir à l'église les mains vides (1).

Les reliques, ou peut-être seulement les têtes des trois rois mages furent volées à Cologne au mois d'octobre de l'année 1820. Mais les voleurs furent découverts et pris par la police de Munster; et l'on y continue les pèlerinages.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que quelques écrivains ont dit que les trois rois de l'Épiphanie avaient été rois de Cologne; et Thomas Brown s'est donné la peine de les réfuter assez longuement.

Si Cologne avait, au moment de la naissance de Jésus, trois rois, dont un nègre, c'était beaucoup.

ROLAND, — neveu prétendu de Charlemagne.

(1) On a imprimé, je ne sais où, une autre aventure. Un prédicateur avait mêlé également l'or et la myrrhe, et comme il répétait sans cesse : « Le troisième lui présenta..... », l'auditoire perdit patience. C'était dans un village. Un paysan qui se trouvait derrière la chaire, tira le prédicateur par son surplis et lui cria : « Eh bien! dites donc ce que le troisième présenta? » — « Une vesse de chien à ton nez, malheureux! répliqua le curé courroucé. C'est bien à toi à savoir les secrets de Notre-Seigneur. »

célèbre dans les fastes de la chevalerie, mort à Roncevaux en 778. On l'a béatifié; du moins les légendaires le mettent au nombre des bienheureux.

On prétend que Charlemagne le fit enterrer à Blaye en Guyenne, où l'on possède encore son tombeau et sans doute le petit cor dont il sonnait pour appeler l'ennemi.

Son braquemar que les chroniqueurs appellent la bonne épée Durandal, fut porté à Notre-Dame de Roquamadour ou du roc de Saint-Amadour (1), dans le Querci. On raconte que Roland, visitant un jour cette chapelle, fit présent à la Vierge d'autant d'argent que pesait son braquemar. C'est sans doute à cause de cela qu'on donna ce braquemar à Notre-Dame-de-Roquamadour. Il s'égara dans les guerres de la ligue; et les prêtres le remplacèrent par une lourde masse de fer, que l'on continua d'appeler l'épée de Roland. Les femmes du pays allaient en pèlerinage toucher ce braquemar afin de devenir fécondes (2).

On vénérait aussi à Notre-Dame-du-Mont-Roland, une vieille statue du preux chevalier, qui faisait faire également des enfans aux femmes stériles. Celles qui avaient le désir d'être mères allaient gratter un peu le mollet du bienheureux, qui avait une jambe si usée qu'elle ne tenait plus à rien. Elles buvaient cette poudre dans de l'eau

(1) Qui est dans les légendes saint Amateur.

(2) M. Dulaure, *Description du Quercy, et principaux lieux de la France*, tome III.

et ne tardaient pas de se trouver grosses, après toutefois qu'un homme avait aidé au miracle.

ROMAIN, — évêque de Rouen au septième siècle. Un dragon furieux ravageant la Normandie, Romain sortit de la ville, avec un scélérat condamné à mort, qu'il tira des prisons; il prit le dragon par le cou avec son étole, le donna à conduire au criminel qui l'accompagnait; et le dragon se laissa brûler tranquillement sur la place publique de Rouen. C'est en mémoire de ce grand événement, que tous les ans, à l'Ascension, on promenait en procession l'image d'un monstre que le peuple de Rouen appelait la Gargouille (1).

Le chapitre métropolitain, qui possède la fierte ou châsse de saint Romain, avait autrefois le privilége de délivrer ce jour là un prisonnier condamné à mort.

On conte aussi qu'un jour la Seine s'étant débordée, Romain accourut avec la croix et la fit rentrer dans son lit.

Son corps, qui fut trouvé entier par l'archevêque Guillaume Bonne-Ame, à la fin du onzième siècle, était encore à Rouen à la révolution.

Saint ROMAIN, fondateur des monastères du Mont-Jura, et abbé de Saint-Claude en Franche-

(1) « Dans une autre fête on porte aussi très-religieusement » à Rouen l'effigie d'un hareng; mais je n'ai pas encore dé» couvert l'origine de cette cérémonie. » (M. Cadet de Gassicourt. *Voyage en Normandie*, tome II, Lettre 3e.)

Comté, avait un corps au monastère de Baume, et un autre corps à Evora en Portugal.

Outre saint Romain, martyr de Césarée, qui était bègue et qui parla très-nettement lorsqu'on lui eut coupé la langue, il y a plusieurs saints du même nom qui sont assez célèbres, mais dont nous ne connaissons pas les reliques.

ROMARIC, — fondateur de l'abbaye de Remiremont en Lorraine, mort en 653. Son corps était à Remiremont.

Un jour que ses moines avaient soif, et que le pot était vide, Romaric pria, et aussitôt le pot se remplit d'eau fraîche. Quoique les moines n'eussent pas fort admiré d'abord ce miracle, ils en tirèrent parti par la suite; car les malades qui buvaient de ce qui restait de cette eau qui ne tarissait point, recouvraient la santé.

On dit qu'une femme lépreuse se trouva radicalement guérie, pour s'être lavée dans un tonneau plein d'eau où le saint s'était baigné.

ROMUALD, — fondateur de l'ordre des camaldules, né à Ravenne, au milieu du dixième siècle.

Sergius, son père, s'était fait moine comme lui. Il s'en repentit au bout de quelques mois, et voulut retourner dans le monde. Romuald n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il songea à y mettre ordre. Mais les Catalans, chez qui il demeurait alors, ayant découvert que le saint allait

quitter leur pays, délibérèrent sur les moyens de l'en empêcher. Le meilleur qu'ils imaginèrent fut de le tuer, afin de profiter du moins de ses reliques, et des guérisons et autres miracles qu'elles opéreraient après sa mort.

La dévotion que les Catalans avaient pour lui ne plut point du tout à saint Romuald (1); il contrefit l'insensé, pour leur persuader qu'il n'était plus saint, et partit nu-pieds, avec un bon bâton pour Ravenne.

Un bon fils doit aider ses parens, comme dit Ribadéneira. Saint Romuald enferma son père dans une petite cellule, lui mit les fers aux pieds, et le rossa si bien avec son bâton, qu'il lui fit revenir la vocation monastique. Quelque temps après, il eut le plaisir d'apprendre que son père était mort très-saintement.

Après avoir rempli de la sorte les devoirs de la piété filiale, Romuald se retira dans une solitude, où des moines à qui ses leçons moroses déplaisaient vinrent lui rendre un soir les coups de bâton qu'il avait donnés à son père. Le saint assommé résolut de ne plus se mêler du salut des autres; mais il rejeta bientôt cette lâcheté, qu'il regarda comme une tentation du malin.

Il se réfugia d'abord dans le marais de Comachio pour se rétablir; il ne pouvait choisir plus mal : le mauvais air le rendit tout bouffi, enflé;

(1) Saint-Foix, tome II, page 354.

ses cheveux et sa barbe tombèrent; sa peau devint jaune-sale comme celle des lézards.

Dans cet état de laideur, et ne sachant trop ce que Dieu voulait faire de lui, il alla au monastère de Classe, dont l'abbé venait de mourir, et il arriva tout juste pour le remplacer.

Il fonda dans la suite l'ordre des camaldules, et mourut dans un âge avancé, à soixante-dix ans selon les uns, à cent vingt ans selon d'autres.

Son corps était révéré au Val-de-Castro, où il attirait une grande affluence de pèlerins. En 1480, deux moines ouvrirent son tombeau pour voler le corps; on dit qu'au même instant les chairs qui n'étaient que desséchées, tombèrent en poussière. Les deux moines n'en furent point intimidés; ils prirent les os dans un sac et les emportèrent à Jési, dans la marche d'Ancône.

Le saint s'y déplut; et au bout d'un an, les moines du Val-de-Castro vinrent le reprendre. Ils étaient escortés des habitans de Fabriano, qui s'étaient mis en armes; et malgré tous les efforts des moines qui voulaient reconduire le saint chez eux, le mulet qui le portait alla droit à Fabriano où il fallut laisser les saintes reliques.

Il n'était resté à Jési qu'un bras qui fait sans doute encore des miracles. On transporta l'autre bras au couvent de Camaldoli.

Les reliques de saint Romuald devinrent si fameuses, et il se signala par tant de prodiges, qu'au seizième siècle, on lui rendait plus d'honneurs qu'aux illustres saints Gervais et Protais : le pape

Clément VIII se crut obligé d'y remédier ; et au lieu qu'on fêtait saint Romuald le 19 de juin, avec saint Gervais et saint Protais, il ordonna que le premier serait désormais honoré le 7 de février, pour ne pas faire tort aux deux autres.

On a vu, dans l'histoire de saint Dominique, que les dévots lui arrachaient sa chemise, pour avoir de ses reliques, comme les Catalans voulurent assommer saint Romuald, pour se le partager peut-être. Les dévots furent souvent animés de ce zèle violent.

Un jour que le capucin Marc d'Aviano, si célèbre par ses miracles, à la fin du dix-septième siècle, devait prêcher à Venise, la dévotion du peuple se montra si grande envers ce saint homme, qu'on déchira son froc pour en avoir les pièces ; on lui arracha les cheveux et les poils de la barbe ; les pieux l'eussent démembré tout-à-fait pour avoir ses reliques, si l'on ne se fût avisé de percer la muraille de l'église, et de le faire monter en chaire par une ouverture qui le mettait à l'abri des atteintes de la populace, prête à l'adorer (1).

ROSAIRE. — Saint Dominique, au douzième siècle, releva beaucoup l'éclat du chapelet, en publiant que la Sainte Vierge lui en avait apporté un du ciel, composé mystérieusement d'un certain nombre de grains, qu'il appela le *Rosaire*.

Les chapelets ordinaires n'ont que cinquante-

(1) Misson, tome I, page 263.

trois *Ave* et cinq *Pater*. Le rosaire se compose de cent cinquante grains qui font autant d'*Ave-Maria;* les dixaines sont séparées par un grain un peu plus gros qui fait un *Pater*. Ces quinze gros grains représentent quinze mystères de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Il y a cinq mystères joyeux, cinq mystères douloureux, et cinq mystères glorieux (1).

Vers l'an 1470, un jacobin nommé Alain de la Roche, arrangea les prières du rosaire, le prêcha au lieu de l'Évangile, et en fit une confrérie qui est devenue célèbre, et que le pape enrichit de grandes indulgences.

On publia aussi sur le rosaire un livre, « au » commencement duquel il était récité qu'un » jour la vierge Marie était entrée en la chambrette dudit Alain, et lui avait fait un anneau de » ses cheveux, avec lequel elle l'avait épousé; » *item* qu'elle l'avait baisé, et lui avait présenté » ses tétins pour les manier et les téter; en som» me, qu'elle était aussi familière avec lui qu'une » femme a coutume d'être avec son mari (2). »

On imagina plusieurs miracles pour donner plus d'autorité au rosaire (3). Voici ce qu'on

(1) *Histoire des religions de tous les peuples*, tome V, p. 98.

(2) Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. 35.

(3) Mathieu Tympius prétend que Blanche de Castille, qui fit onze enfans, était d'abord stérile, qu'elle consulta saint Dominique qui lui donna le rosaire, et que ce fut par la vertu du rosaire que la France eut saint Louis. *Præmia virtutum*, page 444.

lit dans les *Nouveaux Mémoires sur l'Italie* :

« Un jacobin prêchant à Venise, le jour d'une grande fête, en l'honneur du rosaire, racontait l'histoire suivante : Un voleur de grand chemin, assassinant quand l'occasion s'en présentait, était exact à dire tous les jours le rosaire. Un voyageur qu'il avait attaqué se défendit et le tua. Il mourut sans confession ; et son corps, dont l'âme ne voulut pas se détacher, fut enterré au pied d'un chêne par ses camarades. Quelques mois après, saint Dominique apparut en cet endroit, et appela le voleur par son nom. A cette voix, le défunt écarte la terre qui le couvre, sort de son tombeau, se jette aux pieds de saint Dominique, qui le confesse, l'absout, et emporte son âme en paradis.... »

ROSALIE. — On prétend que cette sainte était fille d'un roi d'Espagne. Elle vécut plusieurs années au mont Pelegrino en Sicile, dans une caverne semblable à la sainte Baume. On ne sait pas de quoi elle faisait pénitence, et on ignore les détails de sa vie.

On voit à côté de sa caverne une fontaine où elle allait boire, et dont l'eau fait de fréquens miracles.

Le corps de Rosalie ayant été trouvé dans cette grotte, fut transporté à Palerme et délivra la ville d'une grande peste. En mémoire de ce miracle, sainte Rosalie fut déclarée patronne de Palerme, où l'on célèbre sa fête avec pompe le

4 de septembre. Les miracles que font ses reliques attirent tous les ans plus de cent mille pèlerins.

On a élevé aussi sur le mont Pelegrino l'image de cette sainte. Elle est d'une hauteur si prodigieuse, que ceux qui sont en pleine mer peuvent la voir aisément; et l'on ajoute que dès qu'on la voit on n'a point de naufrages à craindre.

ROSE, — religieuse du tiers-ordre de saint Dominique, à Lima au Pérou, morte en 1617. On dit que son corps, avant d'être enterré, fit cent quatre-vingts guérisons miraculeuses. Sa canonisation fut, à ce qu'on prétend, la plus magnifique solennité qu'on eût vue à Rome jusque-là, parce qu'on voulait honorer dignement la première sainte du nouveau monde.

Son corps doit toujours être à Lima; cependant il est aussi à Viterbe. On le montre derrière un rideau, où la sainte, qui est couchée avec son habit de religieuse, semblait autrefois endormie.

ROSOLINE. — C'est encore une de ces saintes dont on ne sait rien. Son corps était honoré dans une jolie église, au village des Arcs près de Draguignan. Thomas Corneille dit, dans son Dictionnaire géographique, qu'on voyait de son temps le corps entier de cette sainte dans une belle châsse, et que les traits de son visage paraissaient aussi beaux et aussi marqués que quand elle vivait,

quoiqu'il y eût alors plus de trois cents ans qu'elle était morte (1).

RUISSEAU DE BARBERON. — Les ruisseaux même se mêlaient autrefois de faire des miracles. Le ruisseau de Barberon, que nos pères comptaient au nombre des merveilles du Dauphiné, avait été si bien béni par je ne sais quel saint, qu'il débordait pour annoncer une année abondante, et qu'il se resserrait dans son lit en signe et présage de mauvaise année.

Beaucoup d'autres ruisseaux avaient des vertus aussi miraculeuses.

S.

SABAS, — fondateur de plusieurs monastères en Palestine, mort en 531. On ne sait ce qu'est devenu son corps, qui était fécond en miracles au douzième siècle, dans les environs de Jérusalem. Son capuchon est à Rome dans l'église de Saint-Sabas; il guérit le flux de sang et communique ses vertus curatives à une petite fontaine, dont les eaux emportent toute espèce de maladies dans ceux qui boivent avec foi.

SADROC ou SARDOS, — en latin *Sacerdos*, évèque de Limoges, mort au sixième ou au huitième

(1) A l'article *Draguignan*.

siècle. Son corps, qui était au Sarlat en Périgord, fut brûlé par les huguenots, en 1574; mais on retrouva depuis six ossemens qui ont fait des milliers de miracles. Les reliques de sainte Mondaine sa mère opéraient avec les siennes.

Le bon prêtre saint Riquier, qui hérita de la chemise que saint Sadroc, portait sur lui quand il décéda, n'en voulut plus mettre d'autre tant qu'il vécut; et l'on ajoute que cette sainte chemise n'était pas très-blanche lorsque Riquier la déposa.

SAINTS. — DE LA CONGRÉGATION DES RITS A ROME.

« Cette congrégation a été fondée par le pape Sixte V, pour régler les cérémonies et les rits des nouveaux offices des saints, qu'on ajoute au calendrier romain, toutes les fois qu'il se fait quelque canonisation.

» Elle est composée de huit cardinaux et d'un secrétaire, qui est du collége des prélats référendaires; il y entre aussi deux maîtres des cérémonies du pape.

» Tous ces députés s'assemblent une fois le mois, chez le plus ancien cardinal, qui en est le préfet, et qui a la faculté de l'intimer plus souvent, à proportion que son bureau est plus chargé d'affaires.

» Quand il s'agit de la canonisation de quelque saint, les trois plus anciens auditeurs de la rote se trouvent dans cette assemblée, comme canonistes experts en telles matières, avec un proto-

notaire apostolique participant, et le promoteur de la foi, qui est ordinairement l'avocat fiscal de la chambre apostolique.

» Il y entre encore pour ce sujet plusieurs consulteurs, qui sont théologiens et profès de différens ordres, entre lesquels sont le maître du sacré palais, et le préfet de la sacristie du pape.

» Tous ces assesseurs extraordinaires, joints aux députés ordinaires de la congrégation, examinent les preuves de la sainteté de ceux qu'on souhaite de faire béatifier ou canoniser; et si elles sont trouvées bonnes et suffisantes, le pape rend ensuite un jugement en leur faveur, sur le vu des actes et procédures juridiques de cette congrégation, en ordonnant que leurs noms soient écrits dans le catalogue des bienheureux, s'il n'y est pas encore, et s'ils n'ont déjà été béatifiés par un jugement antérieur à celui-ci.

» L'ordonnance du pape se rend en forme d'arrêt par lequel il est enjoint et commandé, en vertu de l'autorité absolue du souverain pontife, que les noms de ces bienheureux soient mis dans les diptyques des saints, afin qu'ils soient invoqués par tous les chrétiens dans le service public de la religion, et que le sacrifice de la messe soit offert en leur honneur.

» Le pape ne prononce cet arrêt qu'après en avoir fait une déclaration préalable, dans un consistoire secret, de l'avis de tous les cardinaux et de tous les évêques et abbés qui se trouvent alors dans la ville de Rome, et qui forment une espèce

de concile, tout différent des assemblées générales du clergé romain, auxquelles on donne ordinairement ce nom.

» Les preuves que tous les opinans de cette assemblée, ou congrégation consistoriale, tiennent pour valables et suffisantes, dans les actes et procédures de canonisation, sont le martyre, les miracles non contestés, les témoignages de bonne vie et les vertus héroïques de ceux qu'on souhaite de faire canoniser.

» On observe maintenant cette coutume, qui n'est suivie que depuis environ deux siècles, de ne pas commencer à faire le procès de la canonisation, qu'il n'y ait au moins cinquante ans passés depuis la mort de celui qui doit être béatifié, c'est-à-dire, selon le style du Vatican, déclaré bienheureux, et on diffère tout ce temps-là de faire ces sortes de procédures, afin d'ôter les soupçons qu'on pourrait avoir, que les parens de celui qu'on désire faire canoniser ne rendissent quelques faux témoignages en sa faveur, soit par intérêt, ou par amour-propre, s'ils étaient encore vivans et sur les lieux où se doivent faire les enquêtes (1). »

— Voyez les articles *Corps saints*, *Reliques*, *Châsses*, *Catacombes*, etc., et l'introduction. — Nous avons déjà dit que l'église romaine honore plus de cent mille saints, et plus de deux cents mille.

(1) Extrait du *Tableau de la cour de Rome*, par Jean Aymon, cinquième partie, chap. 15.

SALOMÉ, — mère des apôtres saint Jacques et saint Jean. Son corps était à Jérusalem et aux Trois-Maries en Provence, où l'on prétend qu'elle vint avec la Madeleine. — Voyez l'article *Maries*.

SALOMON. — Ponr les chrétiens, ce n'est pas un saint, parce que l'Écriture marque ses crimes sans parler de sa conversion ; et saint Augustin ne le traite que comme un scélérat (1).

Il est vrai qu'ayant reçu de Dieu tant de bienfaits, il devait être meilleur qu'un autre.

Les philosophes admirent la sagesse qu'il montra, en donnant la liberté des cultes à son peuple, et en permettant d'élever des autels à des dieux différens.

Les Juifs regardent toujours Salomon comme un saint roi, qui entendait le langage des oiseaux, et qui avait bien d'autres priviléges.

Quelques Orientaux disent qu'il fnt enterré dans l'île de Ceylan. D'autres mettent son sépulcre dans un pays inaccessible, où il est gardé par un serpent terrible qui tue les téméraires. On prétend qu'il n'est qu'endormi dans son cercueil.

Les musulmans font surtout grand cas de l'anneau de Salomon, qui porte sur une pierre précieuse le grand nom de Jéhova. C'est le plus précieux de tous les talismans. Au moyen de cet

---

(1) *Contra Faust. lib.* 22, *cap.* 88.

anneau, Salomon avait un pouvoir absolu sur les esprits, les génies, et sur toute la nature. Celui qui pourrait se le procurer aurait la même puissance. Mais il est toujours au doigt du roi juif, et il n'est pas possible à un homme ordinaire de le lui ôter.

Il y a aussi dans la Palestine beaucoup de fontaines et de lieux saints qui portent le nom de Salomon. On montre son tombeau à Jérusalem. Il ne reste plus rien de son temple.

SALVE ou SAUVE, — évêque d'Angoulême. Un jour qu'il allait dire la messe à Valenciennes, chargé de ses habits pontificaux, qui étaient fort riches (car il courait ainsi par les provinces), des voleurs le dépouillèrent, lui coupèrent la tête et l'enterrèrent dans une étable à vaches.

« Dieu voulut manifester sa gloire par plusieurs miracles. Il permit qu'un taureau nous apprît le respect que nous devons aux serviteurs de Dieu, ne souffrant pas qu'aucune vache vînt se coucher ou faire ses ordures à l'endroit où il était, et cela pendant l'espace de trois ans; Superius, compagnon de saint Salve, avait été tué et enterré avec lui. C'est pour cela que toutes les nuits il paraissait dans l'étable deux belles lumières.

» Au bout de trois ans on songea à y faire attention; et Charlemagne fit mettre les corps sur un chariot traîné par des bœufs qui s'arrêtèrent à Valenciennes, où les reliques de saint Sauve et

de saint Supère se mirent à opérer les plus beaux miracles (1).

SAMARITAINE. — L'église a rendu un culte à la Samaritaine, que Jésus convertit au puits de Jacob, près de la ville de Sichar ou Sichem. Quelques-uns l'honorent sous le nom de sainte Photine. Sa tête est à Rome dans l'église de Saint-Paul.

On avait bâti une église, aujourd'hui ruinée, sur le puits de la Samaritaine, et l'on disait la messe dans le puits même. On n'en voit plus que les restes en mauvais état.

« L'illustre auteur de l'histoire scolastique remarque que ce puits est le centre de la terre habitable, à cause que tous les ans, un certain jour de l'été, à midi, le soleil y plonge perpendiculairement, sans faire à l'entour aucune ombre (2). »

SAMSON. — On conserve, dans plusieurs couvens grecs et latins, la mâchoire d'âne avec laquelle Samson tua mille Philistins.

On dit qu'après sa victoire, Samson, ayant soif, pria le Seigneur; qu'il sortit aussitôt de la mâchoire une fontaine abondante; et que cette fontaine continua de couler.

(1) Ribadéneira, 26 juin.

(2) Cité dans le P. Goujon, *Histoire et Voyage en Terre-Sainte*, chap. 96.

On prétend même qu'elle subsiste toujours, près de Tibériade selon les uns, près du torrent de Cédron selon d'autres, près d'Éleuthéropolis selon Glicas. On l'appelle la fontaine de la Mâchoire (1).

Les carmes de Nazareth conservaient la grosse dent qui tomba de cette mâchoire pour laisser passage à la fontaine. Cette dent donnerait à croire que la mâchoire d'âne de Samson était de bonne taille; et il le fallait bien pour tuer mille hommes sans doute armés.

SAMSON, — abbé de Dol en Bretagne, mort au sixième siècle. Il avait un demi-corps à Orléans, un demi-corps à Dol, et un demi-corps à Paris, sans parler de divers ossemens que l'on distribua dans plusieurs églises. Les reliques d'Orléans furent brûlées par les huguenots, et celles de Paris par les républicains de 1793.

Sauval rapporte que les reliques de saint Samson, de saint Magloire et de quelques autres saints, ayant été exposées dans la salle du palais à Paris, le maître-d'hôtel de Hugues-le-Grand s'avisa de les toucher d'un air de mépris avec le bout de son bâton, et qu'aussitôt il devint fou furieux (2), pour montrer la révérence que nous devons aux saintes châsses.

SAMUEL. — Les Juifs le regardent comme

(1) Sans doute qu'elle ne jaillit plus de la mâchoire.

(2) *Antiquités de Paris*, livre 7, page 5.

leur plus grand prophète après Moïse. On sait que son tombeau recevait un culte distingué, depuis que la pythonisse d'Endor avait fait apparaître son spectre devant Saül.

On retrouva, au cinquième siècle, le corps de Samuel, que l'on porta à Constantinople, et qui est peut-être perdu aujourd'hui. On vénère toujours auprès de Ramatha, en Palestine, son tombeau, auprès duquel une fontaine sacrée guérit toutes sortes de maladies.

SANÉ. — Saint Sané, que quelques-uns nomment aussi saint Sidoine, n'est guère connu que des Bretons. Il reçoit un grand culte à cause de ses miracles, dans le Finistère.

L'eau de sa fontaine procurait, pendant vingt-quatre heures, des vents favorables aux navigateurs qui en emportaient avec foi quelques bouteilles dans leur vaisseau.

Le collier de fer que saint Sané portait à son cou servait aux épreuves judiciaires : il étranglait sur-le-champ les parjures et les fourbes.

De petits cailloux olivâtres, que l'on trouvait dans le tombeau du saint, préservaient de la peste et des naufrages (1).

SANG. — Les bernardines de la rue de Vaugirard, à Paris, gardaient une fiole de sang sorti

(1) M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tome I, p. 173.

d'un crucifix de bois frappé par un Juif. On avait partout des reliques semblables. — Voyez les articles *Crucifix*, *Notre-Dame*, *Jésus-Christ*, *Janvier*, etc., etc., etc.

SARA. — On apporta de la Palestine à Rome, et ensuite de Rome à Pavie, dans le huitième siècle, le corps d'une sainte Sara; mais les savans ne peuvent décider si c'est la vieille Sara, femme d'Abraham, ou la jeune Sara, femme de Tobie, en huitièmes noces.

Des incrédules prétendent que ce n'est pas la seconde, et que ce ne peut pas être la première, qui est toujours dans son tombeau près de Cariath-Arbé.

SATURNIN. — Barbare, étant gouverneur de Sardaigne, tua de sa main saint Saturnin à Cagliari (1), où l'on conserve son corps.

Mais on croit que ce saint a été imaginé, et que c'est le même que saint Saturnin de Toulouse, martyrisé vers le même temps, à la fin du troisième siècle. Le premier fut tué par un païen furieux, le second par un taureau qu'on lâcha sur lui. Son corps est à Toulouse.

On fait un troisième saint Saturnin, martyr à Rome au commencement du quatrième siècle, et qui a tout l'air d'être encore le même que le saint toulousain. L'un et l'autre sont fêtés le 29 de novembre.

(1) Baillet, 30 octobre.

On ne vénère que trois corps du Saturnin de Rome, un à Rome dans l'église de saint Jean et Paul, un second à Pavie, le troisième était à Paris chez les minimes de la Place-Royale; de sorte que s'il n'y a eu qu'un seul Saturnin, il a cinq corps, avec ceux que nous ignorons.

SAVINIEN ou SABINIEN, — martyr à Troyes en Champagne, au troisième siècle. On dit qu'il était né à Samos, et qu'il vint en Champagne pour faire son salut.

« L'empereur Aurélien étant à Troyes, fit couper la tête à beaucoup de saints. Savinien fut mis dans un grand feu qui ne lui fit aucun mal. On l'attacha à un poteau pour le percer de flèches; mais Dieu détourna tous les coups; au contraire, une flèche retournant en arrière blessa l'empereur à l'œil; ce que les historiens n'ont pas dit, en haine des chrétiens.

» On mit Savinien dans une prison, d'où il s'échappa, si bien que l'empereur dépêcha des soldats à sa poursuite, avec ordre de le tuer sans autre procès.

» Cependant Savinien, étant sur le bord de la Marne, qui était alors très-grosse à cause des pluies, traversa cette rivière comme un plancher très-sec, et arriva de l'autre côté sans se mouiller les pieds. Il apperçut bientôt les soldats qui le poursuivaient, et pria Dieu de leur permettre de passer comme lui; ce qu'ils firent. » C'était le 29 de janvier, et les douteurs prétendent que la ri-

vière était gelée ; mais ils n'expliqueront pas si facilement la fin du conte.

« Le saint ayant salué ces soldats, les pria de ne pas l'épargner et tendit le cou. » C'était bien la peine de fuir, disent les impies.

« Le plus cruel lui coupa la tête, que le saint prit aussitôt entre ses mains, et qu'il emporta au village de Rilly-sur-Seine, à trois lieues de Troyes, où il voulait être enterré. »

Avant de mourir, il avait dit à un de ses bourreaux, que si l'empereur se frottait l'œil de quelques gouttes de son sang, il serait guéri ; le miracle eut lieu en effet, mais il ne convertit personne.

Le corps de saint Savinien était, avant la révolution, dans la cathédrale de Troyes. On vénérait dans la même ville les reliques de sainte Savine, sa sœur, laquelle a donné son nom à un faubourg où elle avait une jolie église.

Les reliques de saint Savinien, premier évêque de Sens, ont fait aussi de grand miracles à Sens et l'abbaye de Jouarre, au diocèse de Meaux. Ce bon saint rendait les maris fidèles, et amollissait les cœurs endurcis de ceux qui voulaient divorcer d'avec leurs femmes.

SCALA-SANTA. — Nous en avons déjà parlé ; c'est l'escalier de vingt-huit marches que Jésus-Christ monta en allant chez Pilate. On montre sous une petite grille quelques gouttes de sang du Sauveur.

Cet escalier saint fut apporté à Rome devant l'église de Saint-Jean de Latran par l'impératrice Hélène. On le monte à genoux, et, avant d'entrer dans le saint des saints, il faut réciter une petite prière.

Les femmes, qui n'entrent jamais dans le saint des saints, gagnent l'indulgence en regardant à la porte.

SCHOLASTIQUE, — vierge du sixième siècle, sœur de saint Benoît.

Saint Grégoire-le-Grand raconte qu'à sa mort saint Benoît vit son âme monter au ciel, sous la forme d'une colombe. Il fit transporter son corps dans son monastère du Mont-Cassin. Ces reliques furent depuis apportées au Mans; et les Normands les brûlèrent vers la fin du neuvième siècle, mais on les retrouva peu après.

En 1562, les calvinistes se disposaient à brûler de nouveau les os de sainte Scholastique, lorsqu'ils furent obligés de quitter précipitamment la ville. On publia aussitôt que la sainte les avait frappés d'une terreur panique; et elle n'a pas cessé de faire les plus grands miracles.

Cependant sainte Scholastique avait un second corps au Mont-Cassin, avec beaucoup de reliques dépareillées à Anvers, à Saint-Hubert dans les Ardennes, à Luxembourg, à l'abbaye de Juvigny, dans le diocèse de Trèves et surtout dans cinq où six églises de Cologne.

SÉBASTIEN, — martyr à Rome, en l'année 288. Ses reliques ne sont pas moins célèbres que son histoire.

On le représente en France comme un jeune homme et en Italie comme un vieillard; mais quoi qu'il en soit de son âge, il paraît qu'on le fit mourir à coups de bâton, après l'avoir inutilement percé de flèches. On jeta son corps dans un cloaque, d'où les chrétiens le retirèrent; et son culte fut fameux à Rome, dès le quatrième siècle. On lui éleva une église qui est toujours une des sept principales de Rome.

Le corps du saint y fit de beaux miracles. Saint Grégoire-le-Grand raconte qu'une dame de Toscane, mariée depuis peu de temps, ayant osé s'approcher des reliques de saint Sébastien, un jour où elle n'avait pas eu la précaution de s'abstenir des plaisirs de la chair, fut aussitôt possédée du diable.

Un bon prêtre qui se trouvait là eut pitié de cette jeune dame, et voulut la délivrer en la couvrant de la nappe de l'autel. Le diable s'empara du prêtre lui-même.

On conduisit les deux possédés à un grand magicien, chez qui ils ne trouvèrent pas leur salut; car aussitôt que le sorcier eut prononcé quelques mots magiques, une légion de six mille six cent soixante-six diables entra dans le corps de la pauvre femme. Il n'y eut que saint Sébastien qui voulut bien la débarrasser, à la prière d'un saint homme.

Le premier corps de saint Sébastien est à Rome, dans l'église qui porte son nom. La tête qui en faisait partie enrichit le trésor de Saint-Pierre au Vatican.

Il a un second corps à Soissons, quoique les huguenots l'aient brûlés en 1564.

Le troisième corps est indiqué par Calvin à Piligny près de Nantes ; on en comptait un quatrième dans un faubourg de Narbonne, une cinquième tête aux jacobins de Toulouse, une cervelle chez les cordeliers d'Angers, un bras dépareillé chez les jacobins de la même ville, un autre bras à Toulouse dans l'église de Saint-Saturnin, un autre bras à la Case-Dieu en Auvergne, un autre à Montbrisson en Forez, un autre à Avignon, et une foule de pièces détachées à Séville, à Malaga, à Compostelle, à Prague, à Munich, à Brunswich, à Cologne, à Paris, à Trèves, à Sens, à Troyes, à Beauvais, à Tournay, à Aix, en Provence, à Bruxelles, à Marseille, etc., etc. M. Pouqueville trouva, dans le trésor de la cathédrale de Raguse, un tibia de cheval que l'on fait honorer comme un tibia de saint Sébastien (1).

FONDATION DE L'ABBAYE DE MANLIEU.

Un bon prêtre auvergnat, qui se nommait Magnus, fut averti en songe d'aller visiter à Rome le tombeau de saint Sébastien. Il part avec soumission, honore humblement les reliques du

(1) Voyez le tome Ier. de l'ouvrage sur la Grèce.

saint, ramasse la poussière de son sépulcre, en remplit un petit sac et s'en revient. Cette poussière était un trésor qui opéra bientôt des merveilles.

Un jour que Magnus s'était endormi sous un arbre, et qu'il avait pendu son petit sac à une branche, l'arbre se mit à fleurir; et il se fit tant d'autres miracles, que Magnus jugea que saint Sébastien voulait être honoré dans cette partie de l'Auvergne. Il bâtit donc l'abbaye de Manlieu, qui se trouve à peu de distance d'Yssoire. Cette fondation eut lieu vers l'an 656; la poussière de saint Sébastien n'a cessé qu'à la révolution ses guérisons et ses miracles (1).

FLÈCHES DE SAINT SÉBASTIEN.

Si les flèches sont dignes d'être adorées, ceux qui les ont décochées ne mériteraient-ils pas également un culte, comme dit Henri Estienne (2)?

On vénérait une des flèches qui percèrent saint Sébastien, dans le trésor de son église de Rome, une autre à Lambese en Provence, une autre chez les augustins de Poitiers, et d'autres dans diverses églises.

On révère aussi à Rome, dans l'église de Saint-Sébastien, la colonne à laquelle le saint fut attaché lorsqu'on le perça de flèches.

SEPT FRÈRES MINEURS. — Vers l'an 1220, sept moines de Saint-François, nommés Daniel,

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Manlieu*.
(2) *Apologie pour Herodote*, chap. 38.

Samuel, Ange, Domne, Léon, Nicolas et Hugolin, s'avisèrent d'aller prêcher la foi chez les Maroquins. Ils dirent beaucoup de mal de Mahomet, beaucoup de bien de saint François, et furent conduits devant l'empereur de Maroc, qui, regardant leur audace comme un signe de folie, leur promit la vie et la liberté de retourner dans leur pays, à condition qu'ils rétracteraient ce qu'ils avaient avancé contre Mahomet. Les sept frères ne demandaient pas mieux que le martyre. Ils répondirent à l'empereur par des injures, et l'empereur les condamna à mort. La populace les mit en pièces pour l'honneur de Mahomet ; et ils se laissèrent mettre en pièces pour l'honneur du nom chrétien.

Alphonse-le-Gras, roi de Portugal, fit demander leurs corps à l'empereur de Maroc, qui les rendit comme ils se trouvèrent; on les honore à Lisbonne, depuis que Léon X a déclaré que ce n'étaient pas des extravagans, mais bien de saints martyrs.

SÉPULCRE DE JÉSUS-CHRIST. — « Le
» corps de Notre-Seigneur est reçu dans le ventre
» d'une vierge, quand il vient au monde, et il
» est déposé dans le tombeau d'un juste quand il
» en sort. Dans le sein de la Vierge, il ne reçoit
» pas la moindre atteinte de l'impureté humaine,
» et dans le tombeau de Joseph d'Arimathie il est
» exempt de la corruption de la mort. Mais Jésus,
» au sortir du tombeau, inspire plus de respect

» qu'au sortir du ventre de sa mère, car il est
» dégagé de toutes les infirmités humaines (1). »

C'est pour cela que le Saint-Sépulcre de Jésus-Christ est devenu un lieu si vénérable. Il a causé des guerres longues et funestes, et ces croisades que l'on ne sait trop juger.

Mais le Tasse a chanté *le capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ;* et cette relique, en allumant une guerre sainte, a inspiré un beau poëme.

Nous donnerons la description du Saint-Sépulcre, suivant Deshayes, cité dans les notes au voyage du Levant de M. de Forbin, page 396 de l'édition in-8°.

« L'église du Saint-Sépulcre comprend le Saint-Sépulcre, le mont Calvaire et plusieurs autres lieux saints. Ce fut sainte Hélène qui en fit bâtir une partie, pour couvrir le tombeau de Jésus-Christ. Mais les princes chrétiens qui vinrent après, la firent augmenter pour y comprendre le mont Calvaire, qui n'est qu'à cinquante pas du Saint-Sépulcre.

» Anciennement, le Calvaire était hors de la ville : c'était le lieu où l'on exécutait les criminels condamnés à mort; et, afin que tout le peuple pût assister, il y avait une grande place entre le mont et les murailles de la ville : le reste du mont était environné de jardins, dont l'un appartenait à Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus-

(1) D. Ambrosii, serm. 3, in die Parasceves.

Christ; il y avait fait faire pour lui un sépulcre, dans lequel fut mis le corps de Notre-Seigneur.

» La coutume, parmi les juifs, n'était pas d'enterrer les corps comme nous le faisons. Chacun, selon ses moyens, faisait pratiquer dans quelque roche une espèce de petit cabinet, où l'on déposait le corps, que l'on étendait sur une table du rocher même; puis on refermait ce lieu avec une pierre que l'on mettait devant la porte, qui n'avait d'ordinaire que quatre pieds de haut.

» L'église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière; car l'on s'est assujetti aux lieux que l'on voulait y renfermer : elle est à peu près faite en croix, ayant vingt pas de long et soixante-dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui couvre le Saint-Sépulcre sert de nef à l'église; il a trente pas de diamètre, et il est ouvert par le haut, comme la rotonde de Rome. Il est vrai qu'il n'y a point de voûte; la couverture en est soutenue seulement par de grands chevrons de cèdre, qui ont été apportés du mont Liban. On entrait autrefois dans cette église par trois portes; mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement la clef, de crainte que les pèlerins n'y entrent sans payer les neuf sequins, ou trente-six livres, à quoi ils sont taxés. Cette porte est toujours fermée, et il n'y a qu'une petite fenêtre, traversée d'un barreau de fer par où ceux du dehors donnent des vivres à ceux qui sont dedans, lesquels sont de huit nations différentes.

» La première est celle des Latins ou Romains,

que représentent les religieux cordeliers. Ils gardent le Saint-Sépulcre, le lieu du mont Calvaire où notre Seigneur fut attaché à la croix, l'endroit où la sainte croix fnt trouvée, la pierre de l'onction, et la chapelle où Notre-Seigneur apparut à la Vierge, après sa résurrection.

» La seconde nation est celle des Grecs, qui ont le chœur de l'église où ils officient, et au milieu duquel y a un petit cercle de marbre, dont ils estiment que le centre est le milieu de la terre.

» La troisième nation est celle des Abyssins; ils tiennent la chapelle où est la colonne du couronnement.

» La quatrième nation est celle des Copthes, qui sont les chrétiens d'Égypte; ils ont un petit oratoire proche du Saint-Sépulcre.

» La cinquième est celle des Arméniens; ils ont la chapelle de sainte Hélène, et celle où les habits de Notre-Seigneur furent joués et partagés.

» La sixième nation est celle des nestoriens ou jacobites, qui sont venus de Chaldée et de Syrie; ils ont une petite chapelle située près du lieu où Notre-Seigneur apparut à la Madeleine en forme de jardinier, et qui, pour cela, est appelée la chapelle de Madeleine.

» La septième nation est celle des Géorgiens, qui habitent entre la mer Majeure et la mer Caspienne; ils tiennent le lieu du mont Calvaire où fut dressée la croix, et la prison où demeura Notre-Seigneur, en attendant que l'on eût fait le trou pour la placer.

» La huitième nation est celle des maronites qui habitent le mont Liban; ils reconnaissent le pape comme nous le faisons.

» Chaque nation, outre ces lieux, que tous ceux qui sont dedans peuvent visiter, a encore dans les voûtes et les coins de cette église, quelque endroit particulier qui lui sert de retraite; et où elle fait l'office selon son usage; car les prêtres et les religieux qui y entrent, demeurent d'ordinaire deux mois sans en sortir, jusqu'à ce que, du couvent qu'ils ont dans la ville, l'on y en envoie d'autres pour servir en leur place. Il serait difficile d'y demeurer long-temps sans être malade, parce qu'il y a fort peu d'air, et que les voûtes et les murailles rendent une fraicheur assez malsaine.

» En entrant dans l'église on rencontre la pierre de l'onction, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès, avant d'être mis dans le sépulcre. A cause de l'indiscrétion de quelques pèlerins qui la rompaient, on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, et de l'entourer d'un petit balustre de fer, de peur que l'on ne marchât dessus. Elle a huit pieds moins trois pouces de long, et deux pieds moins un pouce de large; et au-dessus il y a huit lampes qui brûlent continuellement.

» Le Saint-Sépulcre est à trente pas de cette pierre, justement au milieu du grand dôme dont j'ai parlé; c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive, à la pointe

du ciseau. La porte, qui regarde l'orient, n'a que quatre pieds de haut et deux et un quart de large; de sorte qu'il se faut grandement baisser pour y entrer.

» Le dedans du sépulcre est presque carré : il a six pieds moins un pouce de long, et six pieds moins deux pouces de large; et depuis le bas jusqu'à la voûte, huit pieds un pouce. Il y a une table solide de la même pierre, qui fut laissée en creusant le reste : elle a deux pieds quatre pouces et demi de haut, et contient la moitié du sépulcre; car elle a six pieds moins un pouce de long, et deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de Notre-Seigneur fut mis, ayant la tête vers l'Occident, et les pieds à l'Orient.

» A l'entrée de la porte du sépulcre, il y a une pierre d'un pied et demi en carré, et relevée d'un pied, qui est du même roc, laquelle servait pour appuyer la grosse pierre qui bouchait la porte du sépulcre : c'était sur cette pierre qu'était l'ange, lorsqu'il parla aux trois Maries; et, tant à cause de ce mystère que pour ne pas entrer d'abord dans le saint sépulcre, les premiers chrétiens firent une petite chapelle au-devant, qui est appelée la Chapelle-de-l'Ange.

» A douze pas du Saint-Sépulcre, en tirant vers le septentrion, on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui peut avoir quatre pieds de diamètre, que l'on a mise là pour marquer le lieu où Notre-Seigneur se fit voir à la Madeleine en forme de jardinier.

» Plus avant, est la chapelle de l'apparition, où l'on tient par tradition, que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Vierge après sa résurrection. C'est le lieu où les religieux cordeliers font leur office, et où ils se retirent; car, de là, ils entrent dans des chambres qui n'ont point d'autre issue que cette chapelle.

» Continuant à faire le tour de l'église, on trouve une petite chapelle voûtée, qui a sept pieds de long et six de large, que l'on appelle autrement la prison de Notre-Seigneur, parce qu'il fut mis dans ce lieu, en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix; cette chapelle est à l'opposite du mont Calvaire.

» Assez proche de là est une autre chapelle de cinq pas de long, et de trois de large, qui est au même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats, avant d'être attaché à la croix, et où ses vêtemens furent joués et partagés.

» En sortant de cette chapelle, on rencontre à main gauche, un grand escalier qui perce la muraille de l'église, pour descendre dans une espèce de cave qui est creusée dans le roc.

» Après avoir descendu trente marches, il y a une chapelle que l'on nomme vulgairement la chapelle de sainte Hélène, à cause qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la sainte croix. On descend encore onze marches, jusqu'à l'endroit où la croix fut trouvée avec les clous, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu pendant plus de trois cents ans.

» Proche du haut de ce degré, en tirant vers le mont Calvaire, est une chapelle qui a quatre pas de long et deux et demi de large, sous l'autel de laquelle on voit une colonne de marbre gris, marquetée de taches noires, qui a deux pieds de haut et un de diamètre : elle est appelée la colonne d'impropère, parce que l'on y fit mettre Notre-Seigneur pour le couronner d'épines.

» On rencontre à dix pas de cette chapelle, un petit degré fort étroit, dont les marches sont de bois au commencement et de pierre à la fin; il y en a vingt en tout, par lesquelles on va sur le mont Calvaire; ce lieu qui était autrefois si ignominieux ayant été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur, les premiers chrétiens en eurent un soin particulier; et, après avoir ôté toutes les immondices et toute la terre qui était dessus, ils l'entourèrent de murailles : de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute, qui est enclose dans cette grande église. Elle est revêtue de marbre en dedans, et séparée en deux par une arcade. Ce qui est vers le septentrion est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché à la croix. Il y a toujours trente-deux lampes ardentes, entretenues par les cordeliers, qui célèbrent aussi tous les jours la messe en ce saint lieu.

» Dans l'autre partie qui est au midi, fut plantée la sainte croix. On voit encore le trou qui est creusé dans le roc environ un pied et demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons est proche de là : celle

du bon larron était au septentrion, et l'autre au midi, de manière que le premier était à la droite de Notre-Seigneur, qui avait la face tournée vers l'occident; et le dos du côté de Jérusalem qui était à l'orient. Il y a continuellement cinquante lampes ardentes pour honorer ce saint lieu.

» Le mont Calvaire est la dernière station du Saint-Sépulcre; car à vingt pas de là, l'on retrouve la pierre de l'onction, qui est justement à l'entrée de l'église. »

Les chrétiens ont toujours eu la plus grande vénération pour le Saint-Sépulcre, et l'on a mis parmi les reliques les plus efficaces les pierres que l'on a pu s'y procurer.

On vénérait quelques-unes de ces pierres que l'on dit prises au tombeau de Jésus-Christ, à Rome dans les églises de Saint-Eusèbe, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Susanne, des saints Jean et Paul; à Paris dans la Sainte-Chapelle, à Marseille, à Bologne, à Chartres, à Clermont en Auvergne, à Assise, à l'abbaye de la Celle en Champagne, etc. — Voyez *Suaires.*

SÉRÉNUS, — évêque de Marseille au sixième siècle. Il brisa les images que son peuple adorait, et en défendit le culte. Saint Grégoire-le-Grand le blâma d'avoir brisé ces images avec trop de vivacité; mais il le loua d'en avoir empêché l'adoration.

Malgré qu'il ait été iconoclaste, Sérénus a été mis au rang des saints. Son corps était à Biandras

au diocèse de Verceil, où il faisait la pluie et le beau temps. On le promenait dans les nécessités publiques ; et l'on assure qu'en 1630 il délivra le pays de la peste, car il y a beaucoup de pestes dans les légendes (1).

SERGE, — martyr en Syrie avec saint Bacchus, vers la fin du troisième siècle. Il fut enterré dans le bourg de Rasaph, où ses reliques attirèrent tant de dévots, que ce bourg devint une ville qui porta le nom de Sergiopolis.

Justinien envoya au saint une riche croix d'or; on lui fit de toutes parts des présens, en retour de ses miracles; et, dès l'an 540, Sergiopolis était une ville métropolitaine.

Dix ans auparavant, Cosroès, roi de Perse, faisant la guerre aux Romains, obligea les Sergiopolitains à lui donner les richesses de l'église de saint Serge, et surtout la belle croix de Justinien. On ne toucha point aux reliques du saint, qui étaient renfermées dans une grande châsse couverte d'argent.

Cosroès ayant appris que le clergé y avait caché divers objets précieux vint mettre le siége devant la ville. Évagre raconte qu'il trouva les murailles garnies de soldats, quoiqu'il n'y eût plus dans la ville que quelques vieillards ; qu'il

(1) Voyez l'*Histoire de Marseille*, du sieur de Ruffi, liv. X, chap. I.

reconnut là dedans un effet de la protection de saint Serge, et qu'il leva le siége. Mais Procope, qui était contemporain, ne parle pas de cè miracle.

Cinquante ans après, Cosroès II, chassé de ses états par son allié Baram, implora, quoique païen, le secours de saint Serge et lui promit une belle croix d'or, s'il le soulageait. Il n'y avait pas un mois qu'il avait fait ce vœu, lorsqu'on lui envoya la tête de Baram.

Dès qu'il eut repris son trône, Cosroès fit offrir au saint la croix qu'il lui avait promise, avec celle que Cosroès Ier. avait enlevée, et divers présens magnifiques.

Saint Serge donnait aussi des enfans aux femmes dont les maris ne pouvaient pas en faire. Il favorisa d'un fils ce Cosroès II, qui était sans doute impuissant.

Saint Serge avait des reliques à Alexandrie en Égypte, à Ptolémaïde en Phénicie, à Constantinople, à Rome, à Paris, à Chartres, et dans une infinité d'églises, où il faisait des miracles depuis les temps les plus reculés.

Au commencement du sixième siècle, on avait un de ses doigts à Bordeaux; le général Mummol ayant eu la témérité de rompre une partie de cette relique, dans l'espoir qu'elle lui ferait gagner des batailles, devint depuis si malheureux, que Frédégonde le fit mourir dans des tortures inouïes, sous prétexte qu'il était sorcier.

Vers le même temps, on débitait que Dieu pu-

nissait avec sévérité ceux qui volaient quelque chose de ce qu'on avait donné à saint Serge. C'est pourquoi les propriétaires faibles mettaient leurs biens sous sa protection ; ils avaient les prêtres du saint pour seigneurs suzerains, et le saint ne s'appauvrissait pas.

SERVAIS, — dernier évêque de Tongres et premier évêque de Maestricht, mort en 384. On ne sait pas son pays. Il fut amené par un ange dans la ville de Tongres, qui n'avait pas d'évêque.

Il se montra très-zélé contre les hérétiques ; ce qui n'empêcha pas l'hérésie de pénétrer dans son diocèse.

Il alla visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, à Rome, où saint Pierre lui révéla que la ville de Tongres allait être ravagée, qu'ainsi il se réfugiât à Maestricht, que Dieu épargnerait par considération pour lui.

Là dessus saint Pierre lui donna une petite croix d'argent, faite de la main d'un ange, laquelle se conserve encore, comme nous le dirons.

En s'en retournant, il fut pris par les barbares qui le mirent en prison ; mais une lumière éclatante, qui l'environna toute la nuit, engagea à le relâcher. On le garda quelques jours dans le camp. Pendant qu'il dormait, on vit un grand aigle se percher derrière lui, et lui faire de ses ailes une manière de parasol. Les barbares étonnés lui demandèrent sa bénédiction et le laissèrent aller.

Un jour qu'il était auprès de Worms, et qu'il

avait soif, il fit jaillir une fontaine par un signe de croix. Plusieurs furent guéris des fièvres en buvant l'eau de cette fontaine, et quelques-uns eurent la piété d'enrichir saint Servais, par de magnifiques présens qui témoignaient leur dévotion et leur reconnaissance.

Il quitta bientôt la ville de Tongres; son peuple lui fit la conduite en pleurant, car il emportait avec lui les reliques de la ville.

Lorsqu'il eut fait environ une lieue, sur la route de Maestricht, il eut envie de se reposer. La terre s'éleva incontinent et lui fit un siége, qu'on appelle toujours la chaise de saint Servais; les dévots vont s'y asseoir avec humilité.

Le saint mourut à Maestricht, où ses reliques firent bientôt des choses merveilleuses. On raconte que lorsque les princes voulaient faire quelque tort aux moines de saint Servais, les bons pères s'allaient plaindre à la châsse de leur patron, qui faisait réparer l'injure.

Outre le corps de Maestricht, Servais en avait pourtant un second à Quedlinbourg, une troisième tête à Goslar en basse Saxe, une quatrième mâchoire à Rome, et diverses pièces à Cologne où il a une église, et dans une infinité de pays chrétiens.

Cependant on ne croit pas que saint Servais ait jamais paru à Maestricht. Il y a même des critiques qui prétendent que c'est un saint imaginé, comme saint Denis, saint Gervais, et cinq ou six mille autres.

LA CROIX DE SAINT SERVAIS.

On vénère sans doute encore, à Maestricht ou à Utrecht, la croix d'argent qui fut donnée à Rome par l'apôtre Pierre à l'évêque Servais. On la portait en procession dans les campagnes, comme ayant une vertu souveraine contre les souris et les mulots qui détruisent les moissons, et qui ne manquent pas de crever lorsqu'on les a excommuniés avec cette croix.

Elle fut volée un jour; on ordonna des prières publiques pour le recouvrement d'icelle; et après trois jours de jeûnes et de processions, un miracle la fit retrouver. Une grande volée d'oiseaux se percha sur un buisson d'épines qui était au bord du chemin. On fouilla; on trouva la croix enterrée au pied du buisson.

Mais elle était rompue. Pour rejoindre les deux parties, on employa les meilleurs ouvriers, qui n'y purent rien faire. Là-dessus saint Servais apparut à un bon moine, et lui dit que la main d'un homme ne pouvait rien dans un ouvrage fait par les anges; et qu'il fallait s'adresser à Dieu. On mit donc la croix sur l'autel; le lendemain, on la trouva miraculeusemeut rétablie en son premier état (1).

SETH, — fils d'Adam. Les rabbins disent qu'il avait quarante pieds de taille, parce que son tom-

(1) Ribadéneira, 13 mai.

beau en a quarante-cinq, et qu'il se voit auprès de Damas.

Si le déluge a respecté le tombeau de Seth, il faudrait voir au moins sur quelle preuve on le montre en Syrie, plutôt qu'ailleurs.

Des hérétiques, qui avaient pris Seth pour leur patron, prétendaient que Jésus-Christ n'était que Seth ressuscité.

SEVERIN, — abbé d'Agaune en Valais, qui passa quelques années à Paris dans un ermitage, et qui alla mourir à Château-Landon vers l'an 507.

Ses reliques, qui étaient dans cette ville, furent dissipées au huitième siècle, et sa châsse emportée par les Normands. Mais on ne tarda pas à retrouver le corps de saint Severin.

Durant les guerres de Charles VII, les Anglais ayant mis le feu à l'abbaye de Château-Landon, un religieux zélé se jeta dans les flammes pour sauver la châsse. Le saint n'eut pas la bonté de protéger son moine, qui fut brûlé avec l'église; mais la châsse fut sauvée.

En 1568, les huguenots dispersèrent encore une fois les reliques de saint Severin. Dès lors, si l'on ne devait plus s'attendre à trouver rien de son corps, on dut être un peu surpris de rencontrer ses reliques partout.

Dans la fouille que l'on fit à Notre-Dame en 1699, on déterra le corps entier de saint Severin; on voulut expliquer la possibilité de ces re-

liques, en disant que saint Severin solitaire à Paris, était différent de saint Severin mort à Château-Landon. Mais cette distinction eut peu de succès.

On garde à Rome, dans l'église de Saint-Laurent-in-Lucina, le corps d'un autre saint Severin qui nous est inconnu, car il y a encore saint Severin de Cologne, dont le corps est à Cologne, et saint Severin de Bordeaux dont le corps était à Bordeaux et à l'abbaye de Mauzac en Auvergne.

SIGEBERT, — roi d'Austrasie, fils du bon roi Dagobert. Il bâtit et dota douze monastères considérables, fit beaucoup d'œuvres pies et fut mis au rang des saints. Son corps fut honoré à Metz, et ensuite à Nanci, où il était le but d'un concours prodigieux de pèlerins, qui lui demandaient la conservation des biens de la terre; on assure que le saint faisait souvent des miracles.

SIGISMOND, — roi de Bourgogne et cousin germain de sainte Clotilde. C'était un tyran, qui fit massacrer son fils presque sous ses yeux, et qui se signala par d'autres violences. Mais il chantait au lutrin, comme le bon roi Robert, et il enrichissait les moines.

Les trois rois qui se partageaient alors la France lui déclarèrent la guerre, à la sollicitation de sainte Clotilde. Il fut tué avec sa femme et ses enfans,

et l'on jeta leurs corps dans un puits. Ribadéneira le met avec sa famille au rang des martyrs.

Au bout de trois ans, un saint abbé eut révélation que le puits du village de la Colombe renfermait des reliques; l'eau qu'on y puisait guérissait diverses maladies; et l'on voyait souvent des éclats de lumière dans les alentours. On chercha; on découvrit les corps du roi Sigismond, de sa femme et de ses enfans; tous ces corps étaient frais et vermeils; on les transporta à l'abbaye d'Agaune, où ils firent des miracles.

Mais au temps des Normands, toutes ces saintes reliques disparurent; et, par un prodige qui n'est pas rare, on retrouva le corps de saint Sigismond à Prague, où il travaille depuis le quatorzième siècle. On montre, depuis le onzième siècle, un second corps à Imola; il y eu a un troisième à Milan, un quatrième à Cahors, un cinquième au Mont-Serrat. Partout il guérit les fièvres.

SILVESTRE, — pape, mort en l'année 335; il a laissé deux corps, le premier à Rome, dans l'église de son nom, le second à Compostelle en Galice.

Le pape Silvestre II, qui n'était pas un saint comme Silvestre Ier. et que l'on met au nombre des magiciens, ordonna qu'après sa mort on mît son corps sur un chariot traîné par des bœufs sans guide, et qu'on l'enterrât au lieu où ils s'arrêteraient. Les bœufs firent halte devant l'église de Saint-Jean-de-Latran, où le tombeau de Silves-

tre II présageait autrefois la mort des papes, par un grand bruit des os au dedans, et par une espèce de sueur que la pierre du monument rejetait au dehors (1).

Saint Silvestre, évêque de Châlons-sur-Marne, mort en 532, couchait sur un tapis de corde, qui fit des miracles après sa mort; tous les malades qui pouvaient se rouler sur ce tapis recevaient guérison. On ôtait aux filles les pâles couleurs en leur pendant au cou le lit du saint évêque.

Il paraît que ce saint ne nous a laissé que la moitié d'un corps, qu'on ne retrouva même que trois ou quatre cents ans après son décès, et qui était honoré à Châlons-sur-Marne?

SIMÉON. — On prétend que les reliques de ce saint vieillard furent transportées à Constantinople, et de là à Venise en l'an 1220. On montre toujours son tombeau dans la vallée de Josaphat auprès de Jérusalem; et, ce qui est assez singulier, on le montre aussi sur la montagne des Oliviers.

Saint Siméon avait une seconde tête à Paris, dans le trésor de la Sainte-Chapelle, et un troisième bras à Saint-Denis. On prétendait que c'était le même bras sur lequel il avait reçu Notre-Seigneur dans le temple.

SIMÉON, — évêque de Jérusalem, cousin

(1) Platine, dans la Vie des papes.

germain de Jésus-Christ et martyr : il fut crucifié en l'an 107, à l'âge de cent vingt ans. Son corps est à Bologne, à Bruxelles, à Brindes, et à Torre-Laguna en Espagne.

SIMÉON-STYLITE. —Tout jeune, il passait des semaines entières sans manger. Il se serrait le ventre avec la corde du puits de son couvent. Un jour qu'on l'avait cherchée inutilement ailleurs, on trouva que cette corde était entrée dans sa chair, où la corruption et les vers commençaient à s'établir. Siméon ne voulut point qu'on pansât sa plaie ; c'est pourquoi on le chassa du monastère, qu'il infectait.

Cela se passait en Syrie ; il se réfugia dans les montagnes voisines, trouva un puits sec, y descendit, au milieu des lézards et des crapauds, et y resta cinq jours sans manger, mais chantant continuellement des psaumes.

Quelques moines qui l'entendirent le retirèrent avec des cordes ; on le ramena à son monastère, où il ne voulut plus demeurer.

Il passa trois années dans une petite caverne, et ce fut alors qu'il commença le régime qu'il suivit exactement de jeûner les quarante jours du carême, sans prendre aucune espèce d'aliment.

Il grimpa ensuite sur la croupe d'une montagne, s'enchaîna par le pied à une grosse pierre, et se condamna à vivre dans cette situation, exposé au soleil, à la pluie et à toutes les injures de l'air.

Nous sommes obligés de rappeler ces petites circonstances de la vie de saint Siméon, parce qu'on vénère toujours dans la Syrie les lieux qu'il illustra par ses extravagances.

Les singulières austérités de saint Siméon n'étaient point approuvées des chrétiens véritablement pieux; ce qui ne l'empêcha pas de les continuer; et il fit bien, puisqu'on l'a placé pour cela parmi les plus grands saints.

Mélèce, évêque d'Antioche, les lui reprocha, et fit couper la chaîne qui lui attachait le pied. Dès lors Siméon était si connu de la populace, que tous les cabaretiers prenaient sa figure pour enseigne.

Il voulut se distinguer davantage encore; il se plaça sur une colonne haute de cinquante-quatre pieds, et donna de là ses consultations à ceux qui vinrent le voir.

L'extrémité de cette colonne avait trois pieds de diamètre, avec une petite balustrade qui lui donnait un peu la tournure d'une chaire à prêcher. Il s'était condamné à vivre debout le reste de ses jours. Lorsqu'il priait, il faisait humblement de continuelles génuflexions. Théodoret dit qu'il en compta un jour douze cent quarante.

Il paraît qu'il avait le corps très-souple, car quand il se prosternait il mettait son front sur ses talons : tout cela ne l'empêchait pas d'être doux et courtois, comme dit le révérend père Ribadéneira.

Cependant les femmes n'entraient pas dans

l'enclos où était sa colonne ; il ne voulut même point voir sa mère, qu'il avait abandonnée dans sa jeunesse, et qui, ayant entendu parler de lui, était venue pour le voir avant de mourir.

Le bon saint se croyait très-grand devant Dieu. Dans un délire d'imagination qu'il eut un jour, il crut voir un ange qui venait le chercher sur un chariot lumineux. Il leva le pied pour y entrer, mais aussitôt l'ange et le chariot disparurent. Ce fut pour se punir de ce moment de vanité, qu'il se condamna à tenir en l'air, tout le reste de sa vie, le pied qu'il avait levé si légèrement.

Il lui vint un ulcère où les vers se mirent : loin de souffrir qu'on en prît soin, il avait chargé celui de ses disciples qui lui apportait à manger de remettre les vers à leur place, lorsqu'ils tombaient de la plaie (1).

Il mourut en l'an 462, à l'âge de soixante-neuf ans ; il en avait passé quarante-sept sur la colonne. On révère encore cette sainte colonne, à quelques lieues d'Antioche.

Son corps sembla si précieux, que quelques-uns voulurent l'avoir par la force des armes, et d'autres à prix d'argent. Mais le patriarche d'Antioche le transporta dans son église, où tous ceux qui osèrent le toucher furent miraculeusement punis. Ce corps resta long-temps à Antioche,

(1) On demande pardon au lecteur de mettre ces horreurs sous ses yeux ; mais on y est forcé, comme on le verra à la fin de cet article.

tandis qu'on le montrait en même temps à Constantinople. On vénérait aussi, dans la première ville, la chaîne qu'il porta au cou toute sa vie, en guise de cravate.

On dansait tous les ans, le jour de sa fête, autour de sa colonne; car les danses ont souvent fait partie des cérémonies religieuses. Évagre conte aussi que tous les ans, le 5 de janvier, on voyait une grosse étoile au-dessus de la colonne de saint Siméon.

Les dents que l'on montrait dans différentes villes, sous le nom de notre saint, étaient plus grosses que des dents de cheval; ce qui suppose à Siméon une taille honnête.

Mais la plus curieuse de toutes les reliques de saint Siméon, c'est un ver de son ulcère, qu'un de ses disciples donna à Bazilie, roi des Sarrasins, lequel ver se changea en perle (1).

SIMON, — l'un des douze apôtres, compagnon de saint Jude, et martyr, à ce qu'on croit.

Les Grecs se vantaient de posséder, dans un faubourg de Constantinople, le corps de saint Simon, qui était aussi chez les Anglais; mais les latins prétendent que saint Simon et saint Jude furent enterrés dans la Perse, où ils étaient morts, et que de là on les apporta à Rome, où ils reçoivent un culte dans l'église de Saint-Pierre au Vatican.

(1) Voyez la vieille légende de saint Siméon, écrite, à ce qu'on croit, par son disciple Antoine.

Saint Simon avait un quatrième corps à Toulouse, où l'on montrait aussi les reliques de saint Jude, avec des titres sans authenticité, comme à Rome. Il avait une cinquième tête à l'abbaye de la Sauve-Majeure au diocèse de Bordeaux, une sixième mâchoire et un neuvième bras à Cologne, et diverses reliques dans une multitude d'églises.

Les chrétiens grecs croient que saint Simon est l'époux des noces de Cana.

SIMON, ou SIMÉON, ou SIMONIN. — On vénère à Trente, dans une chapelle de l'église de Saint-Pierre, le corps du petit saint Simonin, dont voici l'histoire. « On dit que l'an 1276, les Juifs dérobèrent l'enfant d'un cordonnier, nommé Simon, et qu'après lui avoir tiré tout son sang d'une manière extrêmement cruelle, pour s'en servir dans la célébration d'une de leurs fêtes, ils jetèrent le cadavre dans un canal, qui passe encore présentement dans la maison où la chose est arrivée, et où s'assemblait alors leur synagogue.

» Le corps fut porté par le ruisseau dans la rivière, et rapporté par des pêcheurs. Bientôt toute l'affaire fut découverte ; les Juifs furent convaincus ; on en pendit trente-neuf, et les autres furent bannis de la ville à perpétuité (1).

» Sixte IV, qui était pape alors, ayant été in-

(1) Ceux des accusés qui demandèrent le baptême furent simplement décapités ou brûlés, tandis que les endurcis furent roués, tenaillés, écartelés, etc.

formé de tout le fait, trouva à propos de canoniser l'enfant; il lui laissa le nom de Simonin qu'il portait, et qui est le diminutif de celui de Simon, que portait son père. Le corps fut donc embaumé, et on le voit tout à découvert, dans une châsse qui est snr l'autel de la chapelle qu'on lui a dédiée.

» On garde aussi, dans une armoire qui est à côté, un conteau, des tenailles, quatre grandes aiguilles de fer dont ses bourreaux le tourmentèrent, et deux gobelets d'argent dans lesquels on dit qu'ils burent son sang.

» Les Juifs furent tous chassés; mais, quelques années après, ils obtinrent la permission de séjourner trois jours dans la ville, à cause du négoce. On assure que ces trois jours ont été réduits à trois heures, depuis qu'au dernier siége de Bade, ils ont défendu cette place avec tant d'opiniâtreté.

» On a peint cette histoire à Francfort sous la porte du Pont, ponr charger d'un nouvel opprobre ceux d'entre ce misérable peuple qui demeurent dans cette ville, où ils sont en très-grand mépris. On y a ajouté d'autres figures infamantes, où les Juifs servent de jouets à des diables et à des pourceaux.

» Le petit Simonin n'avait que vingt-huit mois selon les uns, et dix-huit mois selon d'autres, quand il fut ainsi martyrisé (1). »

(1) Misson, *Voyage d'Italie*, tome Ier., page 151. — En

SISINNE, MARTYRE ET ALEXANDRE. — Ces trois saints furent brûlés à Trente, en l'année 397. On vénéra bientôt leurs cendres, que l'on distribua dans une infinité d'églises.

Dans la suite, on le savait presque oubliés ; mais il était notoire qu'ils n'avaient laissé que des cendres, lorsqu'au commencement du seizième siècle, on trouva leurs têtes entières à Trente, et leurs os à Milan ; ces dernières reliques font beaucoup de bien à ceux qui les honorent.

SIXTE ou XYSTE, — premier pape de ce nom, mort au deuxième siècle : on ne trouva son corps qu'en l'an 1100, et on l'honora à Rome dans l'église de Saint-Pierre. Peu de temps après, il se perdit, parce qu'on s'en occupait peu ; et il se retrouva en 1584, à Alatri dans la Campanie, où il est toujours révéré.

SOTER, — pape du deuxième siècle, qui a laissé un premier corps à Rome, dans l'église de Saint-Sylvestre au Champ-de-Mars, et un second à Tolède.

SOTÈRE, — vierge, martyrisée à Rome ou

1180, vers la fête de Pâques, les Juifs de Paris crucifièrent un jeune garçon de douze ans nommé Richard. Les criminels furent exécutés, tous les Juifs chassés et le jeune Richard canonisé. On conte beaucoup d'histoires aussi peu vraisemblables, imaginées dans des temps atroces pour persécuter les Juifs, qui sont de bons citoyens dans tous les pays où ils peuvent jouir des droits naturels.

ailleurs, vers l'an 304. Son corps est à Rome, dans la même église de Saint-Sylvestre; mais elle en a un second tout entier à Madrid, et un troisième à Dordrecht, où on l'appelle sainte Zwarde. On révère aussi quelques-uns de ses os, sous le nom de sainte Sure, à Sesanne en Brie, et diverses reliques à Soissons et en d'autres villes.

SPACCATA. — C'est le nom d'une montagne fendue qu'on vénère auprès de Gaëte, et qu'on appelle la montagne de la Trinité. Ce gros rocher s'est séparé du haut en bas, depuis la cime jusqu'à la mer. On dit que c'est un des prodiges qui eurent lieu, lorsque Notre-Seigneur rendit l'esprit; et on fait voir contre un des côtés de l'ouverture de la montagne l'empreinte de quelque chose qui ressemble à une main, sous laquelle le rocher s'amollit un jour, sur le défi que lui en fit un incrédule.

On a pratiqué une petite chapelle, qui est dédiée à la Trinité, à sainte Anne et à saint Nicolas de Bari. Misson raconte que le chapelain prit la peine d'aller chercher un marteau pour rompre des morceaux de rocher, et pour les lui donner en qualité de reliques. « Nous lui avons répondu ajoute-t-il, que nous étions déjà embarrassés de trop de bagage, et le pauvre homme a été tout scandalisé de notre refus (1). »

(1) *Voyage d'Italie*, tome II, page 21.

SPIRE ou **EXUPÈRE**, — premier évêque de Bayeux, patron de Corbeil, près de Paris, mort au troisième, ou au quatrième, ou au cinquième siècle.

Son corps, qui recevait un culte à Bayeux, fut obligé de fuir devant les Normands : et on l'apporta en 912 à Corbeil, où il est toujours demeuré depuis, quoiqu'on montre une seconde tête de lui à Bayeux, et beaucoup d'ossemens doubles en différentes sacristies normandes.

Du moment où il se vit installé à Corbeil, saint Spire fit des miracles beaucoup plus grands qu'avant son émigration. On prétendit qu'il n'aimait pas les Normands, et qu'il se plaisait mieux avec ses nouveaux chanoines.

On descendait tous les ans la châsse de saint Spire, qui restait exposée à la vénération publique, depuis le jour de l'Ascension jusqu'au lendemain de la Pentecôte. Elle attirait un concours immense de dévots et de curieux; et il se faisait tous les ans de grands miracles. On portait la châsse en procession au pré de Saint-Jean, qui appartenait aux chevaliers de Malte, et qui sert aujourd'hui à l'étalage des toiles de M. Oberkampf. Il se trouvait toujours dans ce pré une centaine de paralytiques et de boiteux, qui arrivaient avec des béquilles, et qui s'en allaient guéris, après avoir touché la sainte châsse.

On remarquait souvent que les mêmes malades venaient chercher la guérison des mêmes maladies plusieurs années de suite. On soupçonnait quel-

que peu de supercherie. En 1781, des jeunes gens, qui sortaient du collége et qui étaient venus à Corbeil pour voir la fête, y rencontrèrent un de leurs camarades qui était officier de maréchaussée. Ils lui proposèrent d'aller tous ensemble en uniforme voir les préparatifs des miracles. La châsse devait marcher à onze heures; il en était dix. Les jeunes gens se rendirent au pré de Saint-Jean, armés de longs fouets de poste, et se disant chargés de faire la police publique.

Lorsqu'ils se trouvèrent au milieu des malades, ils firent jouer si habilement leurs fouets, que les paralytiques et les boiteux, laissant leurs béquilles, s'enfuirent à toutes jambes; et quand saint Spire passa, il n'y eut plus rien à faire.

Ces miracles à coups de fouet firent beaucoup de bruit; on parlait de poursuivre l'irrévérence des jeunes incrédules, comme on avait poursuivi le chevalier de la Barre. Mais Louis XVI qui régnait alors n'était pas persécuteur; et d'ailleurs il se trouvait dans les coupables un fils de M. Berthier, lieutenant de Paris; de sorte qu'on endormit l'affaire.

On dit que depuis, Spire n'osa plus faire de miracles dans le pré de Saint-Jean. Ses reliques en font seulement quelques petits dans l'église de Corbeil; car elles ont échappé à la révolution.

STANISLAS, — évêque de Cracovie, fameux par ses miracles et par la fermeté avec laquelle il gourmandait le roi Boleslas, qui le fit tuer en 1079.

Ses membres dispersés dans un champ, pour être abandonnés aux bêtes, jetaient une lumière si vive, que des fidèles les reconnurent, les réunirent en leur place; et ces différentes pièces se rejoignirent si miraculeusement, qu'ils firent un corps où il ne paraissait pas la moindre trace de cicatrice. Ce corps entier, frais et vermeil, reçut un culte, malgré le tyran; il est toujours à Cracovie, dans une châsse magnifique, quoiqu'il ait un troisième bras à Prague.

D'UN MORT RESSUSCITÉ PAR SAINT STANISLAS.

« Stanislas ayant acheté d'un gentilhomme, nommé Pierre, une terre située sur la Vistule, en donna le prix au vendeur, mais sans marché, sans quittance, sans écrit quelconque; il en jouit pendant trois ans, sans être tourmenté dans sa possession, quoique les fils du gentilhomme qui avait vendu la terre la réclamassent comme leur bien.

» Enfin, trois ans après la mort de leur père, ils citèrent l'évêque devant le roi Boleslas. L'évêque soutint qu'il avait payé la terre; mais il ne put produire de témoins. Il allait être condamné : aussitôt il s'écria qu'il demandait un délai de trois jours, promettant d'amener devant le roi le gentilhomme qui lui avait vendu la terre.

» Toute ridicule qu'était cette proposition, elle fut acceptée. Le troisième jour, Stanislas se rend en habits pontificaux, avec son clergé, au tombeau de Pierre; il lui ordonne de sortir et de venir

rendre témoignage. Le mort se lève ; on lui donne un manteau, on le conduit au roi. Le mort, qui était méconnaissable, prend la parole, déclare qu'il a reçu le prix de sa terre, et gourmande ses fils de leur impiété. Stanislas lui demande ensuite s'il veut rester en vie ; mais il répond que non, et retourne en paix à son tombeau.

» Cet événement aurait dû faire effet sur les Polonais : il paraît que le roi ne s'y laissa pas séduire, ou plutôt qu'il avait le cœur bien endurci, puisque, quelque temps après, sans respect pour un saint à miracles, il fit mourir Stanislas comme un séditieux (1). »

STANISLAS KOTSKA, — jeune Polonais mort novice des jésuites à dix-sept ans, en l'année 1568. Son corps est à Rome dans la belle église du noviciat de la compagnie de Jésus. On lui attribue beaucoup de miracles.

On distribue à Rome, et dans quelques églises de Pologne, du vin où l'on a trempé une dent de saint Stanislas ; et tous les malades qui en boivent n'ont plus besoin de médecin.

STURME, — premier abbé de Fulde en Allemagne, mort en 779. Son corps est toujours à Fulde ; tout ce qu'il a de remarquable, c'est qu'il offre les os d'un géant, et que saint Sturme dut

---

(1) *Histoire des Vampires et des Spectres malfaisans*, 3e. partie, chap. 5. — 1820.

avoir au moins huit ou dix pieds de taille. C'était un grand saint.

SUAIRE. — On voit, dans les quatre évangélistes, que Jésus-Christ fut enseveli par Joseph d'Arimathie. Mais saint Jean observe que le corps était enveloppé dans un linceul, et la tête dans un linge séparé, à la manière des juifs. C'est ce linge que l'on appelle proprement suaire. On devait donc distinguer ces sortes de linges et ne pas faire honorer des suaires tout d'une pièce.

L'Écriture n'a pas marqué que personne ait pris soin de ramasser les linceuls de Jésus-Christ, pour les conserver à la postérité : mais on s'est peu embarrassé de ce silence.

Parmi les suaires que l'on proposa au culte des fidèles, quelques-uns ne sont qu'une simple toile ; d'autres portent l'empreinte du corps entier de Jésus-Christ. On pourrait mettre dans cette dernière classe la fameuse image d'Édesse en Mésopotamie, qui avait été envoyée au roi Abgare par Jésus-Christ lui-même. On assurait que Jésus avait imprimé sa face, et même l'effigie de sa personne entière sur ce linceul en se l'appliquant sur le corps. Évagre raconte même quelques grands miracles opérés par cette image, qui passa à Constantinople et de là à Gènes, où elle fut vénérée assez mal à propos, comme le suaire qui avait couvert Jésus-Christ dans le tombeau.

Mais les deux suaires les plus célèbres sont à Turin et à Besançon. Ils portent tous deux l'em-

perinte du corps de Jésus-Christ; et tous deux ont fait des prodiges.

SUAIRE DE TURIN.

Le saint suaire de Turin offre la double effigie du corps de Jésus-Christ, vu par devant et par derrière, et dépouillé de tout vêtement, à l'exception d'une large ceinture. On a dit qu'un chrétien l'avait emporté de Jérusalem, lorsque cette ville fut prise par Titus; que cette précieuse relique fut long-temps vénérée dans la Perse; qu'elle retourna, en 614, dans la Palestine, et que delà, pendant les croisades, elle fut transportée à Chambéri en Savoie. Elle passa à Turin au seizième siècle.

Mais long-temps avant, ce suaire faisait déjà du bruit en France. Il se trouva entre les mains de Geoffroi de Charny, qui le donna à l'église collégiale du bourg de Liré, dont il était seigneur, à trois lieues de Troyes en Champagne. Il disait que ce sacré linceul était une conquête qu'il avait faite à la guerre contre les infidèles, et que deux anges l'avaient tiré miraculeusement d'un cachot où il avait été jeté par les Anglais, qui l'avaient fait prisonnier quatre ans auparavant,

Ce suaire était un long drap de toile, où l'on voyait, comme nous l'avons dit, la double représentation du corps de Jésus-Christ, peint en couleur de sang un peu passée. Les chanoines, considérant le profit qu'ils pouvaient retirer d'une telle relique, se hâtèrent de l'exposer; et leur église fut bientôt rétablie d'une affluence

nuelle de dévots. L'évêque de Troyes, Henri de Poitiers, ne voyant aucune preuve de l'authenticité de ce suaire, défendit de l'exposer comme un objet de culte; et pendant vingt-quatre ans on ne le vit plus.

Vers l'an 1378, le fils de Geoffroi de Charny obtint du légat du pape la permission de remettre la relique de son père dans l'église de Liré. Les chanoines l'exposèrent de nouveau entourée de cierges, devant leur jubé. Mais Pierre d'Arcys, alors évêque de Troyes, défendit à son tour de montrer cette relique, sous peine d'excommunication.

On obtint en même temps un ordre du roi Charles VI, qui permettait d'honorer le saint suaire dans l'église de Liré. L'évêque vint à la cour, et représenta au roi que le culte de ce prétendu linceul de Jésus-Christ n'était qu'une idolâtrie, si bien que Charles révoqua sa permission, par un édit du 4 d'auguste 1389.

Le fils de Geoffroi de Charny alla se pourvoir devant le pape, qui siégeait à Avignon; et Clément VII rétablit la permission d'exposer le saint suaire. L'évêque de Troyes envoya bien vite au saint père un mémoire, où il dévoilait toutes les impostures de cette prétendue relique; Clément ne défendit pas d'exposer le suaire; mais il défendit de le montrer désormais comme le *véritable* suaire de Jésus-Christ.

Les chanoines renfermèrent donc leur relique,

qui courut ensuite différentes villes et vint à Chambéri (1) en 1452.

En 1578, saint Charles Borromée, qui n'était pas difficile en fait de reliques, annonça qu'il voulait aller à pied honorer le saint suaire à Chambéri. Le duc de Savoie, pour lui épargner les peines de ce pèlerinage, fit venir la relique à Turin; et elle est toujours demeurée dans l'église métropolitaine de cette ville, où de grands miracles et un culte solennel ne permettent plus de douter de son authenticité.

SUAIRE DE BESANÇON.

Le saint suaire que l'on révère à Besançon n'offre qu'une représentation de Jésus-Christ, vu par devant et sans ceinture. La peinture n'y est pas si forte qu'à celui de Turin, mais les membres y sont disposés de la même manière, et il a pareillement huit pieds de long.

Le vénérable Bède, qui écrivait au huitième siècle, raconte que des Juifs l'enlevèrent au saint-sépulcre; que Mauvias, roi des Sarrasins, mit cette relique à l'épreuve du feu; mais qu'elle en fut garantie par un vent violent qui la poussa entre les bras d'un chrétien. On ajoute que ce suaire fut apporté de la Palestine à Besançon; on ne sait ni quand ni comment, ni par qui cela s'est fait. Chifflet donne pour raison de cette igno-

(1) François Ier. alla à pied de Lyon à Chambéry honorer en pèlerin cette pièce de toile.

rance, qu'en l'année 1349, un coup de tonnerre étourdit tellement les cerveaux, apparemment faibles, des habitans de Besançon, que tout le monde y perdit la mémoire.

Ce suaire échappa à différens incendies; on assure même qu'il ressuscita plusieurs morts; et en 1544 il délivra la ville de Besançon d'une grande peste : c'est en mémoire de ce dernier événement qu'on établit, dans l'église de Saint-Étienne, la célèbre confrérie du Saint-Suaire.

On rend à cette relique le culte le plus solennel. On le montre tous les ans au peuple, le jour de Pâques et le dimanche d'après l'Ascension. On prend de grandes précautions ponr cette cérémonie; et comme la foule est immense, et que l'on craint qu'nn excès de zèle ne porte le peuple à se jeter sur une si précieuse relique, on ne la montre que dn haut d'une galerie qui règne au-dessus de la corniche du haut de l'église.

On porte tous les ans le saint suaire en procession par la ville, le 3 de mai : alors il est escorté d'un fort détachement de troupes, et toutes les portes de Besançon sont fermées. La révolution n'a fait que suspendre un instant le cours de ces cérémonies.

SUAIRE DE COMPIÈGNE.

Le saint suaire qne l'on garde à Compiègne, dans l'église de Saint-Corneille, enfermé autrefois dans une châsse d'or, est un linge long de deux aunes, qui paraît être de coton ou de fil de lin,

tissu à la façon des toiles de damas, épaissi par les aromates, comme dit le procès verbal de la visite faite en 1628. Il ne porte aucune représentation; et les moines n'ont pas recouru aux peintres, pour abuser davantage la crédulité des dévots.

On prétend que ce suaire fut envoyé à Charlemagne, avec la robe sans couture; que ce prince le mit à Aix-la-Chapelle, et que Charles-le-Chauve le fit transporter à Compiègne, sa ville favorite.

SUAIRE DE CADOUIN.

Le saint suaire de Cadouin en Périgord, n'est guère moins célèbre que les précédens, et il devrait être le plus vénéré, car il est autorisé par quatorze bulles de papes, tandis que le suaire de Turin ne peut s'appuyer que de quatre.

On commença de le connaître en France au douzième siècle, et on le présenta comme une dépouille enlevée aux infidèles. Un prêtre périgourdin l'apporta, dit-on, vers l'an 1115, dans le haut d'un tonneau de vin, qu'il avait séparé avec des planches. Il le mit dans son église, renfermé dans le même tonneau, et le tint caché, parce qu'il craignait qu'on le lui volât.

Les religieux de Cadouin, sachant qu'il possédait ce trésor, crurent devoir profiter du malheur arrivé à son église, où le feu prit en son absence. Ils accoururent, sous prétexte d'éteindre l'incendie, enfoncèrent les portes, et emportèrent le petit tonneau dans leur monastère.

Le bon curé redemanda vainement sa relique. Tout ce qu'il put obtenir fut d'être reçu au nombre des moines, en quittant sa cure, et d'avoir la garde du prétendu suaire, le reste de ses jours. Cette relique obtint dès lors un grand culte et attira de toutes parts les pèlerins. Il y eut tant de miracles, que les moines de Cadouin enrichis firent bâtir sept autres monastères de leur ordre.

A la fin du quatorzième siècle, l'abbé ayant eu avis que les Anglais avaient fait le projet d'enlever cette relique, la porta secrètement à Toulouse. Elle y fut reçue avec beaucoup de pompe, et resta dans cette ville jusqu'en l'an 1398, qu'on lui fit faire un voyage à Paris; elle retourna au bout de cinq mois à Toulouse, et ne fut reportée qu'en 1455 à l'abbaye de Cadouin. Il fallut pour cela que les moines usâssent d'adresse; car les Toulousains ne voulaient pas se dessaisir d'une relique aussi précieuse.

AUTRES SUAIRES.

Quoique Jésus-Christ n'ait dû avoir qu'un linceul, et que nous en ayons déjà compté quatre, on en montre encore beaucoup d'autres. Le saint suaire ne pouvait pas manquer d'être à Rome. On le révère à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Pierre au Vatican. Ils sont tous entiers, et chaque sacristie assure que le sien est le véritable, c'est-à-dire celui qui fut acheté par Joseph d'Arimathie.

On en montre un huitième dans une ville

d'Andalousie, un neuvième chez les religieuses d'Enxobregas près de Lisbonne ; ce dernier porte la peinture du corps de Jésus, comme le linceul de Turin.

On en révère un dixième à Milan ; le onzième est peut-être à Carcassonne.

On garde à Cahors le suaire qui couvrait la tête de Jésus-Christ, et qui, s'il était authentique, détruirait tous les autres. On l'appelle la sainte coiffe. L'impératrice Irène la donna, dit-on, à Charlemagne, qui en fit présent à l'église de Cahors. Elle porte quelques taches de sang et fait des miracles. Comment résister à de pareils titres?

Il est fâcheux que cette sainte coiffe soit aussi à Mayence, à Clermont en Auvergne, à Arles, etc.

On montrait encore de grands morceaux du saint suaire à Paris, dans le trésor de la Sainte-Chapelle ; à Chartres ; à l'abbaye de Montdieu, en Champagne ; à Aix-la-Chapelle, à San-Salvador, à Albi, et dans une infinité d'autres villes (1). Joignez à cela tout ce que nous ne connaissons pas...... — Voyez l'article *Jésus-Christ*.

SULPICE-LE-DÉBONNAIRE, — évêque de

(1) Calvin, *Traité des reliques*. *Histoire de l'église de Chartres*. Chifflet, *Histoire des Suaires de Turin et de Besançon*. M. Dulaure, *Description des principaux lieux de France*. Bruzen de la Martinière, dans son grand *Dictionnaire géographique*. *Voyage de Misson en Italie*. Tome V de l'*Histoire des Religions*, et principalement Baillet, *Histoire de la Semaine sainte*.

Bourges, mort vers le milieu du septième siècle. Un jour que saint Éloi passait à Bourges, il apprit qu'on allait pendre quelques assassins, qui avaient égorgé un juge. En sa qualité de saint, il eut pitié de ces bonnes gens, fit un miracle qui rompit leurs chaînes, les tira de prison sans ouvrir les portes, et leur conseilla de se réfugier dans l'église de Saint-Sulpice, qui avait eu un culte à Bourges immédiatement après sa mort. Les soldats de la ville vinrent prendre les assassins et les chargèrent de nouvelles chaînes : mais comme ils se recommandaient à saint Sulpice et que saint Éloi priait pour eux, leurs chaînes se rompirent de nouveau. Les archers étonnés se retirèrent, et les assassins échappèrent par la fuite.

Saint Sulpice-le-Débonnaire fut toujours favorable aux brigands qui eûrent recours à lui. Son corps est à Bourges, où il échappa, dans le fond d'un puits, en 1562, aux recherches des huguenots. Il avait une seconde tête à Villefranche dans le Roussillon, et un troisième bras à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice.

On dit que lorsqu'il vit venir l'heure de sa mort, il célébra la messe en habits pontificaux; après quoi il fit ouvrir le tombeau de sa femme et de sa fille (car alors les évêques étaient mariés), se coucha au milieu d'elles, et rendit l'âme devant son clergé.

SUPERSTITIONS. — Voyez tous les articles de ce Dictionnaire et tout le culte des reliques et des images.

Mais il y a beaucoup d'autres superstitions qui tiennent à cette matière et que nous n'avons pu indiquer. Nous en remarquerons quelques-unes.

Je ne sais si j'ai observé que beaucoup de bonnes gens ont bien soin de ne pas brûler de coques d'œufs, de peur de rôtir une seconde fois saint Laurent, qui avait sous son gril un brasier de coques d'œufs.

Dans certaines provinces, si quelqu'un meurt hors de chez soi, la personne chez qui il meurt met une croix au carrefour voisin : on prétend que sans cela le mort ne retrouverait plus le chemin de sa maison, s'il voulait revenir pour demander des messes.

D'autres villageois font une croix à la cheminée, pour empêcher leurs poules de s'égarer.

La plupart des dames espagnoles font quatre fois le signe de la croix sur leur bouche, en baillant, pour écarter le diable, qui a pourtant d'autres entrées.

Il y a aussi des gens qui offrent à quelque image de saint, un morceau de cire ou un peu de laine d'agneau, pour en obtenir la guérison d'une fièvre.

D'autres prétendent que le jour de saint Martin est un jour heureux, le jour des Innocens un jour malheureux ; qu'on ne se baigne pas sans péril le jour de sainte Anne, le jour de saint Jacques-le-Majeur, le jour de la Madeleine ; qu'il ne faut pas filer le samedi après-midi, de peur de



faire pleurer la bonne vierge ; qu'il faut cuire un pain la veille de Noël et le faire manger aux vaches, pour qu'elles mettent bas leur portée sans accident ; qu'on ne doit pas faire de linge, ni mettre sa chemise, ni se peigner le vendredi, si l'on ne veut avoir des poux.

Dans quelques pays, lorsqu'un malade est à l'extrêmité, on le voue à sainte Christine, après que minuit a sonné. On est persuadé, surtout en Basse-Normandie, que sainte Catherine a tous les jours le pouvoir de rendre la santé à une personne, et qu'elle accorde cette grâce à la première qui la lui demande. Si le malade meurt, c'est que l'horloge va mal ou qu'on a été prévenu.

Si l'on chante *Alleluia* ou *Noël* en carême, on fait pleurer la sainte Vierge.

Si on lave ses brebis la veille de la saint Jean-Baptiste, et les enfans le Vendredi-Saint, on les préserve de la gale.

Ne mangez point de choux le jour de saint Étienne, parce qu'il s'est caché dans des choux pour éviter le martyre.

Faites trois fois le tour du feu de la Saint-Jean, et vous n'aurez ni maux de reins, ni maux de tête.

Laissez le pain sur la table, pendant toutes les nuits qui se trouvent entre Noël et la Circoncision, parce que la sainte Vierge cherche sa vie toutes ces nuits-là, et que c'est un grand bonheur pour une maison qu'elle veuille bien y souper.

Ceux qui firent le jour de saint Saturnin,

sont bien sûrs que leurs brebis auront le cou de travers.

Ceux qui offrent de l'avoine à sainte Radegonde sont guéris du mal caduc.

On empêche les souris et les rats de faire dégât dans un tas de blé, en l'arrosant d'nn seau d'eau tiré à jeun, dans lequel on a mis un verre d'eau bénite de Pâques ou de la Pentecôte. C'est aussi avec cette eau bénite qu'on préserve une maison du tonnerre,

On se guérit de la fièvre, en se roulant sur la rosée dans un champ d'avoine, le jour de la Saint-Jean, avant le lever du soleil.

Tournez trois fois autour d'une escabelle, avec un cierge à la main, le jour de la Chandeleur; et vous serez à l'abri du tonnerre et des maléfices.

On croit en Espagne que les sorcières font leur grand sabbat, la nuit du 4 février, veille de sainte Agathe. Si on sonne la cloche à minuit, on les chasse de la contrée.

Ceux qui veulent savoir quelle figure ils feront le jour de leur mort, doivent écrire sur leur front, avec leur propre sang, la nuit de l'Épiphanie, les noms allemands des trois rois mages, *Gaspar*, *Melchior* et *Balthasar*, et se regarder ensuite dans un miroir.

On sait qu'il y a quarante jours de pluie, s'il pleut le jour de saint Médard.

Quelques personnes, qui tiennent plus aux superstitions qu'aux préceptes de l'église, mangent un coq le Jeudi-Saint, en mémoire de celui qui

chanta après le péché de saint Pierre. Apparemment qu'on honore les coqs en les mangeant.

C'est un grand péché de faire travailler les chevaux, le jour de saint Éloi, qui est leur patron.

Le blé ne profite point lorsqu'on le sème le jour Saint-Léger. Cette superstition n'est qu'un jeu de mots.

En portant sur soi l'Évangile de saint Jean, un rosaire, un chapelet, un scapulaire, une ceinture de saint Augustin, un ceinturon de sainte Monique, un cordon de saint François, ou quelque autre instrument de piété, on ne sera jamais damné, quelque mal que l'on fasse.

On vend à Conflans des jarretières de sainte Honorine, lesquelles procurent d'heureux accouchemens, etc.

Il y a tant d'autres superstitions de ce genre, qu'on ne les indiquerait pas dans l'espace d'un gros volume.

SUSANNE. — Tout le monde sait la touchante histoire de la chaste Susanne de Babylone. Mais depuis que Daniel eut fait voir qu'elle était innocente du crime d'adultère dont les deux vieillards l'avaient accusée, il n'est plus question d'elle dans les saintes écritures. On vénérait pourtant son tombeau auprès de Babylone, et ses reliques plus récemment à Toulouse.

Au commencement du seizième siècle, un prêtre de Bordeaux, accusé d'avoir volé l'argent que les fidèles donnaient pour les réparations de

son église, eut recours à sainte Susanne, comme protectrice des innocens calomniés. Susanne lui apparut en songe, avec Daniel, et lui promit de le délivrer de ses calomniateurs. Mais en récompense, elle lui demande un petit service; c'était de faire rendre un culte à ses reliques, qui étaient à Toulouse dans l'église de Saint-Saturnin.

Le prêtre se hâta de publier sa vision. On reconnut dès lors son innocence; l'abbé de Saint-Saturnin fit une fouille; on trouva des os qu'on mit dans une châsse, sous le nom de sainte Susanne, en l'année 1512.

Jean de Pétra, inquisiteur de la foi, en France, fut chargé de prêcher à cette translation. Il assura que les reliques de sainte Susanne avaient été apportées à Toulouse, avec celles de saint Simon, par l'empereur Charlemagne. Mais on ne sait où ce prince avait pris ses reliques, ni où le prédicateur avait pris son anecdote.

On montre à Saint-Maximin en Provence, la tête d'une sainte Susanne, qui est, dit-on, la femme que Notre-Seigneur guérit du flux de sang, après qu'elle eut touché le bord de sa robe(1).

SUSANNE, — vierge qui souffrit le martyre à Rome, au troisième siècle. Son corps est à Rome, dans l'église de son nom. Mais elle en a un second à Compostelle en Galice.

---

(1) *Voyage de France et d'Italie, par un gentilhomme français*, page 93.

SYMPHOROSE, — martyre à Tivoli vers l'an 120, avec ses sept fils Crescent, Julien, Nemèse, Primitif, Justin, Stactée et Eugène. Leurs huit corps sont à Tivoli; ce qui n'empêche pas qu'ils en aient huit autres à Rome, dans l'église de Saint-Michel.

T.

TERRE-SAINTE. — Nous avons déjà parlé du Calvaire et de quelques-uns des principaux lieux que l'on vénère en Palestine. Mais le lecteur sera peut-être curieux d'en parcourir un tableau suivi, qui pourra lui servir de guide, s'il fait le pèlerinage de Jérusalem.

PETIT VOYAGE EN TERRE-SAINTE.

Extrait, à peu près textuel, de la Relation fidèle d'un franciscain, publiée à Paris en 1760.

« Je m'embarquai à Marseille; et après quelques jours de navigation j'arrivai à Malte.

» La ville n'est pas grande, mais elle est fort peuplée. Ce que j'y vis qui me parut le plus précieux est une image qui offre le véritable portrait de la Vierge, peint par saint Luc. Elle a un petit visage basané, les cheveux, les yeux et les sourcils noirs, et le nez aquilin.

» A deux lieues dans l'île est la grotte de saint Paul. Tout le monde sait que cet apôtre allant à Rome, la tempête l'obligea de prendre port à

l'île de Malte, où il prêcha l'Évangile et convertit les Maltais; et qu'ayant été piqué d'une vipère, il donna sa malédiction à toutes les bêtes venimeuses, dont le nombre était infini dans cette île. Elles moururent toutes dans le moment, et se changèrent en pierres; ce qui fait qu'aujourd'hui on ne peut fouiller la terre, ni casser les pierres et les rochers, que l'on n'y trouve des serpens, des langues ou des yeux de ces animaux; et c'est un remède infaillible contre toute sorte de venin (1).

» Il y a encore dans cette île des serpens vivans qu'on manie sans danger (2).

(1) Ces prétendues langues de serpent ne sont que des pétrifications qui ressemblent aussi bien à toute autre chose, et qui n'ont jamais préservé de rien.

(2) « J'ai vu des personnes religieuses garder très-dévotement de la terre de Malte, pour se prémunir contre la malice et le venin des vipères. J'ai vu même des médecins de province l'employer avec respect, et en reconnaître la puissance miraculeuse, quand le malade en revenait. On doit dire à un médecin que la piété est un sentiment très-louable, mais qu'il ne faut pas la confondre avec la superstition. Dans quel livre ont-ils vu que saint Paul ait attaché à la terre de Malte la prérogative qu'ils lui attribuent? Si la terre de Malte avait réellement le privilége de guérir de la morsure des vipères, ce serait pour les Maltais, la source d'un commerce immense, avec toutes les parties du monde; car en quel lieu ne se trouvent pas les vipères. Un vrai miracle serait assurément une chose digne du plus grand respect; mais il ne faut pas les prodiguer; s'ils étaient trop communs, ils ne frapperaient plus personne. C'est donc une religion bien entendue que d'en restreindre le nombre; et l'on peut, sans trop d'impiété, douter des vertus de la terre de Malte. » (M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, etc., t. II, p. 258.)

» Je visitai la Sicile; de là je passai en Chypre et ensuite à Tripoli.

» De Tripoli au pied de mont Liban, il y a une lieue; mais il en faut monter sept à huit pour arriver jusqu'aux cèdres. On en voit quelques-uns que l'on tient être du commencement du monde : ils sont si gros que quatre hommes ne pourraient pas les embrasser. On a fait un autel dans l'un de ces gros arbres, et l'on y célèbre le sacrifice de la messe. Les habitans sont chrétiens catholiques romains; on les appelle maronites; ils ont une fort belle maison religieuse à Kanobin, où demeure leur patriarche qui est soumis au saint siége. Ils savent ce qu'ils paient tous les ans au bacha.

» De Tripoli de Syrie, pour aller à Jérusalem, on suit la côte de la mer. On s'embarque sur de petits bateaux turcs pour venir à Baruch. C'est là que saint Géorges tua le dragon.

» De Baruch, on vient à Séide, que l'Évangile appelle Sidon. On voit l'endroit où était la maison de la Cananéenne, dont Jésus-Christ guérit la fille, qui était possédée du démon. On en avait fait autrefois une église. Les Turcs l'ont transformée en mosquée.

» A deux portées de mousquet, est une petite montagne où Notre-Seigneur prêcha.

» De Séide, on vient à Sour, que l'Évangile appelle Tyr. Mais avant on voit les ruines de la ville de Sarepta, où le prophète Élie fut reçu par cette pauvre veuve, dont tout le monde sait

l'histoire. On voit aussi les fontaines de Salomon, que l'Écriture appelle le puits des eaux vivantes.

» Nous sommes trop près de Damas, pour passer sans en parler. Ce qui la rend considérable, c'est que le grand apôtre allait à Damas pour persécuter les chrétiens, lorsqu'il fut renversé de son cheval, et converti à la foi de Jésus-Christ.

» Le mont Carmel, qui n'est qu'à quelques lieues, n'est pas extraordinairement haut. Un religieux m'accompagna sur le haut de la montagne, où il me fit voir la grotte de saint Élie : c'est là qu'il se cachait, étant persécuté de Jézabel.

» Nous vîmes aussi un endroit qu'on appelle le jardin d'Élie. Ce saint prophète, passant en ces quartiers, vit un jardinier qui avait quantité de melons ; en ayant demandé un pour se rafraîchir, le jardinier lui répondit : hé, pauvre homme, ne vois-tu pas que ce sont des pierres? A quoi le saint répliqua : hé bien, si ce sont des pierres, qu'elles soient pierres. On y trouve en effet des pierres, qu'on prendrait pour des melons.

» Nazareth, à cinq lieues du mont Carmel, n'est aujourd'hui qu'un très-petit village dans la Galilée. Pour y arriver, on descend presque comme dans une cave. Mais on ne peut voir ce saint lieu sans un transport de joie.

» Nous fûmes d'abord visiter la chambre de la Sainte-Vierge. C'est une espèce de grotte obcure, et petite ; elle est dans le rocher, et la voûte n'est que d'une seule pierre. Cette pauvre chambre peut

avoir six pas de long, et elle n'en a pas tant de large. Elle sert d'église et de chœur aux cordeliers, qui y font régulièrement l'office, comme dans une cathédrale.

» Ce rocher était l'oratoire de la Sainte-Vierge; c'est là qu'elle était en prière, lorsque l'ange Gabriel lui vint annoncer, de la part de Dieu, le mystère de l'incarnation. C'est là qu'après qu'elle eût donné son consentement, le Verbe fut fait chair. La place est marquée par une belle colonne de marbre, que sainte Hélène y a fait mettre.

» Auprès de ce rocher, il y avait une autre petite chambre, bâtie à la mode du pays. C'est cette chambre que nous appelons aujourd'hui Notre-Dame de Lorette, en Italie. J'ai eu le bonheur de la voir à Lorette; et j'ai vu à Nazareth le lieu où elle a été prise par les anges, qui en ont laissé les fondemens. Je n'ignore point le sentiment de quelques savans sur ce fait; et cela suffit.

» Au milieu de Nazareth, se voit l'ancienne synagogue des Juifs, où Notre-Seigneur expliquait les écritures. C'est de là qu'ils le menèrent sur une montagne fort haute, au bas de laquelle est un effroyable précipice, où ils voulaient le précipiter. On y voit encore les ruines d'une belle église que sainte Hélène y avait fait bâtir; et l'on a creusé un autel dans le rocher, où nos religieux vont dire la messe.

» A douze ou quinze pas, on montre une grande pierre de la forme d'une meule de moulin; on l'appelle la table de Notre-Seigneur. La tradition

porte qu'il mangea plusieurs fois dessus, avec ses apôtres.

» On voit aussi la fontaine de la Vierge, ainsi appelée à cause que la mère de Dieu y allait souvent.

» Le Thabor est éloigné de deux lieues de Nazareth, du côté de l'orient : on peut dire que c'est la plus belle montagne qui soit au monde (1).

» Notre conducteur nous montra les restes d'une vieille église, qui était au lieu où Notre-Seigneur laissa ses apôtres, lorsqu'il monta sur le Thabor, n'ayant avec lui que Pierre, Jacques et Jean. On voit deux petites chapelles l'une près de l'autre : la première est le lieu où étaient les trois apôtres ; la seconde celui où étaient Jésus-Christ, Moïse et Élie ; il y a trois petits autels que nous appelons les trois tabernacles, en mémoire de ces paroles de saint Pierre : Seigneur il fait bon ici, faisons-y trois tabernacles.

» On voit aussi le Champ-des-Épis, appelé ainsi à cause que c'est là que les disciples ayant

---

(1) « C'est sur cette montagne que le prêtre-roi de Salem, Melchisédech, vint à la rencontre d'Abraham, au retour de la victoire qu'il remporta sur les quatre rois qu'il défit et qu'il mit à mort. Après l'avoir reçu à bras ouverts, il le régala de tout ce qu'il put, pour subvenir aux besoins qu'il en avait, et apaiser sa faim. En récompense, Abraham lui donna la dîme de son butin ; d'où est venu, pour les prêtres, le droit de dîme. Autrefois on voyait la table où Melchisédech festoya Abraham ; mais je ne l'ai pas vue. » (*Le père Goujon, Histoire et Voyage de la Terre-Sainte*, page 74.)

faim, pressaient des épis dans leurs mains, le jour du sabbat.

» On voit plus loin une grande plaine où Jésus-Christ fit ce grand miracle de donner à manger à cinq mille personnes, et de les rassasier avec sept pains et quelques poissons.

» Au milieu de cette plaine est une petite montagne, sur laquelle il prononça les huit béatitudes de l'Évangile.

» Celui qui prenait soin de nous conduire, ne nous a pas laissé sortir de ces quartiers, sans nous faire voir la ville de Cana, où Jésus-Christ étant aux noces, changea l'eau en vin. La fontaine où l'on alla remplir les cruches se voit encore. Sainte Hélène avait fait bâtir une église au lieu où se fit le festin : il n'en reste que les ruines.

» Assez près de Cana, on nous montra le sépulcre du prophète Jonas. Les Turcs y ont bâti une mosquée : ils paraissent avoir de la vénération pour ce prophète.

» Nous passâmes par la grande plaine d'Estrelon, qui est au midi du Thabor. Au bout de cette plaine est la ville de Naïm, où Notre-Seigneur ressuscita le fils de la veuve : ce n'est aujourd'hui qu'un très-pauvre village.

» Notre conducteur nous fit remarquer les ruines d'une ville nommée Endor. C'est là que demeurait cette Pythonisse, que Saül alla consulter.

» Il me montra aussi le village de Genin, d'où sortirent les dix lépreux pour aller au-devant de Jésus-Christ.

» Derrière la ville de Naïm sont les montagnes de Gelboé, où Saül se tua de son épée; on les appelle aussi montagnes maudites; il n'y vient ni herbes, ni buissons, et l'eau du ciel ne tombe jamais dessus.

» Les montagnes de Samarie ne sont pas loin; et à une journée, on trouve le puits tant renommé dans l'Évangile, où Jésus-Christ trouva et convertit la Samaritaine. Il y a apparence qu'autrefois on disait la messe dedans, puisqu'on y voit encore une chapelle.

» L'on nous montra un village nommé Iscariote; c'est le lieu natal du traître Judas.

» Jaffa est le dernier port de mer pour arriver à Jérusalem, on me conduisit en une maison, qui est la véritable demeure de Simon-le-Corroyeur, chez lequel saint Pierre logeait, lorsque Corneille le Centenier l'envoya quérir. C'est aussi dans Jaffa que demeurait cette bonne femme nommée Tabitha, que saint Pierre ressuscita, à la sollicitation des pauvres qui lui montraient les robes qu'elle leur avaient données.

» Rama est une ville assez propre pour la Turquie. Les Turcs y sont très-méchans. On m'y montra la maison de Joseph d'Arimathie.

» On nous mena aussi au village du bon larron, près duquel on découvre, sur une éminence, une vieille église où le prophète Samuel est enterré.

» On voit encore près de là Anathoth, lieu natal du prophète Jérémie.

» Nous arrivâmes à Émaüs, où allaient les deux pèlerins lorsque Notre-Seigneur leur apparut. J'avais pris quelques branches d'olivier par dévotion, je les perdis dans le chemin.

» En approchant de Jérusalem, on voit cette plaine où David défit Goliath.

» Après avoir passé de très-mauvais chemins, nous arrivâmes enfin à Jérusalem. La coutume des chrétiens est de descendre de cheval, à la vue de cette sainte ville, qui en premier lieu fut nommée Jébus, et ses habitans Jébuséens; ensuite elle fut nommée Salem, comme nous voyons que Melchisédech, qui en était le roi, est nommé roi de Salem.

» S'il est vrai, comme le marquent quelques auteurs, que le lieu ou Jacob eut la vision de l'échelle mystérieuse, était le même que celui ou Salomon fit bâtir le temple, nous dirons qu'elle a été encore nommée Lusa, et ensuite Béthel par le même patriarche, comme on le voit au vingt-huitième chapitre de la Genèse.

» Elle est non-seulement sur les montagnes, mais encore entourée de montagnes. L'ancienne ville renfermait le mont Sion; et le Calvaire était dehors. Aujourd'hui le mont Sion, ou du moins une partie est au dehors de la ville, et le Calvaire est dedans. Elle a environ une lieue de circuit, et elle est presque aussi large que longue. Les rues y sont étroites, et les bâtimens peu remarquables. Le plus bel édifice est la principale mosquée, qui est bâtie à l'endroit où était le temple de Salomon.

Si par malheur nous y mettions le pied, il n'y aurait pas de milieu, il faudrait être empalé ou se faire turc (1).

---

(1) « Le temple de Salomon est au plus bas de la ville de Jérusalem, à cent pas des murailles, vers l'orient, sur le mont Moria. Salomon voulant construire le temple, assembla des ouvriers au nombre de trente mille, pour couper les bois de cèdre et de cyprès au mont Liban. Des trésors immenses furent employés à la perfection d'un si prodigieux ouvrage. Il fut détruit par Nabuchodonosor, quatre cent quarante-un ans après qu'il fut bâti. — Zorobabel le fit rebâtir, et cinq cent quatre-vingt-six ans plus tard, il fut de nouveau brûlé par Titus. — Quant à celui qui se voit à présent, il a été bâti par les Turcs, au lieu même où était le *Sancta Sanctorum* de celui de Salomon, sur la partie orientale du mont Moria. On entre par un parvis de cinq cents pas de longueur et de quatre cents de largeur. Pour entrer dans ce parvis, il y a douze portes, chacune couverte d'une voûte de dix ou douze pas, où sont quatre ou cinq lampes. Ces voûtes servent d'oratoire aux Mahométans, lorsque le temple est fermé. — Ce temple est tout enrichi et revêtu par dehors de tables de marbre, et de carreaux damasquinés, où sont peintes des moresques dorées, chose agréable à voir, lorsque le soleil darde ses rayons dessus, pour le grand éclat qu'ils rendent. — Il est tout couvert de plomb, et les vitres sont de diverses couleurs. — Dans l'intérieur, il y a trente-deux colonnes de marbre gris en deux rangs, dont seize grandes soutiennent la première voûte, et les autres le dôme; chacune est posée sur son piédestal et ornée de son chapiteau. Tout autour des colonnes, il y a de très-beaux ouvrages de fer et de cuivre doré, faits en forme de chandeliers, sur lesquels sont posées sept mille lampes, lesquelles brûlent depuis le jeudi après le coucher du soleil, jusqu'à vendredi à midi, et tous les ans, pendant le temps du ramazan ou carême, qui dure un mois. — Dans le milieu du temple est une petite tour de marbre, où l'on monte en dehors par dix-huit degrés; c'est là que se met le cadi, tous les vendredis, depuis midi jusqu'à

» Le mont Sion est en partie hors de la ville, comme nous l'avons dit; la tour de David et son palais étaient en cet endroit. C'est de là que, se promenant sur le soir, il vit Betzabée, qui se lavait dans la piscine qui est en bas. Ce fut aussi dans ce palais que le prophète Nathan le vint reprendre de son péché; et c'est encore le lieu où ce saint roi-prophète et son fils Salomon sont enterrés.

» Mais ce n'est pas tout, ce lieu est appelé aujourd'hui le saint Cénacle, à cause que c'est là que Notre-Seigneur fit la cène avec ses apôtres. C'est là qu'il leur envoya le Saint-Esprit, et qu'il fit mettre le doigt de saint Thomas dans ses plaies.

---

deux heures que durent les cérémonies. — Outre le temple de Salomon, que les Arabes appellent *Haram*, il y en a un autre qu'ils nomment *Dgiami-el-hadrah*, qui est le temple de la Vierge, lequel est à cent ou cent vingt pas plus loin, du côté du midi. Après celui de Salomon, c'est le plus bel édifice de la Terre-Sainte : il est de forme longue, du midi au septentrion, bâti de belles pierres ; il y a trois voûtes couvertes de plomb, soutenues de deux rangs de colonnes de pierre grise ; la porte est au septentrion, prise dans le parvis du temple de Salomon ; le porche est formé de trois arcades soutenues de douze colonnes de marbre. C'est en ce lieu que la Vierge demeura depuis l'âge de trois ans, qu'elle y fut présentée par sainte Anne et saint Joachim, jusqu'à ce qu'elle fût prête de se marier. Ce lieu est en grande vénération parmi les Turcs, et leurs femmes vont ordinairement y faire leurs dévotions. »

(*Notes au voyage du Levant de M. le comte de Forbin*, *pages 394 et suiv. de l'édition* in-8°.). Voyez l'*Introduction au dictionnaire des Reliques*, tome Ier, page xlij, notes.

» Au même endroit était une maison, dans laquelle la sainte Vierge se retira avec saint Jean-le-Bien-aimé, après la passion de Notre-Seigneur : elle y demeura jusqu'à sa mort, qui arriva, si je ne me trompe, environ vingt ans après l'ascension de Jésus-Christ; et selon la tradition, tous les apôtres se trouvèrent miraculeusement rassemblés pour assister à son glorieux trépas. Elle a vécu soixante-dix ans, selon l'opinion la plus commune (1).

» On nous mena à la Piscine probatique; ce fut Salomon qui la fit bâtir. Ce qu'il y a de remarquable dans cette piscine, c'est ce que dit le saint Évangile, qu'un ange venait tous les ans troubler l'eau, et qu'aussitôt le premier malade qui y descendait était guéri de toutes sortes de maladies.

» Ensuite on nous conduisit à la maison de Caïphe, qui est dans la ville. C'est là que saint Pierre renia Notre-Seigneur. On montre le lieu où il se chauffait, pendant que son maître était sous un olivier, que l'on voit encore, et que l'on dit être le même. Ce fut sous cet olivier que Jésus reçut un soufflet de la main d'un soldat. On voit aussi où le coq chanta; il est gravé sur la muraille.

» De la maison de Caïphe, nous allâmes à la

(1) Nous avons remarqué que le plus grand nombre des savans font mourir la Vierge à Éphèse. Voyez *Marie*, et l'*Introduction aux Notre-Dames*.

grotte où l'on dit que saint Pierre vint pleurer son péché. Elle est devant un village que l'on nomme Silot, où Salomon tenait une partie de ses concubines, où il adora leurs idoles, et leur donna de l'encens. C'est là aussi qu'il avait une idole monstrueuse, toute de métal de fonte, à laquelle les pères et mères, plus dénaturés que les brutes, sacrifiaient leurs propres enfans (1).

» Nous passâmes par la grotte de Jérémie, où ce saint prophète pleura sur la désolation qui devait arriver au temple de Salomon et à la ville de Jérusalem. Tout proche, l'on voit le puits où il fut mis en prison.

» On nous mena à la maison d'Anne le Pontife, qui n'est pas loin de celle de Caïphe. Les Arméniens en ont fait un couvent. Ils nous dirent que leur église était la salle même dans laquelle on fit comparaître Notre-Seigneur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est bâtie au même endroit.

» De la maison d'Anne, nous fîmes un bon trajet pour venir à celle de Pilate; l'entrée est une grande porte cochère ronde. C'est là qu'était ce bel escalier de marbre blanc, qui a été transporté à Rome : on le nomme l'Escalier-Saint (2) à cause que Notre-Seigneur passa et repassa dessus, en allant et sortant de la maison de Pilate; il ne se monte qu'à genoux, et j'ai eu une sainte conso-

---

(1) Le père Goujon dit que Salomon avait autant d'idoles que de femmes, et il avait mille femmes.

(2) Scala-Santa.

lation après l'avoir monté et examiné plusieurs fois à Rome, lorsque j'ai vu le lieu où il a été pris à Jérusalem.

» On nous montra le Prétoire, où l'on garde un morceau de colonne sur laquelle les soldats firent asseoir Jésus-Christ, pour lui mettre la couronne d'épines, après l'avoir fustigé.

» De la maison de Pilate, on va sur une grande arcade qui couvre toute la rue; c'est là que Pilate mena lui-même Notre-Seigneur, pour le faire voir au peuple, en leur disant: *ecce homo*. La rue qui passe sous l'arcade est appelée le Chemin-de-Douleurs, à cause que Notre-Seigneur y passa en portant sa croix; nos religieux ôtent leurs sandales pour la travesser.

» On baise une grosse pierre qui est dans le chemin, et qui marque, dit-on, le lieu où Notre-Seigneur tomba, et où les soldats contraignirent Simon-le-Cyrénéen de l'aider à porter sa croix.

» Dans la maison de saint Joachim et de sainte Anne, on montre une grotte sous laquelle on dit que la sainte Vierge fut conçue.

» Nous fûmes voir la prison de saint Pierre, où l'ange étant venu rompit les chaînes, ouvrit les portes, et le conduisit jusque dans la rue. — On voit encore où les chaînes étaient attachées, et où cet apôtre était couché au milieu des soldats.

» Il y a une église qui renferme le lieu où saint Jacques-le-Majeur eut la tête tranchée. On voit une pierre de jaspe de la grandeur d'une as-

siette, que l'on baise avec grande dévotion, comme étant le lieu où ce saint fut martyrisé. L'histoire nous apprend que ses disciples portèrent son corps en Espagne.

» L'église du Saint-Sépulcre est à peu près grande comme la nef de Notre-Dame de Paris ; elle n'en a point la forme ; il n'y a point d'ailes ; elle est presque ronde, et soutenue de gros piliers d'une belle pierre dure. L'entrée de cette église est une grande porte que le Turc tient toujours fermée de barres de fer et d'un gros cadenas.

» La pierre de l'onction est la première qui se présente aux yeux : nous l'appelons ainsi, à cause que Notre-Seigneur fut embaumé dessus, après avoir été détaché de la croix. Il y a huit ou dix lampes d'argent qui brûlent continuellement.

» Le Calvaire est renfermé dans cette église : ce n'est pas une montagne élevée, comme la plupart se la figurent ; il n'y a qu'un escalier de dix-neuf degrés, qu'on a fait dans le roc pour y monter. La tradition porte que c'est le lieu que Dieu marqua à Abraham, pour le sacrifice de son fils. On ajoute que l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché sur la croix, est le même où Isaac fut mis sur le bûcher pour être immolé. L'Évangile le nomme Golgotha, et nous l'appelons Calvaire.

» Sur la gauche il y a une élévation de deux bons pieds, sur laquelle était plantée la croix du Sauveur, le trou y est encore, comme une espèce de forme de chapeau, en sorte que les pèlerins peuvent y mettre leurs dévotions.

» A un pas, se voit le rocher qui se fendit; il est ouvert de plus d'un pied de large. Pour la profondeur, on ne peut en voir la fin.

» A trois ou quatre pas est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché sur la croix.

» Les lieux où les croix des larrons furent plantées, sont marqués par deux petites chapelles. Une belle pierre marque l'endroit où étaient la Vierge et saint Jean.

» On voit une grande arcade, qui donne sur la porte de l'église; elle servait dans l'ancien temps pour montrer la vraie croix au peuple.

» Quand on est sorti de ce saint lieu, et qu'on a descendu l'escalier, on trouve une chapelle, justement sous le Calvaire. Dans le fond de cette chapelle, il y a comme une fenêtre, avec une grille de fer qui la ferme, par laquelle on voit la continuité du rocher fendu. La tradition porte que c'est l'endroit où Adam fut enterré, ou du moins sa tête.

» Le lieu ou la vraie croix fut trouvée est justement sous le rocher du Calvaire; c'était un véritable abîme, ou l'on jetait toutes sortes d'ordures. C'est aujourd'hui une cave noire et obscure, qui ne reçoit la lumière d'aucune part, que par le moyen de cinq ou six lampes qui y brûlent continuellement.

» On trouve dans le même lieu, une chapelle où les soldats partagèrent les habits de Notre-Seigneur.

» Le Saint-Sépulcre est dans l'autre partie de

l'église, à l'opposite de l'invention de la croix. Tout le monde sait que ce sépulcre est creusé dans le rocher. La porte n'a que deux pieds et demi de haut et deux de large. On voit le lieu où était l'ange, quand les trois Maries vinrent au sépulcre, et qu'il leur dit : Jésus-Christ n'est pas ici, il est ressuscité. La place est marquée d'une pierre de marbre blanc, élevée d'un demi-pied.

» Le Saint-Sépulcre est pour sa longueur de la taille d'un grand homme. Le dessus est couvert d'une belle table de marbre blanc, qui sert d'autel pour dire la messe, sans autre ornement qu'une nappe. Au-dessus sont suspendues plus de soixante lampes d'argent, toutes différemment travaillées. Ces lampes brûlent nuit et jour.

» L'endroit où Notre-Seigneur apparut à la Madeleine, en forme de jardinier, après sa résurrection, n'est éloigné du Saint-Sépulcre que de neuf ou dix pas. Il y a une grande pierre de marbre blanc, qui marque la place.

» Tout proche on voit une pierre de marbre gris, sur laquelle on dit que sainte Hélène fit apporter les trois croix, pour connaître celle de Notre-Seigneur d'avec celles des deux larrons. Derrière le Saint-Sépulcre, on voit deux autres tombeaux. On dit qu'ils sont de Joseph d'Arimathie et de Nicodème (1).

(1) Il y aurait encore bien des choses à dire sur les ruines de l'ancienne Jérusalem, sur son temple qu'on n'a pu rebâtir, etc.

» Le sépulcre de la Sainte-Vierge n'est qu'à une portée de mousquet des murailles de Jérusalem. Pour y aller, on passe par la porte de Saint-Étienne, où l'on trouve une pierre de roche, sur laquelle ce saint fut lapidé. Il y a encore quelques vestiges de son corps, que l'on voit imprimés sur le rocher.

» Le torrent de Cédron, qui va se décharger dans la mer Morte, et que je trouvai en chemin, n'est pas bien furieux, puisque, quand je l'ai vu, il n'y avait point d'eau : c'était à la fin de septembre.

» Le sépulcre de la Sainte-Vierge est un grand bâtiment, profond comme une cave. On nous fit voir les sépulcres de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne. Le Jardin des Olives était en ce même endroit, à un jet de pierre (1).

» Derrière le sépulcre de la Vierge, nous voyons la grotte en laquelle Notre-Seigneur sua sang et eau. L'endroit où Notre-Seigneur priait, lorsque l'ange lui apparut, est marqué par trois ou quatre mots latins que le temps a effacés.

---

(1) On l'appelle la montagne des Olives, à cause de quantité d'oliviers dont elle était embellie. On la nomme aussi la *Montagne des trois lumières*, parce que Godefroi de Bouillon assiégeant Jérusalem, qu'il délivra, ses soldats furent encouragés par un cavalier céleste, qui apparaissait sur le mont des Olives avec un bouclier chargé de trois étoiles éclatantes, qui étaient peut-être trois lampions. Ce cavalier ne parut plus quand Jérusalem fut prise. (*Le père Goujon*, page 235, etc.)

» Après qu'on est sorti de la sainte grotte, on voit le lieu où étaient les apôtres endormis.

» A sept à huit pas on remarque un petit olivier : c'est là que les soldats tombèrent tous, quand Notre-Seigneur leur dit : C'est moi. C'est aussi là que Judas lui donna le baiser : c'est encore là que saint Pierre tira son épée; et c'est là enfin que Jésus fut pris. Ce lieu est appelé le Jardin des Oliviers; il y en a encore sept ou huit, d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires, que l'on tient être du temps de Notre-Seigneur. On ne peut, sous peine d'excommunication, en ôter seulement une feuille. Lorsqu'on cueille les olives, les noyaux sont conservés; l'on en donne une poignée à chacun des religieux.

» Du Jardin des Olives, il n'y a pas un demi-quart de lieue pour arriver à la cime de cette montagne, d'où Notre-Seigneur monta au ciel. On entre d'abord par une petite porte dans une grande place. On voit au milieu un bâtiment avec un dôme. La forme qu'il laissa de ses sacrés pieds était bien imprimée sur une pierre dure. Les Turcs en ont pris le pied droit, qu'ils ont mis dans leur grande mosquée; le pied gauche est encore aujourd'hui à sa place.

» Tout proche on nous montra la grotte dans laquelle sainte Pélagie fit pénitence.

» En descendant nous vîmes les endroits où Notre-Seigneur composa le *Pater-Noster*, et où il pleura sur Jérusalem. On nous mena ensuite

dans une petite cave, où les apôtres étaient cachés lorsqu'ils composèrent le *Credo*.

» C'est dans la vallée de Josaphat que toutes les nations doivent être rassemblées, pour recevoir le dernier jugement : sa largeur n'est pas plus que d'une portée de pistolet.

» On y voit le lieu où Judas se pendit. On nous montra aussi où le prophète Isaie fut scié; et à quelque distance, la piscine de Siloé, où Notre-Seigneur donna la vue à l'aveugle-né.

» La coutume est de passer dans le champ du potier, qui fut acheté de l'argent que Judas avait reçu en trahissant Notre-Seignenr. Ce champ n'est pas grand; et dans ce qu'il contient, il est renfermé sous une voûte, que sainte Hélène y a fait bâtir (1).

» Sur le chemin de Bethanie, qui est éloignée de trois bons quarts de lieue de Jérusalem, on montre l'endroit où était le figuier que Jésus-Christ maudit, pour n'y avoir pas trouvé de fruits.

» On voit ensuite les ruines de la maison de Simon-le-Lépreux : c'est là que Notre-Seigneur était à table, lorsque la Madeleine le vint trouver.

» Béthanie est un très-méchant village, aussi-bien que les Turcs qui n'y valent rien. Nous y vîmes les ruines d'un beau bâtiment. Notre con-

(1) On voit que sainte Hélène a fait bâtir bien des choses, pour le peu de temps qu'elle a passé en Palestine. *Voyez* HELÈNE.

ducteur me dit que c'était le château de Madeleine et de Lazare.

» On entre dans le sépulcre du Lazare, par une petite porte. On descend par un petit escalier de seize degrés taillé dans le rocher. Après cela il y a une échelle de huit pieds, qui conduit dans une petite cave, où l'on voit la pierre qui était sur le sépulcre. Elle est de figure carrée, un peu plus longue que large, et peut avoir deux pieds et demi de largeur et trois de long : elle sert de table pour dire la messe. On passe une autre petite porte, où il faut presque se coucher, et marcher en cette posture le temps de deux *Pater*; après quoi on trouve une autre petite cave; c'est là qu'était le Lazare depuis quatre jours, lorsque Jésus-Christ lui dit : Lazare, lève-toi.

» De Béthanie, on revient par le mont des Olives; et sur le chemin on voit une grande pierre, sur laquelle Notre-Seigneur était assis, lorsque la Madeleine, l'étant venue trouver, lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

» Sur la même route, on voit les ruines du château de Betphagé, où les deux disciples allèrent prendre l'ânesse, sur laquelle le Sauveur fit son entrée dans Jérusalem, le jour des Rameaux. La porte par où il entra, fait face au mont des Olives. Les Turcs la tiennent toujours bouchée. Ils ont une prophétie entr'eux, qui dit que notre monarque très-chrétien doit conquérir la Terre-Sainte et entrer par cette porte dans Jéru-

salem, un jour de vendredi. Ils ajoutent que le temps est arrivé.

» De Jérusalem à Bethléem on compte deux lieues. On me fit traverser une très-belle plaine; la tradition porte que c'est le lieu d'où venaient ces hommes de haute taille, que l'Écriture appelle les géans.

» En continuant, on me fit voir sur la route les ruines de la maison du saint vieillard Siméon, qui reçut entre ses bras Notre-Seigneur dans le temple: ensuite on me fit remarquer sur la droite le lieu où était autrefois un arbre que l'on appelle térébinthe, sous lequel la Sainte-Vierge s'arrêta avec l'enfant Jésus. La tradition porte que cet arbre épanouit ses branches, pour leur faire ombrage.

» Plus loin, on trouve un beau puits, où l'on dit que les trois rois s'arrêtèrent, ayant perdu la vue de l'étoile qui les conduisait à Bethléem.

» On voit encore le lit d'Élie : c'est une grande pierre de roche à rase terre, au bord du chemin, sur laquelle on voit comme la figure d'un grand homme. On tient que ce saint prophète passant par là fatigué, se coucha sur cette pierre, et qu'elle reçut ainsi les marques de son corps.

» On me montra l'endroit où était le prophète Habacuc, lorsque l'ange le prit par les cheveux, et le transporta à Babylone sur la fosse aux lions, dans laquelle on avait jeté le prophète Daniel.

» Après cela, on trouve le sépulcre de la belle Rachel. On voit aussi un village nommé Rama, où tous les enfans furent égorgés par le comman-

dement d'Hérode. Enfin, un peu en-deçà de Bethléem, on voit cette citerne tant renommée que l'Écriture appelle citerne de Bethléem, de laquelle David souhaitait avec tant de passion d'avoir un peu d'eau.

» Bethléem, où David fut sacré roi par Samuel, n'est aujourd'hui qu'un village. Notre couvent, avec l'église qui renferme la sainte étable, est à gauche. Le portail de l'église fait face au village. Je trouve que cette église a beaucoup de rapport avec celle de Saint-Denis en France, non-seulement pour être couverte de plomb, mais pour le dessin, excepté que celle de Bethléem est plus grande.

» On entre par une grande porte carrée. Nos religieux l'ont fait condamner, et ont fait au milieu une petite porte fort basse, pour empêcher les Turcs d'y faire entrer leurs ânes et autres bestiaux.

» La sainte étable est entre le chœur et la nef : on y entre par deux endroits du côté du chœur, qui est plus élevé que le reste de toute l'église. Les portes sont d'un beau bronze, bien poli et bien travaillé. On descend un petit escalier de marbre blanc, d'environ douze degrés, au bout duquel il y a un autel un peu à gauche ; c'est le lieu où Notre-Seigneur est né. La place est marquée d'une pierre de jaspe, de la grandeur d'une assiette, autour de laquelle on a mis une bordure d'argent avec des rayons de même métal, qui forment une belle étoile. Ces rayons sont ornés de grosses pierreries et de diamans.

» L'oratoire de saint Jérôme, est une grotte un peu plus longue que large, d'une grandeur assez raisonnable; c'est là que cet homme admirable a demeuré un si grand nombre d'années; c'est dans ce rocher qu'il a tant passé de nuits, à étudier, à travailler, à traduire la Bible, à expliquer l'Écriture, et à composer de si excellens livres.

» Ce que je trouve de plus remarquable dans le voisinage, c'est la grotte des pasteurs, où l'ange vint leur annoncer la naissance du Messie, la nuit de Noël, comme ils étaient à veiller sur leurs troupeaux. Nos religieux l'appellent grotte; mais c'est plutôt une méchante cave, qui peut avoir vingt pas de circuit.

» Nous passâmes dans un village de Turcs, qui est le pays natal de ces pasteurs.

» Pour revenir en Bethléem, on nous fit remarquer les ruines de quelques églises. En approchant du couvent, on voit une cave où se prend la pierre sur laquelle est tombée une goutte de lait de la Vierge. La tradition porte que la Sainte-Vierge, étant sur son départ pour s'enfuir en Égypte, entra dans ce rocher, pour s'y cacher pendant que saint Joseph était allé à la ville pour prendre quelques provisions; et comme elle donnait à téter au divin enfant, une goutte de son lait vint à tomber sur le rocher, qui s'amollit. Depuis ce temps les nourrices qui manquent de lait s'en servent, ou en prennent un peu dans du vin ou du bouillon; et l'on en voit tous les jours des effets merveilleux : les femmes turques en pren-

nent elles-memes, pour l'expérience qu'elles en ont.

» On nous montra les montagnes d'Engaddi, qui sont à deux bonnes lieues de Bethléem : c'est là que se voit cette grotte célèbre, dans laquelle David coupa le bont de la robe de Saül.

» Saint-Sabas est une furieuse montagne toute de roche, dans laquelle je crois que l'on voit plus de vingt mille cellules telles-quelles. La tradition et les histoires nous apprennent qu'elles étaient autrefois toutes remplies de saints religieux.

» Hébron n'est qu'à une journée de Bethléem ; on y voit les sépulcres d'Abraham, de Sara, de Jacob et de plusieurs autres patriarches.

Il y a deux lieues, de Bethléem jusqu'à Saint-Jean ; c'est un village que nous nommons ainsi, à cause que saint Jean-Baptiste y est né.

» Nous arrivâmes à la fontaine où saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Éthiopie : elle est sur le bord du chemin, bien entretenue, et ornée de belles pierres.

» Une charmante église est bâtie à la place de la maison de sainte Élisabeth. Le lieu où saint Jean-Baptiste est né, est à gauche du grand autel. Il est marqué d'une pierre de porphyre. La table de l'autel est au-dessus ; on y célèbre la messe, et au-dessous de cette table sont représentés en sculpture les mystères de la vie de saint Jean. Tout cet édifice, qui était une petite chambre dans laquelle sainte Élisabeth accoucha du divin précurseur, est aujourd'hui une chapelle du plus beau marbre du monde.

» Après avoir demeuré quatre jours dans ce saint lieu, je brûlais du désir de voir le désert où saint Jean avait prêché la pénitence, et où il l'avait mise en pratique. Il n'y avait qu'une petite lieue. Nous passâmes par des vignes et des figuiers. Toute la campagne pour y arriver est fort agréable; et quand le saint Évangile appelle ce lieu un désert, ce ne peut être que par rapport à ce qu'il était éloigné, comme j'ai dit, d'une petite lieue du village. C'est un des plus agréables séjours qui se puissent voir.

» La grotte dans laquelle le grand saint se retirait, est une chambre fabriquée par la nature dans le rocher; la porte et la fenêtre sont aussi proprement construites que si les architectes s'en étaient mêlés. La porte est élevée de dix pieds. — Il y a des trous dans le rocher, et l'on monte comme on peut.

» A l'extrémité de cette chambre, il y a une élévation du rocher, que nous appelons le lit de saint Jean-Baptiste, parce que le saint y couchait. On dit la messe dessus.

» Au pied du rocher, on remarque une fontaine qui fournissait l'eau au précurseur.

» A une douzaine de pas, on voit un arbre creux, ouvert et noir; mais pour sa verdure c'est une merveille. Cet arbre s'appelle un carrache. Les chrétiens du pays tiennent par tradition qu'il est du temps de saint Jean-Baptiste, et qu'il en mangeait les fruits, qui sont comme des cosses de grosses fèves; j'en ai apporté par dévotion.

» Nous passâmes par la maison de campagne de sainte Élisabeth, à un quart de lieue du village de saint Jean. Elle est en ruines. C'est l'endroit où la Sainte-Vierge vint rendre visite à sa cousine; le lieu où le *Magnificat* fut composé et conservé par nos religieux.

» De Saint-Jean à Jérusalem il n'y a que deux lieues. Je ne sais rien de remarquable sur la route, qu'un couvent de chrétiens schismatiques géorgiens. Ils se sont établis là, disant que c'est le lieu où fut pris le bois dont on fit la vraie croix.

» De Jérusalem, après avoir marché environ trois heures, on trouve le lieu où, comme dit l'Évangile, un homme venant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs.

» On voit aussi une fontaine, sur le bord de laquelle Notre-Seigneur s'arrêtait souvent avec ses apôtres.

» Ensuite on vient à la plaine de Jéricho. Le terrain n'en vaut rien; ce n'est qu'un sable ingrat. L'Évangile fait mention d'un nommé Zachée, qui était monté sur un arbre pour voir Notre-Seigneur; il était de Jéricho. On montre encore les ruines de sa maison, dans laquelle Jésus-Christ lui fit la grâce de manger à sa table et de le convertir avec sa famille.

» On voit aussi l'arbre sur lequel il était monté. La tradition dit que c'est le même. Il rapporte un espèce de fruit qui a des noyaux blancs, gros et longs comme de petites noix. L'Évangile l'appelle un sycomore.

» Rahab, que l'Écriture surnomme la Paillarde, était de Jéricho ; elle cacha les espions juifs dans sa maison ; et Josué, ayant pris cette ville, mit tout à feu et à sang, excepté la maison de cette femme.

» La fontaine d'Élisée est proche ; on l'appelle ainsi, à cause que ce prophète changea l'amertume de son eau.

» La grotte où Notre-Seigneur jeûna est éloignée de Jéricho d'une petite lieue. C'est un véritable endroit de pénitence, et il faut avoir une grande dévotion aux saints lieux, pour entreprendre d'aller dans cette sainte grotte, où le Sauveur jeûna quarante jours. On y monte par un mauvais chemin mal accommodé dans le roc ; ensuite on trouve des rochers droits, qu'il faut grimper comme si on escaladait des murailles ; mais ce qui est plus capable de faire perdre le jugement, c'est un abîme furieux, dans lequel on tomberait indubitablement, si par malheur le pied ou la main venait à manquer.

» Enfin, après bien des craintes et bien des frayeurs, on arrive à la grotte, qui fait deux parties. On entre dans une première chambre qui conduit dans l'autre, plus petite ; c'est là que Notre-Seigneur se retirait. Il y a apparence qu'autrefois elle était enrichie de belles peintures ; on en voit encore quelques restes.

» On trouve aussi la place où étaient les pierres que le démon lui présenta, pour les changer en pains, et où les anges vinrent le servir après la tentation.

» Le Jourdain sert de bornes à la plaine de Jéricho, qu'il sépare de celle de Moab. Tout le monde sait que saint Jean-Baptiste y baptisait ceux qui, de toutes parts, accouraient à lui. Notre-Seigneur le vint trouver, se mêlant dans la foule des pécheurs pour être baptisé comme eux (1). L'Évangile ne marque pas positivement l'endroit, et nous ne le savons pas non plus. Ceux qui veulent le déterminer prennent un peu trop de liberté. Le Jourdain décharge ses eaux dans la mer Morte, qui n'est pourtant pas une mer, mais un lac, et un lac bien extraordinaire, puisqu'il nous représente et nous prêchera jusqu'à la fin du monde les justes châtimens de Dieu.

» Tout le monde connaît Sodome et Gomorre, dont la seule histoire fait horreur. Outre ces deux villes, il y en avait trois autres, Adama, Seboin et Segor. Elles avaient chacune leur souverain; elles étaient entourées de campagnes vastes et fertiles. Cette abondance ne servit qu'à les précipiter dans des débordemens si désordonnés, que notre nature même, toute corrompue qu'elle est, en tremble au seul rapport de la Genèse, où nous apprenons que le feu et le soufre tombèrent sur ces cinq misérables villes, qui furent abîmées et remplacées par ce lac dont nous parlons, que les gens du pays nomment aujourd'hui lac de Loth,

(1) C'est une grande dévotion de se baigner dans le Jourdain. M. de Châteaubriant a rapporté une bouteille de son eau sainte, que l'on vénère en divers lieux.

peut-être à cause qu'il n'y eut que ce saint patriarche et sa famille qui n'y furent point submergés.

» Le nom vulgaire dans notre Europe est la mer Morte (1). Je trouve que cela lui convient assez ; premièrement, parce que ses eaux sont salées comme l'eau de la mer ; secondement, elle ne produit rien de vivant. Que si on y met quelque poisson, il meurt aussitôt. Cependant l'eau en est belle et claire, et il n'est pas facile d'en trouver la raison.

» Ce lac n'a guère que vingt lieues de long et

---

(1) La mer Morte, appelée aussi lac Asphaltite, a été le sujet de beaucoup de contes. On disait autrefois ses eaux si épaisses et si fortes, qu'on pouvait y marcher comme sur un pavé solide. Mais personne ne s'y fie. On contait aussi que l'odeur qui s'en exhalait tuait les oiseaux au vol ; et qu'il croissait sur ses bords des pommes superbes en apparence, mais qui n'étaient, sous la dent, qu'un charbon qui tombait en cendres. Il est reconnu que le pays de Sodôme est tout simplement une contrée volcanique ; que la mer Morte est un lac bitumineux. Quant aux fruits de cendres et de charbon, « les voyageurs qui ont voulu vérifier, sur les bords du lac, ce phénomène merveilleux, ont en effet remarqué des fruits qui, sous une bella enveloppe, ne contenaient qu'une poussière sèche ; mais ces fruits étaient des grenades gâtées, dont l'intérieur s'était desséché, tandis que la surfaca avait conservé l'éclat de ses couleurs. On a pris aussi pour un effet miraculaux nn autre phénomène qui se répète partout : il arrive souvent que des insectes piquent la feuille ou l'écorce de quelques arbres. Il s'y forme alors nne tumeur qui se charge souvent de couleurs éclatantes, tandis que l'intérieur na renferme que des insectes, ou quelques détrimens que l'amour du merveilleux a transformés en cendres. »

(M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, etc. t. I, p. 268).

quatre de large. C'était tout le circuit de ces cinq villes. Les terres de ces belles campagnes, autrefois si grasses et si fertiles, sont aujourd'hui comme de la cendre, qui ne produit pas seulement des chardons. On n'y voit presque point de pierres, et s'il y en a quelques-unes, on dirait, à les sentir, que ce sont des morceaux de soufre.

» On m'a dit qu'il y avait, auprès de cette mer, des endroits où l'on voit des arbres qui portent un très-beau fruit, comme de grosses pommes; mais en les pressant ils se cassent, et le dedans n'est que de la cendre. Je n'ai pas eu la consolation d'en voir; mais ce que j'ai vu fait que j'y ajoute foi facilement.

» Nous ne manquons pas de nos Français qui se piquent d'avoir tout vu. Il y en a même qui disent avoir vu la statue de sel en laquelle fut transformée la femme de Loth; je veux croire qu'elle y est encore; mais l'impossibilité qui se trouve d'aller en cet endroit, à cause des Arabes, me fait conclure qu'ils ne disent pas la vérité (1).

» Après que j'eus visité tous les saints lieux de la Palestine, je revins par Marseille, où je m'étais embarqué à mon départ. » —

Il y aurait bien des choses à ajouter au voyage du bon père franciscain. Il ne parle pas de la mer Rouge, si fameuse chez les Juifs. Grégoire de Tours conte (2) que de son temps on voyait encore,

---

(1) Voyez l'article *Édith, femme de Loth*.
(2) Histor. lib. I, cap. 10.

au fond de la mer Rouge, les sillons tracés par les chars égyptiens.... Il est vrai, dit-il ensuite, qu'on les perd de vue quand les flots sont agités; mais ils reparaissent dès que la mer redevient calme.

Il oublie aussi le mont Horeb, où Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent, où Moïse frappa le rocher dont il tira une fontaine, où l'on vénère la grotte dans laquelle le prophète Élie se réfugia lorsqu'il fuyait devant Jézabel, etc.

Nous avons indiqué ailleurs les autres lieux saints, auprès desquels on pourrait mettre Cologne, qui a trois cent soixante-cinq églises pleines de reliques, Rome qui a plus de châsses que d'habitans, la Sainte-Chapelle de Paris, et beaucoup d'églises fameuses chez les catholiques.

C'est généralement l'habitude des pèlerins de rapporter de la Palestine quelques reliques locales, comme un peu de la terre du tombeau de Jésus-Christ. Cette terre a fait souvent de grands miracles.

On vénérait, à l'abbaye de la Celle en Champagne, une poignée de la terre qui était sous les pieds de Jésus-Christ, au moment de la transfiguration. On guérissait les malades à San-Salvador avec un peu de la terre qui se trouvait sous les pieds de Jésus, quand il ressuscita Lazare. On rendait un culte dans Tarascon à une petite châsse pleine de terre prise au pied de la croix, et trouvée sur le sein de sainte Marthe.

Saint Augustin, au livre XXII de la *Cité de Dieu*, chapitre 8, parle d'une maison d'où l'on

chassa une bande de malins esprits, en y mettant un peu de terre du tombeau de Notre-Seigneur.

On dit que le cimetière que les Pisans appellent le *Campo-Santo* dévore les cadavres en une heure. On ajoute qu'il a cette vertu, parce que la surface est converte de terre sainte, que les Pisans apportèrent de la Palestine, au temps des croisades.

A Rome et partout, on avait quelques livres de terre sainte, quelques bouteilles d'eau du Jourdain, et d'autres reliques qui ne doivent leur importance qu'au pays où Jésus-Christ mourut.

Il n'est pas nécessaire d'observer que la Palestine était autrefois considérée comme une grande relique, pour la conquête de laquelle les chrétiens sacrifièrent des sommes énormes et des millions d'hommes.

Aux siècles des croisades, un pieux catholique ne pouvait faire son testament sans laisser quelque legs pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Il fallait en faire le pèlerinage. Un brave n'était fameux que s'il avait porté les armes contre les infidèles.

Toutes ces choses ne sont plus que de brillans souvenirs qui ont fait naître de beaux romans.

TETRIC, — évêque d'Auxerre, où l'on conserve son corps. Il fut massacré par son archidiacre (qui voulait avoir son évêché), sur un banc où il prenait un peu de repos. « Ce banc a été depuis

une source de santé, pour ceux qui sont affligés du mal de dents (1). »

THADÉE, — apôtre d'Édesse selon quelques-uns, et l'un des soixante-douze disciples. Mais d'autres prétendent que c'est le même que saint Jude. Ses reliques sont peu connues. — Voyez les articles Jude et Bernard.

THÈCLE, — vierge, née à Icone, convertie par saint Paul, et la première martyre du nom chrétien. Elle abandonna sa mère et l'époux auquel on l'avait fiancée pour suivre les apôtres. Cet époux irrité la fit prendre, et la livra aux juges qui la condamnèrent aux bêtes.

Elle parut toute nue dans l'amphithéâtre. Mais les lions vinrent lui lécher les pieds. On la condamna au feu qui ne la brûla point. Toutes les peines du tyran ne purent lui faire mal; et elle mourut de sa belle mort. Mais on la dit martyre, à cause de ses supplices.

Elle fut enterrée à Séleucie; et il y a apparence qu'elle laissa plusieurs corps, car on en montre un à Milan, un second à Chamalières en Auvergne, un troisième à Chartres, un quatrième à Tarragone, un neuvième bras à Prague, et beaucoup d'autres reliques ailleurs.

Ribadéneira dit que Pierre IV, roi d'Aragon, ayant voulu prendre un champ qu'on avait donné

---

(1) Le P. Giry, 18 mars, dans le Mart.

au corps de sainte Thècle à Tarragone, pour l'entretien de ses prêtres, la sainte sortit de son tombeau, et donna à ce prince impie un grand soufflet dont il mourut (1).

Ce soufflet devait en effet être un peu sec, car le corps de Tarragone n'avait déjà plus que les os sans la peau (2).

THÉODORE, — soldat et martyr à Héraclée, au commencement du quatrième siècle. Son corps était à Héraclée; mais il en avait un second dans la ville de Venise, dont il fut le patron avant qu'on l'eût remplacé par saint Marc. On prétendait qu'il y était venu de Constantinople.

Son troisième corps était à Brindes; on lui en compte un quatrième à Chartres; il avait une cinquième tête à l'abbaye de Molesme, une sixième à Gaëte, et une foule de reliques à Rome, à Cologne, à Saint-Denis, à Cambrai, etc. On montrait son bouclier à Rome, à Dalisande en Asie, et ailleurs.

THÉODORE, — martyr qui souffrit la mort sous Michel-le-Bègue, pour la défense du culte des images. Son corps était à Chalcédoine en Bithynie.

---

(1) *Fleurs des vies des saints*, 23 septembre.

(2) On donnait, dans les premiers siècles de l'église, le nom de *Thècles* aux femmes courageuses. Comme on abuse de tout, on appelle maintenant *Thècles*, en Provence, les filles effrontées et méprisables.

THÉODOSIE, — martyre de Césarée en Palestine, au quatrième siècle. Son corps est à Constantinople et à Moscou. Elle en avait un troisième à l'abbaye de Montiérender en Champagne, et divers demi-corps à Liége, à Bologne, en Espagne *et ailleurs*.

THÉODOTE, ET LES SEPT VIERGES d'ANCYRE. — Au commencement du quatrième siècle.

« Nilus, témoin oculaire à la vérité, mais qui est inconnu, et c'est grand dommage, assure que son ami saint Théodote, cabaretier de son métier, faisait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier Théodote rencontra un curé de la ville d'Ancyre, dans un pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution. « Je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. » — Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt; et voilà ma bague, que je vous donne en gage. » Il était bien sûr de son fait, comme vous allez voir.

» On condamna bientôt sept vierges chrétiennes d'Ancyre, de soixante et dix ans chacune, *à être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la ville*. La légende ne manque pas de remarquer que ces demoiselles étaient très-ridées; et, ce qui est fort étonnant, c'est que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception d'un seul, qui, ayant en sa personne *de quoi négliger*

ce point-là, voulut tenter l'aventure, et s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur, extrêmement irrité que ces sept vieilles n'eussent pas subi le supplice qu'il leur destinait, les fit prêtresses de Diane; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent sans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la statue de Diane dans le lac voisin; elles étaient toutes nues; car c'était sans doute l'usage que la chaste Diane ne fût jamais servie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile: deux chœurs de ménades et de bacchantes, armées de thyrses, précédaient le char, selon la remarque judicieuse de l'auteur, qui prend ici Diane pour Bacchus; mais, comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à dire.

» Saint Théodote tremblait que ces sept vierges ne succombassent à quelques tentations: il était en prières, lorsque sa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les sept vieilles dans le lac: il remercia Dieu d'avoir ainsi sauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher sur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le saint cabaretier était au désespoir: il allait d'église en église; car tout était plein de belles églises pendant ces affreuses persécutions; mais les païens rusés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir: l'une des vieilles lui apparut dans son premier sommeil; c'était, ne vous déplaise, sainte Técuse, qui lui dit en propres mots: « Mon cher

Théodote, souffrirez-vous que nos corps soient mangés par les poissons? »

» Théodote s'éveille; il résout de repêcher les saintes du fond du lac, au péril de sa vie. Il fait tant qu'au bout du trois jours, ayant donné aux poissons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire, avec deux braves chrétiens.

» Un cavalier céleste se met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux, pour empêcher les gardes de les découvrir : le cavalier prend sa lance, fond sur les gardes, les met en fuite; c'était, comme chacun sait, saint Soziandre, ancien ami de Théodote, lequel avait été martyrisé depuis peu. Ce n'est pas tout; un orage violent mêlé de foudre et d'éclairs, et accompagné d'une pluie prodigieuse, avait mis le lac à sec. Les sept vieilles sont repêchées et promptement enterrées.

» Vous croyez bien que l'attentat de Théodote fut bientôt découvert; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté et appliqué à la question. Quand Théodote eut été bieu étrillé, il cria aux chrétiens et aux idolâtres : « Voyez mes amis, de quelles grâces notre Seigneur Jésus comble ses serviteurs; il les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, et leur donne la force de supporter tout cela. » Enfin il fut pendu.

» Son ami Fronton le curé fit bien voir alors que le saint était cabaretier; car, en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes et emporta le pendu, lequel lui dit : « Monsieur le curé, je vous avais

promis des reliques, je vous ai tenu parole (1). »

Nous ne saurions dire ce que sont devenues les reliques de saint Théodote et des sept vierges d'Ancyre. Elles se nommaient Técuse, Alexandria, Phainé, Claudia, Euphrasie, Matrone et Julitte. Quelques voyageurs prétendent qu'on garde leurs corps à Salamine.

THÉRÈSE. — Sainte Thérèse naquit à Avila en Castille, dans l'année 1515. Elle montra de bonne heure un esprit vif, une imagination ardente; son cœur était formé pour les grandes passions.

Les Espagnols ne lisaient que des romans et des légendes. Les vies des saints tournèrent la tête de la jeune Thérèse; elle voulut aller prêcher la foi aux Maures et mériter le martyre; elle débaucha un jeune frère qu'elle avait, et à l'âge de dix ans elle s'enfuit avec ce frère de la maison paternelle. Mais Thérèse était encore trop jeune pour propager la foi.

Un parent qui les rencontra,
Commençant leur voyage,
Sans dire pourquoi les força
De rentrer au village;
Et leur père ayant entendu
Le projet de la belle,
Fit évaporer par leur cu
La moitié de leur zèle (2).

(1) Voltaire, *Examen important de milord Bolingbroke*; seconde partie, chap. 25.

(2) Complainte de sainte Thérèse, sur le vieil air de Joconde.

Comme elle ne put être martyre, elle se fit anachorète, et convertit en ermitage une grotte du jardin de son père.

Elle paya plus tard le tribut à l'amour, car elle était aussi sensible que belle; et c'est avec justice que M. de Jouy l'appelle *la plus aimable des saintes*.

La mort de son amant toucha fortement son cœur; elle se fit pénitente, et les extases de la plus tendre piété succédèrent dans son âme aux ravissemens de l'amour.

Nous ne pouvons parler ici de la vie de sainte Thérèse, de ses travaux religieux, de ses ouvrages; nous devons nous contenter de dire qu'elle mourut dans sa soixante-huitième année; et qu'aussitôt après sa mort, son corps répandit une excellente odeur; sa peau redevint fraîche; deux religieuses furent guéries du mal de tête, pour avoir baisé ses pieds.

Un an après, on lui coupa la main gauche pour l'emporter à Lisbonne. Son corps, qui sua longtemps une huile miraculeuse, resta au monastère d'Alve; mais on donna les doigts de sa main droite à diverses personnes.

Six ans après sa mort, le corps de sainte Thérèse ainsi estropié, mais toujours entier et frais, était exposé debout à la vénération publique. Il se dessécha par la suite sans se corrompre.

Dans *les trois animaux philosophes*, chap. 9, des *Voyages de l'ours de saint Corbinian*.

Les carmes déchaussés de Rome obtinrent, en 1615, un de ses pieds qui sue continuellement une huile sainte, avec laquelle on procure diverses guérisons.

Sainte Thérèse est la patrone de l'Espagne. Toutes ses reliques font des miracles, et son cœur, que les Espagnols conservent avec vénération, rend la santé aux malades et la piété aux tièdes.

Le père Honoré de Sainte-Marie (1) rapporte même des prodiges opérés par un cœur de taffetas, fait à la ressemblance du cœur de sainte Thérèse.

Comme cette sainte était jésuitesse, la société de Jésus s'en empara et la mit dans ses églises. Ses images sont toutes séduisantes; le tableau de l'extase de sainte Thérèse, dans la grande église des jésuites de Rome, est plutôt fait pour inspirer des idées de concupiscence, que des sentimens de piété.

THIBÉE. — On vénérait au bourg de Grand, dans le diocèse de Toul, le tombeau de saint Thibée, seigneur du lieu, décapité, comme disent les bonnes gens, par Julien l'Apostat. Ce tombeau était visité par une grande affluence de pèlerins, parce que le saint avait la réputatiou de guérir particulièrement les maladies incurables (2). Il lais-

(1) Cité par Godescard, 3 mai. *Notes*.
(2) Baugier, *Mémoires sur la Champagne*, t. I, p. 356.

sait le reste aux médecins, à qui il ne voulait pas faire tort.

THIOU, — abbé de Saint-Thierry de Reims, au sixième siècle. Son corps était dans son abbaye, quoiqu'on en montrât un double à Trèves.

THOMAS, — apôtre, surnommé l'*incrédule*, parce qu'avant d'être habitué aux miracles, il ne voulait croire que ceux qu'il avait touchés du bout du doigt. Les légendaires racontent qu'après qu'il eut reçu le Saint-Esprit, il alla en Orient, baptisa les trois rois mages, et les emmena prêcher avec lui. On dit encore qu'il catéchisa le roi Abgare; et les anciens historiens prétendent qu'il mourut paisiblement à Édesse; car on ne disait pas dans les premiers siècles qu'il eût souffert le martyre.

Mais, par la suite, les auteurs de légendes ayant voulu donner à tous les apôtres une mort violente, changèrent l'histoire de saint Thomas, qui d'ailleurs n'avait déjà rien de certain. On l'envoya porter l'Évangile chez les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hircaniens, aux bords du Gange et ailleurs. Quelques docteurs avancent même que saint Thomas alla sous le pôle arctique, et qu'on y trouve des églises dédiées sous son nom. On demande à ces docteurs chez quels voyageurs ils ont pris leurs documens (1).

(1) Il n'est pas parlé de ces églises dans le seul livre qui

On ajoute que saint Thomas visita aussi le Brésil, et qu'il portait un habit tout rapetassé. On dit qu'il fut tué dans les Indes, par un prêtre du pays qui lui donna un coup de lance.

Lorsque les Portugais firent la conquête de la presqu'île en deçà du Gange, ils trouvèrent à Méliapour, sur la côte orientale, une inscription qui leur apprit le martyre du saint apôtre. Ils découvrirent aussi son corps qu'ils transportèrent à Goa, avec la lance dont il avait été tué, le bourdon qu'il portait dans ses pèlerinages, et une cruche pleine de son sang.

Cependant le corps de saint Thomas était honoré à Édesse, d'où il n'alla point aux Indes. On le vénérait à Édesse du temps de Grégoire de Tours. Le saint y faisait les plus beaux miracles. La veille de sa fête, on lui mettait tous les ans dans la main un sarment sec, qui le lendemain se trouvait couvert de feuilles et de grappes mûres.

Grégoire de Tours dit (1) qu'à la fête de saint Thomas, qui se faisait alors en juillet ou en mars, et qui se fait à présent en décembre, il y avait à Édesse une foire franche qui durait un mois, pendant lequel le saint se signalait par diverses merveilles. Premièrement, quoique la ville fût

---

aurait pu en donner connaissance : le *Voyage au centre de la terre en passant par la grande ouverture du pôle-nord*, 3 vol. *in*-12. 1821.

(1) De gloriâ martyrum, cap. 32.

infestée de mouches tout le reste de l'année, on n'en voyait aucune durant la foire de saint Thomas. Ensuite, le dernier jour de la foire, le saint envoyait une grande pluie qui nettoyait les rues de toutes les immondices que les marchands y laissaient.

Le même écrivain assure encore que la lampe qui brûlait devant le tombeau de saint Thomas était toujours ardente quoiqu'on n'y mît jamais d'huile.

Le corps de Méliapour ne faisait pas moins de prodiges. Tous les ans le saint apparaissait aux fidèles et les faisait communier de sa main ; « cela » est rapporté par plusieurs auteurs et peut bien » être vrai, » comme dit le père Ribadéneira.

Saint Thomas laissa aux Indiens une croix blanche, qui a aussi beaucoup de vertus. Chaque année, le jour de sa fête, elle changeait quatre fois de couleur, devenant jaune, puis noire, puis azurée, puis reprenant sa couleur blanche à la fin de la messe.

A chaque couleur nouvelle que prenait cette croix, qui ne fait plus de si grandes choses, il en tombait des gouttes de sang que l'on avait soin de recueillir. Les années où ces miracles manquaient étaient très-malheureuses pour le pays.

Outre ces reliques, on en montre d'autres partout, depuis des temps éloignés. On en avait à Nôle, sous l'épiscopat de saint Félix ; la France en possédait beaucoup ; saint Ambroise en mit trois ou quatre pièces dans son église des apôtres.

Saint Jean-Chrysostome témoigne que de son temps il n'y avait presque point d'églises où l'on ne vénérât quelque chose des reliques de saint Thomas.

On dit que le corps qui était à Édesse fut par suite transporté dans l'île de Chio, et que sa tête passa à Constantinople. Il a un autre corps à Ortone dans l'Abbruzze.

On garde à Soissons divers ossemens qu'on attribue à saint Thomas. On révérait, dans l'abbaye de Saint-Denis, la main qu'il mit dans la plaie du côté de Jésus-Christ ; cette même main est à Bologne, dans l'église de Saint-Dominique, à Rome dans l'église de la Sainte-Croix ; elle était également à Chartres.

On montre aussi à Rome, dans l'église des Saints-Apôtres, à côté du scapulaire de saint François, une soutane sans manches qui fut, dit-on, portée par saint Thomas (1).

THOMAS-SALUS, — moine du quatrième siècle, que l'on surnomma *Salus*, c'est-à-dire l'insensé, parce qu'il faisait de grandes extravagances. Il délivra Antioche d'une peste, et mourut en odeur de sainteté.

On l'avait pourtant enterré avec la multitude des morts ordinaires. Mais tous les matins on le trouvait hors de terre et éloigné des autres corps morts. Jean Moschus, qui rapporte cette circon-

(1) Baillet, Ribadeneira 21 décembre, *Merveilles de Rome*, etc.

stance (1), dit que des femmes enterrées auprès de Thomas sortaient de leur tombeau par respect pour lui, et se tenaient à honnête distance. On avertit l'évêque d'Antioche, qui fit porter en pompe le corps de Thomas dans la ville, où il reçut un culte. On ne sait ce qu'est devenu ce corps à miracles.

THOMAS D'AQUIN, — né au royaume de Naples en 1225. Il était de la plus haute taille et gros à proportion. Comme il joignait à sa masse corporelle une grande taciturnité, ses compagnons d'étude l'appelaient le *Bœuf muet*. Mais Albert-le-Grand, sous qui il commença d'étudier, vers sa vingt-unième année, devinant d'avance le génie de Thomas, assura que « ce bœuf dont on se moquait pousserait des mugissemens qui étonneraient le monde. » On sait qu'en effet Thomas se fit une réputation si grande, qu'on l'appela l'*Ange de l'école*.

Il sut conserver, dit-on, le joyau de sa virginité. Un jour qu'il était seul dans sa chambre, une fille séduisante vint le voir et tenta de le débaucher. Thomas prit un tison ardent de sa cheminée et la mit en fuite. C'était un bon moyen d'éloigner le péril.

Il évitait soigneusement les femmes. Une dame lui demanda s'il n'avait pas eu de mère? « C'est parce que je suis fils d'une femme, répondit-il,

(1) Au chapitre 88 du *Pré spirituel*.

que je les fuis toutes. » L'ange de l'école aurait pu être un peu plus galant, sans perdre pour cela sa virginité.

Il se fit dominicain malgré ses parens, délivra sa sœur du purgatoire par ses prières, et mourut à l'abbaye de Fossa-Nova, près de Fondi (1).

Trois jours avant sa mort, on vit briller au-dessus de l'abbaye une étoile extraordinaire, qui disparut lorsqu'il trépassa. Albert-le-Grand, qui était à Cologne, eut révélation de sa mort, et l'annonça à l'instant même où le saint rendait l'âme. Le prieur de Fossa-Nova qui se nommait père Jean (2), et qui était aveugle, baisa les pieds du saint aussitôt qu'il fut mort, et se trouva incontinent rendu à la lumière.

Le tombeau de Thomas répandit une suave odeur ; un chirurgien goutteux vint sauter auprès de son cercueil et s'en retourna guéri. Un impie se railla de la sainteté de Thomas. Aussitôt la tête lui enfla grosse comme un tonneau ; il ne revint à son état naturel qu'après avoir baisé la main du saint. Il se fit une multitude d'autres prodiges aux reliques de Thomas d'Aquin.

Son corps, que l'on avait trouvé frais à l'exception du nez, sept mois après sa mort, demeura long-temps chez les moines de Fossa-Nova, qui lui coupèrent la tête, par la crainte qu'ils avaient

(1) Voyez dans le tome I, page 43, le *Mulet de saint Thomas d'Aquin.*

(2) Ce n'est pas le père Jean du *Compère Mathieu.*

qu'on ne leur redemandât le corps. Dans la suite, comme ce corps tenait trop de place, ils le firent bouillir et le désossèrent. Le tout fut volé par le comte de Fondi, qui le vendit en 1368 aux dominicains de Toulouse, chez qui il est resté depuis.

On en a détaché quelques parties qu'on honorait à Paris, à Naples, à Rome, etc. Partout il s'y faisait des miracles aussi surprenans que ceux que nous avons contés.

THOMAS DE CANTORBÉRY, — ou plutôt Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Il serait trop long de rappeler les détestables actions de ce prétendu saint, qui éleva en Angleterre des séditions funestes, et qui mérita le châtiment des factieux. Il était si bien soutenu par la cour de Rome, que Henri II n'osa jamais le faire juger. Mais il désirait souvent « qu'on le vengeât de ce prêtre qui, à lui seul, était plus dangereux que tous les rebelles de l'Angleterre. » Quatre gentilshommes, excommuniés par Thomas, aussi-bien que leur roi, assassinèrent le saint archevêque, que l'on déclara aussitôt martyr.

Ribadéneira dit qu'en dépouillant son corps on lui trouva le dos tout couvert de vermine. Henri II fut obligé de demander pardon au pape d'un meurtre, illégal à la vérité, mais qu'il n'avait point ordonné, et il fallut qu'il se soumit à la pénitence publique que lui imposèrent deux légats envoyés exprès de Rome. On le fouetta cinq fois devant le

tombeau de Thomas : « remarquable exemple à proposer aux rois catholiques, de se soumettre à l'église, qui les châtie comme mère (1). »

Le corps de ce saint était à Cantorbéry; il fut brûlé publiquement par ordre de Henri VIII, qui tira de son église vingt-six chariots de richesses jusque-là inutiles.

On vénère une seconde tête de Thomas à Rome, dans la grande église de Saint-Pierre. Sa tunique et son étole sont à Sainte-Marie-Majeure. Il avait une troisième tête à l'abbaye de Royaumont, quelques reliques à Paris, dans l'église de Saint-Thomas du Louvre, et ailleurs.

On attribue de grands miracles à ce saint. Une pie qui savait parler, se voyant poursuivie par un aigle, s'écria : « Saint Thomas, ayez pitié de moi. » Au même instant l'aigle tomba mort (2).

THYRSE, — martyr en Bithynie au troisième siècle. Son corps ayant été apporté à Constantinople, il apparut un soir à l'impératrice Pulchérie, pour lui révéler les reliques des quarante martyrs, et la prier de les faire transférer auprès des siennes; ce qui eut lieu. Il avait un second corps à Limoges. Il en a un troisième à Oviédo, dans les Asturies.

TIBURCE, MAXIME ET VALÉRIEN,—mar-

(1) Ribadéneira, 29 décembre.
(2) Jacobi de Vorag. legenda undecima.

tyrs à Rome ou ailleurs, au deuxième ou au troisième siècle. Leurs corps sont à Rome, dans l'église de Sainte-Cécile. Mais ils ont chacun un second corps à Mayence. Ils sont en troisième lieu à Luques. Quatrièmement, on révérait leurs reliques à l'abbaye de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons-sur-Marne. Enfin, on montre à Bologne un neuvième bras de saint Tiburce, et un neuvième bras de saint Valérien.

TIMOTHÉE, — disciple de saint Paul, évêque d'Éphèse, et martyr. Son corps est à Rome, dans l'église de Saint-Paul, au chemin d'Ostie. Il est aussi à Minden en Basse-Saxe.

TITE-LIVE. — En l'année 1413, on trouva dans un des jardins de Sainte-Justiue, à Padoue, une châsse de plomb faite à l'antique. On ne douta pas un seul moment que ce ne fût le cercueil de Tite-Live, par la raison que Tite-Live était prêtre de la Concorde, et que le couvent des bénédictins de Sainte-Justine est bâti sur les ruines du temple de cette déesse. Dès qu'on sut cette découverte, toute la ville y accourut avec des acclamations et des transports de joie. « Le peuple faisait toucher ses chapelets à la châsse du prétendu Tite-Live, comme si c'eût été quelque nouveau canonisé; et Tite-Live, tout démantibulé par une populace affamée de reliques, fut mis dans un coffre de bois, chargé de branches de laurier, et porté en triomphe au temple de Sainte-

Justine (1), » où il est, sans doute, tout surpris de recevoir les prières des dévots.

TOBIE. — Nous ne pourrions dire où l'on prit, au septième siècle, les corps des deux Tobies et de la jeune Sara qu'on apporta à Rome, et que Rotharis, roi des Lombards, transporta à Pavie. On déroba ces trois corps vers l'an 1625, et l'on ne sait où les voleurs les mirent.

TOILE DE LA RESSUSCITÉE.—« La femme d'un consul de Cologne, ayant été enterrée en 1571, avec une bague de prix, le fossoyeur ouvrit le tombeau la nuit suivante, pour dérober la bague. Il fut bien étonné, quand il se sentit serrer la main, et quand la bonne dame l'empoigna pour se tirer du cercueil : il s'en dépêtra pourtant et s'enfuit sans autre conversation.

» La ressuscitée se développa aussi du mieux qu'elle put, et s'en alla frapper à la porte de sa maison ; elle appela un valet par son nom, et lui dit en trois mots le principal de son aventure, afin qu'on ne la laissât pas languir ; mais le valet la prit pour un fantôme, et courut tout effrayé raconter la chose à son maître.

» Celui-ci, également incrédule, le traita de fou, et dit qu'il croirait plutôt que ses chevaux seraient dans son grenier. En même temps, on entendit dans le grenier un tintamarre épouvantable ; le

(1) Misson, tome I, page 183.

valet y monta et y trouva six chevaux de carrosse, sans compter le reste de l'écurie. Le consul, étourdi de tant de prodiges, n'avait pas la force de parler. Le valet était évanoui dans le grenier; et la défunte qui n'était pas morte, grelottait dans son drap, en attendant qu'elle pût entrer.

» Enfin la porte lui fut ouverte, on la réchauffa, et on la traita si bien, qu'elle recommença de vivre, comme si de rien n'eût été; et le lendemain, on travailla aux machines nécessaires pour faire descendre les chevaux.

» Pour preuve de cela, on voit encore aujourd'hui dans ce grenier quelques chevaux de bois, qui sont revêtus de la peau des autres; et on montre dans l'église des Douze-Apôtres, où cette aventure est peinte, un grand rideau de toile, que cette femme fila depuis son retour au monde, où elle vécut encore sept ans.

» Il en est arrivé de l'histoire de cet événement, comme de celles de la plupart des autres événemens rares. On ne se contente pas de la pure singularité des faits, on veut les embellir par de nouveaux prodiges (1). »

TOMBEAUX. — Sans compter les tombeaux des grands saints, où il s'est toujours fait des miracles, comme on l'a vu, plusieurs monumens de ce genre ont été signalés par des prodiges,

(1) Misson, tome I, page 50. — Voyez l'*Histoire des Vampires et des Spectres malfaisans*, IIIe. partie, chap. 5 et 6.

sans qu'on sût bien quelles reliques ils renfermaient.

Les deux bénédictins, qui firent le *voyage littéraire*, content qu'ils virent dans une vieille église de Villeneuve-d'Agénois, un grand tombeau de marbre blanc, où l'on avait enterré un bienheureux Adouin, évêque. Un seigneur du pays voulut prendre le marbre de ce tombeau pour l'employer à des usages profanes. On sortit bien le vieux tombeau de l'église, mais quand il fut à la porte, tous les bœufs du monde n'auraient pu l'ébranler, et on fut obligé de le laisser sur la place.

Il n'est rien arrivé de semblable à ceux qui dépouillèrent les tombeaux et les châsses en 1793.

On voit peut-être encore à Dax, dans les Landes, trois tombeaux de marbre antique, qui sont vides depuis long-temps. Au déclin de la lune, les deux plus petits sont pleins d'une eau rougeâtre; et dans la pleine lune, le plus grand se remplit de la même eau, tandis qu'il n'y a rien dans les petits. Du moins c'était encore ainsi au dernier siécle.

On ne sait à qui appartiennent ces tombeaux; ce qui donne matière à beaucoup de contes et de suppositions miraculeuses.

On dit qu'en 1700, comme on voulait construire une petite sacristie dans le voisinage de ces tombeaux, on puisa l'eau qu'ils contenaient pour faire le mortier. On s'aperçut aussitôt qu'ils se vidaient entièrement, et que l'eau n'y revenait plus comme à l'ordinaire. Les habitans prirent

cela pour un miracle qui leur reprochait leur profanation. On fit des processions et des prières, et l'eau revint comme auparavant (1). Voyez *Paris*, etc.

TORPET ou TROPEZ. — On ne sait pas le lieu ou souffrit ce martyr, qui mourut, à ce qu'on croit, dans le premier siècle. Son corps est à Saint-Tropez, chez les Provençaux ; mais il a un second corps en Portugal, et une troisième tête aux minimes de Pise.

Les Provençaux disent que saint Tropez fut martyr sous Néron, et que ses reliques furent apportées de Rome dans leur pays par un ange.

TOURS. — TOUR DE BABEL.

Selon le calcul de Benjamin de Tudèle, cette tour avait dix mille pieds de diamètre à sa base. Saint Jérôme lui donne vingt mille pieds de hauteur; d'autres l'élèvent jusqu'à quatre-vingt mille pieds. C'est beaucoup, pour le nombre d'hommes qui peuplaient la terre cent dix-sept ans après le déluge. Mais des commentateurs disent que cette tour de quatre-vingt mille pieds fut bâtie par quinze ouvriers.

On voit auprès de Bagdad de vieux débris de rocher et de brique, élevés d'une centaine de pieds au-dessus du sol. Le père Kircher dit que

(1) M. Dulaure, *Description de la Gascogne, dans les principaux lieux de la France*, tome III, page 185.

ce sont les restes de la tour de Babel ; et Manesson-Mallet ajoute (1) que Dieu nous permet de voir encore les traces de ce monument d'orgueil, pour nous faire songer à ne pas exciter sa colère (2).

LA TOUR ENCHANTÉE DE TOLÈDE.

« Il y avait auprès de Tolède une vieille tour déserte, que l'on appelait la tour enchantée : personne n'avait osé y pénétrer, parce qu'elle était fermée de plusieurs portes de fer. Mais on disait qu'elle renfermait d'immenses trésors.

Rodrigue, dernier roi des Goths en Espagne, ayant besoin d'argent pour lever une armée contre les Maures, se décida à visiter cette tour, malgré les avis de tous ses sujets. Après en avoir parcouru plusieurs pièces, il fit enfoncer une porte de fer battu, que mille verrous fermaient intérieurement. Il entra dans une grande cave, où il ne trouva qu'un étendard de plusieurs couleurs, sur lequel on lisait ces mots : *Lorsqu'on ouvrira cette tour les barbares s'empareront de l'Espagne*....

» Alboulkacim-Tarista-Ben-Tarik, historien

---

(1) *Description de l'Univers*, tome II, page 234.

(2) Le poète juif Emmanuel explique, dans un de ses sonnets, comment le mot *Sac* est resté dans toutes les langues. Ceux qui travaillaient à la tour de Babel avaient, dit-il, comme nos manœuvres, chacun un sac pour mettre les petites provisions. Quand le Seigneur confondit leurs langues, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir, et demanda son sac : on ne répétait que ce mot. C'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent. (*Dictionnaire infernal*, au mot *Origines*.)

arabe, ajoute que, malgré son effroi, Rodrigue entra encore dans une belle salle, au milieu de laquelle il vit une statue de bronze, qui frappait la terre d'une massue, avec un bruit épouvantable; auprès de cette statue, on lisait ces paroles, écrites sur la muraille: « Malheureux » prince, tu seras détrôné par des nations étran» gères. »

Rodrigue épouvanté sortit de la tour et en fit refermer toutes les portes. Mais les barbares s'avançaient à grands pas; il marcha à leur rencontre avec son armée. La bataille se livra un dimanche, au pied de la Sierra-Moréna. L'armée espagnole fut taillée en pièces, et Rodrigue disparut du milieu des siens, sans que l'on sût ce qu'il était devenu.... »

On pensa qu'il avait été emporté par le diable, puisqu'il fut impossible de découvrir son corps après le combat; et qu'on ne trouva que son cheval, ses vêtemens et sa couronne, au bord d'une petite rivière (1)....

LA TOUR SANS VENIN.

« La tour sans venin est située à une lieue de Grenoble, sur la rivière du Drac. On l'appelle aussi *tour du Pariset.* Il est faux que les animaux venimeux ne puissent y vivre. On y trouve des serpens et des araignées. Des amateurs y ont porté des crapauds et des vipères; et ces reptiles n'ont

(1) *Le diable peint par lui-même*, chap. 12.

pas témoigné le moindre déplaisir dans leur nouveau domicile.

» La réputation de cette tour ne vient que d'une erreur de nom, ou d'une croyance populaire. Près de ce lieu était autrefois une chapelle dédiée à saint Verain (1). Verain signifie en langue du pays, *venin;* et comme le peuple attribue toujours aux saints des vertus analogues à leur nom, les dévots du Dauphiné s'étaient imaginé que saint Verain préservait du venin, et que par conséquent sa chapelle et la tour du Pariset devait être exempte de serpens et d'araignées, quoique la plupart des serpens et des araignées soient sans venin (2). »

LA TOUR DES RATS.

On montre, à quelques lieues de Coblentz, une vieille tour carrée que l'on appelle la tour des Rats. On dit que Hatton II, archevêque de Mayence, fit brûler une quantité de mendians, en disant qu'ils ne servaient qu'à manger le pain nécessaire aux citoyens utiles. Quelque temps après il tomba malade et se vit assiégé de tant de rats qu'il fut impossible de les chasser. Il se fit transporter dans une petite île du Rhin, à la tour dont nous parlons. Mais les rats le suivirent à la nage et le mangèrent dans sa tour.

(1) Saint Verain, évêque de Cavaillon au comtat Venaissin, dans le sixième siècle, a fait une foule de miracles. Son corps était à Gergeau, dans le diocèse d'Orléans.

(2) M. Salgues, *des Erreurs et des Préjugés*, etc. tome II, page 374.

C'est ainsi qu'Hérode fut mangé par des vers et Pharaon par des poux. Pline conte aussi que l'ile de Gyara, l'une des Cyclades, fut abandonnée de ses habitans, à cause des rats; qu'une ville d'Espagne fut renversée par des lapins, une ville de Thessalie par des taupes, une ville de France par des grenouilles, une antre ville en Afrique par des sauterelles (1).

TRANSLATION. — C'est le nom qu'on donne au transport des reliques d'un saint, que l'on tire du cercueil pour le mettre dans une châsse, ou que l'on fait passer d'un lieu dans un autre.

Dans les bons temps, la France s'occupait beaucoup plus de la translation d'un grand saint, que de l'avénement d'un prince à la couronne.

TRON ou TRUDON, — prêtre liégeois mort en 698. On leva son corps de terre en 880, et on l'exposa au culte des fidèles, dans l'église de Sarcing. Mais la crainte qu'on eut bientôt des Normands fit qu'on le cacha dans un caveau, où il resta jusqu'en 1045. Lorsqu'on voulut l'en tirer, le caveau jeta une puanteur si fétide, que les ouvriers en furent suffoqués; ce qui altéra un peu la bonne odeur de la sainteté de Tron.

Quarante ans après, on chercha pourtant de nouveau à retrouver ses reliques. On ne vit dans

(1) Cité par Misson, tome I, page 57.

le caveau que des carcasses tellement pouries, qu'on n'osa pas encore y choisir les os de saint Tron. Ce ne fut qu'en 1169 que l'abbé Wirie découvrit et fit honorer un corps, auquel il donna le nom du saint. Les Liégeois y vont en pèlerinage pour la toux.

TUGAL ou TUGDWAL, —appelé aussi par les Bretons *Pabut*, évêque bas-breton du sixième siècle, patron de Tréguier, de Laval et de Château-Landon. Son corps, qui se perdit huit ou dix fois dans ses diverses translations, et qui fut brûlé par les huguenots, à Laval et à Château-Landon, après avoir été brûlé par les Normands, était pourtant au dernier siècle, à Tréguier, à Laval et à Chartres.

TULLIE. —Vers le milieu du seizième siècle, on découvrit un tombeau près de la voie Appienne. On y trouva le corps d'une jeune fille, nageant dans une liqueur inconnue; elle avait les cheveux blonds, attachés avec une boucle d'or; elle était aussi fraiche que si elle eût été en vie. Au pied de ce corps, il y avait une lampe qui brûlait, et qui s'éteignit d'abord que l'air s'y fut introduit. On reconnut, à quelques inscriptions, que ce cadavre était là depuis quinze cents ans, et on conjectura que c'était le corps de Tullie, fille de Cicéron. On le transporta à Rome, on l'exposa au Capitole, où tout le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple imbécile com-

mençait à lui rendre les honneurs des saints, le pape qui avait cent moyens de soustraire cette précieuse antiquité à la vénération des idiots, et qui n'eu vit aucun, la fit jeter dans le Tibre (1). »

U.

UDALRIC ou ULRIC, — évêque d'Augsbourg, mort en 973. C'est le premier saint que les papes aient canonisé solennellement; et c'est depuis sa canonisation que cette cérémonie est exclusivement réservée aux souverains pontifes.

Le corps de saint Ulric est à Augsbourg où il n'a pas cessé de faire des merveilles. On dit que dans toute la ville et dans tout le territoire qu'il protége, il n'y a ni loirs ni rats. Mais c'est un fait aussi fondé que le privilége de la tour sans venin.

On prétend aussi que la poussière de son tombeau chasse les rats. Sans doute qu'on y mêle quelque autre poussière.

Il n'y avait pas de rats non plus dans le territoire du monastère de Saint-Hubert des Ardennes, parce qu'on y vénérait quelques ossemens de saint Ulric. On bénissait dans ce monastère de petits pains que l'on faisait toucher à la châsse du saint, et que l'on distribuait aux fidèles comme des préservatifs contre les rats. Dans une instruction

---

(1) *Dictionnaire infernal*, au mot *Ignorance*.

imprimée (1) il est dit qu'il faut distribuer le pain béni de saint Ulric dans tous les coins, et que peu après qu'ils en auront mangé, les rats mourront. On faisait aussi pour cela des prières.

Mais l'usage de ce pain béni n'est-il pas indécent et superstitieux, dit le père Lebrun, puisqu'on a tant de moyens naturels de détruire les rats?

On pense bien d'ailleurs que ce pain était empoisonné, et qu'il y avait de la fourberie à le bénir, pour en faire des miracles. Mais cette fourberie rapportait de l'argent.

URBAIN, — premier pape de ce nom, mort vers l'an 230. Son corps est à Rome dans l'église de Sainte-Cécile, et sa tête séparée dans l'église d'Ara-Cœli. Il avait un second corps et une seconde tête dans l'abbaye de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons-sur-Marne.

URBIC, — évêque de Clermont en Auvergne, vers le cinquième siècle. Il était marié; mais il avait fait vœu, en recevant l'épiscopat, de garder la continence avec sa femme. Un soir que tout était endormi, le démon tenta cette femme délaissée; elle vint frapper à sa porte et le pria d'une voix tremblante de lui ouvrir. Urbic à moitié endormi ne la fit pas trop attendre. Elle lui repré-

---

(1) Citée par le père Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, tome I, page 432.

senta en pleurant que si le cœur d'un mari appartenait à Dieu, le corps était à sa femme (1). Après de tendres remontrances, elle se glissa dans le lit épiscopal et devint grosse d'une fille. Urbic fit pénitence. On l'enterra avec sa femme et sa fille, qui recevaient comme lui un culte à Clermont. Sa châsse donnait des enfans aux femmes qui en voulaient.

URSIN, — premier évêque de Bourges, vers le troisième siècle, quoiqu'on dise à Bourges que c'est le même que Nathanael, appelé le docteur sans malice, dont il est parlé dans l'Évangile. Son corps était perdu, lorsqu'il apparut en 568 à Saint-Germain de Paris, qui était alors chez les Bourgeois, et à l'abbé de Saint-Symphorien. Il leur indiqua le lieu où ils pourraient découvrir ses reliques. Son corps se trouva frais comme s'il n'eût été qu'endormi : c'est l'ordinaire. On le mit dans une belle châsse à Bourges. Mais il avait un second corps à Lisieux, depuis les invasions des Normands.

URSULE ET LES ONZE MILLE VIERGES. — Leur légende conte qu'un capitaine anglais s'étant révolté, s'empara de la Basse-Bretagne dont il se fit souverain, et alla chercher des femmes à Londres pour ses soldats. Il prit pour lui la princesse

(1) Baillet, 3 avril.

Ursule, et enrôla onze mille vierges. C'était une armée assez rare.

On embarqua les onze mille vierges; les unes allaient de bon gré, d'autres bien malgré elles, à ce qu'on prétend. Une tempête les jeta dans le Rhin et elles débarquèrent à Cologne, où se trouvaient les Huns qui voulurent prendre avec elles les droits de maris. Mais animées par sainte Ursule, qui avait le pas sur toute la bande, elles se défendirent si bien que les Huns les mirent à mort. On ne sait en quel siècle se passa une aventure aussi remarquable.

On dit que les corps des onze mille vierges, qui ont fait chacune plus de onze mille miracles, furent trouvés à Cologne au seizième siècle. Le corps de sainte Ursule resta d'abord confondu avec les autres. Il fut distingué par un pigeon, qui venait régulièrement tous les jours à certaines heures sur son tombeau.

On rechercha ensuite ses compagnes, et on leur donna des noms, en distribuant leurs reliques. On trouva ainsi sainte Cordule, dont la tête recevait un culte à Rome dans l'église de Saint-Louis, et à Paris, dans l'église de Saint-Leu et Saint-Gilles;

Sainte Antonine, sainte Brigide, sainte Helène, sainte Géresine, fêtées à Cologne; sainte Othille, dont le corps était à Huy au pays de Liége; sainte Cunère, vénérée à Rhène au diocèse d'Utrecht; sainte Honorée, sainte Fleurine et sainte Languide, dont les corps sont à Tournay; sainte

Vincence et sainte Benedicte dont les têtes sont à Marseille ;

Sainte Orsmarie, sainte Sigillende, sainte Praxède, sainte Walpurge, sainte Julienne, sainte Théomate, sainte Cléomate, sainte Christiancie, sainte Anastasie, sainte Candide, sainte Flore, sainte Aurélie, sainte Christine, sainte Cunégonde, sainte Mactande, sainte Vibrande, sainte Colombine, sainte Calamande, sainte Jeanne, sainte Cécile, sainte Eugénie, dont les corps sont en Allemagne et en Espagne ;

Sainte Valère, sainte Florine, sainte Claire, sainte Honorée, sainte Panfrède, sainte Seconde, sainte Semibaire, sainte Natalie, sainte Sponce, sainte Avoye, honorées dans diverses églises de France ; etc.

Beaucoup d'autres corps des onze mille vierges n'ont pas de nom. On révérait dans Paris seulement vingt-un corps de ces saintes. On avait à Saint-Maximin en Provence la tête de sainte Société, que l'on disait une des compagnes de sainte Ursule. Il y avait trois têtes de ces vierges à Padoue ; quelques corps à Ancône ; cinq têtes à Assise ; plusieurs corps à Rome ; une tête à Bologne ; deux têtes à Avignon ; cinq têtes au Mont-Serrat. D'autres reliques semblables dans toutes les églises, outre cent *charretées* qu'on vénérait à Cologne, comme dit Calvin.

Le corps de sainte Ursule est à Cologne et à Ancône ; il était aussi à Saint-Jean-d'Angeli. Elle avait une quatrième tête à Aix en Provence, une cin-

quième mâchoire au Mont-Serrat, un cinquième crâne à Notre-Dame de Paris, et beaucoup de reliques à Imola, au Manset dans une foule de sacristies.

L'église de Sainte-Ursule de Cologne est pleine de tombeaux et tapissée d'ossemens rangés en trophées, comme on place les vieilles armures dans les arsenaux. Les têtes ont toutes quelque ornement. Les unes sont enchâssées dans l'argent, d'autres dans des bustes dorés. Il n'y en a point qui n'ait au moins sa calotte de brocard d'or, ou son bonnet de velours cramoisi, chamarré de perles et de pierres précieuses.

On dit que la terre de l'église de Sainte-Ursule ne peut souffrir aucun autre corps mort, depuis qu'on y a enterré les onze mille vierges; car on croit qu'on les a toutes enterrées là; et, pour prouver ce prodige, on montre le tombeau de la fille d'un duc de Brabant, qui se soulevait et demeurait en l'air, jusqu'à ce qu'on l'eût cramponné à deux ou trois pieds de terre, contre un des piliers de l'église (1).

La merveilleuse histoire de sainte Ursule et de ses onze mille compagnes a donné lieu à beaucoup d'histoires, mais aussi à beaucoup de critiques. On a remarqué d'abord qu'il n'était pas facile de trouver onze mille vierges. On a vu quelques martyrologes du neuvième siècle, qui n'en comptaient que mille; et c'est encore beaucoup trop. L'inscription qui a fait croire aux onze mille vier-

(1) Misson, tome I, page 48.

ges, était dit-on ainsi exprimée : S. Ursula et xi. m. v., que quelques critiques traduisent : *Sainte Ursule et onze martyres-vierges*.

Selon d'autres savans, d'anciens martyrologes portaient : SS. Ursula et Undecimilla virgines-martyres, *Sainte Ursule et sainte Undecimille vierges-martyres*. Des copistes maladroits prirent *Undecimilla* pour une abréviation barbare de *undecim millia*; et d'un nom qui n'annonçait qu'une vierge, ils en firent onze mille. Après cela on forgea la légende, qui se conte de cinq ou six manières différentes. Nous laissons aux doctes le soin de les juger.

AVENTURE DES RELIQUES DE TROIS COMPAGNES DE SAINTE URSULE.

L'abbé d'un monastère de bénédictins en Thuringe eut une vision vers l'an 1200. Il se crut transporté dans l'église des onze mille vierges à Cologne, auprès d'un tombeau qui renfermait les reliques des saintes Théomate, Cléomate et Christiancie. Il se hâta d'aller à Cologne, révéla sa vision, et demanda la permission d'emporter les trois corps qu'il avait rêvés.

Le fossoyeur de l'église découvrit effectivement trois corps, dont l'un avait sur sa poitrine un peigne de grand prix. Il mit le peigne de côté pour en faire son profit. Mais une religieuse nommée Friderinde étant survenue s'en empara par dévotion.

La nuit suivante, les trois vierges apparurent à l'abbé et lui dirent : Nous ne voulons pas nous en aller avec toi. — Et pourquoi donc, mes chères dames, reprit-il. — Parce que j'ai perdu mon peigne que ma mère m'avait donné, dit une des saintes. C'est le fossoyeur qui l'a pris, et la nonne Friderinde l'a emporté.

L'abbé alla le lendemain se plaindre à l'abbesse, qui fit rendre le peigne, après quoi il s'en retourna à son couvent avec ses reliques. Des guerres survinrent bientôt. On cacha les châsses des trois saintes sur une corniche, et quand la paix eut dissipé les frayeurs, on les oublia. Cléomate, Théomate et Christiancie finirent par s'ennuyer dans leur coin. On les entendit pendant plus d'un mois, frapper à grands coups dans leurs châsses; on ne les remit point en place honnête. Elles avertirent le sacristain qu'elles allaient s'en aller si on les négligeait; on ne se pressa pas davantage, et un matin pendant la messe, on vit trois belles vierges sortir de l'église et prendre le chemin de Cologne; on courut aux châsses, les reliques avaient disparu.

Les trois saintes retournèrent avec leurs compagnes, qu'elles n'ont plus quittées depuis (1).

On débite à Cologne beaucoup d'historiettes de ce genre.

(1) Cæsarii miracula. Lib. VIII, cap. 85.

V.

VALENTIN, — prêtre qui souffrit le martyre vers le troisième siècle. On croit qu'il mourut à Rome. Il guérit le mal caduc.

Son corps est à Rome dans l'église de Sainte Praxède, et sa tête dans l'église de Saint-Sébastien. Mais il a un second corps à Bologne. Il avait encore une tête à l'abbaye de Jumièges, dans le pays de Caux, la moitié d'un corps à Milan, un autre corps à peu près entier à Melun, et quelques bras détachés à Macerata, dans la Marche d'Ancône, à l'abbaye de Saint-Denis de Mons, à l'Escurial, et ailleurs.

VALÈRE, — martyr à Soissons vers l'an 287. Son corps est à Soissons et à Bologne. Il a un troisième crâne à Anvers.

VALERI, — abbé en Picardie, mort en 622. On avait retrouvé son corps qui faisait des miracles. Hugues Capet fonda pour le placer honorablement l'abbaye de Saint-Valeri, à l'embouchure de la Somme. Mais sous le règne de Philippe II, comme les moines de Saint-Valeri faisaient la contrebande avec les Anglais, et introduisaient en France des marchandises prohibées à cause de la guerre, Philippe détruisit la ville et le monastère, chassa les moines et emporta le corps du saint dans la haute Normandie.

Les moines le rapportèrent sous le règne suivant, et on l'honorait encore au dernier siècle, quoiqu'on montrât à Turin un second corps de saint Valeri.

VENANT, — abbé à Tours, au cinquième siècle. Un jour qu'il disait la messe, et qu'il en était à ces mots de l'oraison dominicale : *et délivrez-nous du mal*, il entendit du fond de la terre une voix qui répétait ces mêmes paroles. C'était un prêtre enterré là, qui se nommait Basin, et qui demandait des prières, parce qu'il était en purgatoire : ce qui prouve, comme disent les catholiques, qu'il faut payer des messes aux morts (1).

Le corps de saint Venant était à Saint-Martin de Tours, et à Paris dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. On avait beaucoup de vénération pour ces deux corps du même saint.

VÉRONIQUE. — *Veronica*, transposition de *Vera icon*, vraie image. — Le culte de la Véronique, ou vraie image de la sainte face de Jésus, n'est pas si récent que le croient certains critiques. Mais les histoires qu'on en fait ne remontent guère plus loin que le quatorzième siècle.

Après que l'église eut autorisé le culte des images, on honora particulièrement la représentation de la face du Sauveur, montant au Calvaire,

---

(1) Grégoire de Tours, hist. liv. 10, cap. 31, et de gloriâ conf. cap. 15.

couvert de sueur et de sang. On croit que dès le huitième siècle, il y avait à Rome un autel du saint suaire, sous la coupole duquel on vénérait un voile qui portait l'empreinte de la sainte face. Il est parlé de cette sainte face dans un bref du pape Serge IV, en l'an 1011. Il paraît qu'on y entretenait dix lampes continuellement allumées.

Nous ne savons pas quelles histoires on en contait dès lors, mais il s'y faisait de grands miracles, et l'on commença bientôt d'en vendre des copies à la porte de l'église du Vatican.

La sainte image s'appelait *la Véronique*, et ceux qui en vendaient les gravures, *les marchands de Véroniques* ou vraies images. On n'y représentait comme aujourd'hui que le devant de la face de Jésus-Christ avec les cheveux. Celles de ces images que l'on avait peintes sur la toile, n'étaient point encadrées selon l'usage, mais flottantes pour mieux ressembler au tableau original. On les faisait tenir quelquefois par un ange, et plus souvent par une femme.

Cette figure ne fut regardée d'abord que comme un support de la Véronique. Mais insensiblement on s'accoutuma à donner le nom de Véronique, à la femme même qui portait l'image.

Un chanoine de Mayence, qui fit le voyage de la Terre-Sainte en 1483, racontait qu'il avait vu à Jérusalem la maison de sainte Véronique. On montra cette maison à d'autres pèlerins, et bientôt on raconta que sainte Véronique avait vécu

Les légendaires disent ensuite qu'après la dispersion des apôtres, sainte Véronique vint à Marseille, avec la Madeleine, Lazare et sainte Marthe. Elle y vivait saintement, lorsque l'empereur Tibère étant tombé malade, et sachant les merveilles que Véronique faisait avec son voile, la fit venir à Rome; elle le guérit en un instant, fut comblée de présens et d'honneurs, passa le reste de sa vie dans la compagnie de saint Pierre et de saint Paul, et légua l'image de la face, au pape saint Clément.

Il résulte des recherches de plusieurs savans, que l'on croit à Rome avoir la représentation de la sainte face de Notre-Seigneur, imprimée par lui-même sur un voile; mais que l'histoire de la femme est récente, et qu'il n'y a pas quatre cents ans que cette histoire est faite.

Il ne faut pas dire comme Godescard, en reconnaissant Véronique pour une sainte imaginaire, que « la méprise de quelques particuliers ne peut retomber sur l'église, qui n'a jamais reconnu une telle sainte. » L'église a reconnu sainte Véronique. Elle est marquée au 4 de février, comme une sainte veuve, dans le martyrologe romain. Du Saussay, dans le martyrologe de France, la fait mourir au diocèse de Bordeaux, et place sa fête au 15 de février. La plupart des missels du seizième siècle, portent également sainte Véronique.

A Paris, on fêtait Véronique et la sainte face le jour de carnaval, qui est la fête des masques.

Dans les différens pays, on a fait de sainte Vé-

ronique une veuve, une vierge martyre, une martyre non vierge, etc. On met ordinairement son image en regard de celle de saint Fiacre, parce qu'on la prend pour l'hémorroïsse, et que saint Fiacre a la réputation de guérir les hémorroïdes.

Enfin, on vénère à Rome, dans l'église de Saint-Pierre au Vatican, la sainte face que Notre-Seigneur imprima sur un voile, et qui du moins devrait être unique. On avait pourtant aussi la vraie sainte face, à Paris, dans la Sainte-Chapelle. Elle est encore à Laon; elle est également à Jaen dans l'Andalousie, et dans beaucoup d'autres lieux (1).

DE LA SAINTE FACE DE LAON.

On se vante à Laon, comme à Rome et comme dans cent autres villes, de posséder le vrai voile de sainte Véronique, et la vraie représentation de la sainte face. Elle fut envoyée à Laon, en 1249, par le pape Urbain IV. On voit au haut de l'image ces quatre lettres : IC. XC., qui signifient Jésus-Christ. On voit au bas une inscription, qui donna beaucoup d'exercice aux savans. Quelques-uns prétendirent que c'était de l'hébreu, comme cela devrait être. Le P. Mabillon avoua qu'il n'en connaissait pas les caractères. Le P. Hardouin eut le talent d'y trouver un vers grec hexamètre, sur lequel il publia une

(1) Baillet, *Traité des fêtes mobiles, au mardi de la Quinquagésime.* — Godescard au 13 janvier. — M. Salgues, t. II, page 350, etc.

grosse dissertation, imprimée en 1707, dans le journal des savans.

Mais enfin le P. Honoré de Sainte-Catherine crut reconnaître que l'inscription était esclavone. On se moquait de lui, lorsque le czar Pierre-le-Grand vint à Laon, et avoua que le P. Honoré avait rencontré juste, et que l'inscriptiou portait ces mots : « Portrait du Sauveur, imprimé sur le mouchoir de la Véronique. »

Cette relique de Laon, attire tous les ans un concours immense de dévots et balance utilement Notre-Dame-de-Liesse qui est voisine.

On vend encore à présent, dans tous nos villages, de petites images de plomb qui représentent la sainte face de Laon ; c'est même un commerce important pour cette ville ; et les vendenrs ambulans assurent que ces petites médailles de cinq centimes, qui portent d'un côté la Véronique et de l'autre Notre-Dame-de-Liesse, sont un préservatif assuré contre le tonnerre et autres accidens.

VICTOIRE, — martyre romaine du troisième siècle. Son corps est à Monte-Léone et à Plaisance. Elle en avait un troisième à Paris, dans le couvent des Filles-Dieu.

Ce troisième corps fut envoyé de Rome en 1784 ; lorsqu'on l'exposa, on fut émerveillé de voir une sainte, morte depuis si long-temps, conserver un teint frais et une peau superbe. Quelques incrédules ouvrirent d'autres yeux que ceux de la foi ;

et l'on reconnut que les Filles-Dieu, pour éviter aux dévots le spectacle hideux d'un squelette, et pour donner meilleure grâce à leur sainte, avaient couvert sa tête d'un masque de soie et le reste de ses os d'une longue robe (1).

VICTOR, — martyr de Marseille, au troisième siècle. Pendant que l'empereur Maximien-Hercule était dans cette ville, Victor renversa d'un coup de pied un autel consacré aux idoles. Quoiqu'il fut officier des troupes de l'empereur, on l'arrêta aussitôt; on le lia à la queue d'un cheval indompté: ce supplice ne tua point le saint. On le fouetta à coup de nerfs de bœuf, sans qu'il y parût. On le crucifia, sans qu'il semblât moins à son aise.

Comme il chantait sur sa potence, on le mit en prison: pendant la nuit, il convertit ses geôliers, les baptisa, et fut fouetté le lendemain plus rudement que la première fois.

On le mena ensuite devant la statue d'une idole, à qui il donna de nouveau un coup de pied. Ce pied très-saint fut coupé par ordre des tyrans, et Victor n'en marcha pas moins droit. On fut obligé de le faire mourir sous une meule de moulin.

On conte qu'il y avait autrefois à Marseille, dans la place qu'occupa depuis l'abbaye de Saint-Victor, un bois de pins, où se retirait un serpent prodi-

(1) Voyez M. Dulaure, *Description des curiosités de Paris*, tome I, page 352.

gieux, qui avalait un homme comme une lentille. Saint Victor, qui était soldat, le tua d'un coup de sabre; c'est pour cela qu'on le représente avec un dragon à ses pieds.

Les restes de saint Victor furent enterrés honorablement: ils avaient surtout la vertu de chasser les démons. On compte une foule d'aveugles, de sourds et de muets qu'il guérit. Il ressuscita même quatre morts.

On vendait autrefois à Marseille des bouteilles d'eau bénite où l'on avait trempé quelques ossemens de saint Victor; c'était un remède souverain contre toutes espèces de maladies.

Le corps et la tête de saint Victor sont à Marseille; mais il avait une seconde tête à Sens, et un troisième crâne à Saint-Victor de Paris. On montrait aussi dans cette dernière abbaye, le vénérable pied, avec lequel Victor renversait les idoles. On dit qu'il a un second corps à Rome, dans l'église de Saint-Pancrace.

L'abbaye de Saint-Victor de Marseille était une des plus anciennes et des plus célèbres de France. On se vantait d'y posséder le premier autel où l'on a dit la messe, et le premier confessionnal où l'on a confessé. Ses moines étaient extrêmement riches; ils possédaient un immense trésor de reliques; où l'on pouvait honorer toute sorte de saints. On dit que la châsse de Saint-Victor valait plus d'un million.

C'est dans l'église souterraine de cette abbaye, que l'on tremblait à la porte d'une petite chapelle,

dans laquelle les dames ne pouvaient entrer sans péril.

On conservait à l'abbaye de Montier-Ramey, auprès de Troyes, le corps d'un autre saint Victor, qui se sanctifia dans une solitude à trois lieues d'Arcis-sur-Aube.

VICTOR, — surnommé *le Maure*, sans doute parce qu'il était nègre, martyr à Milan au quatrième siècle. Son corps est à Milan, et à Volterre en Toscane.

VINCENT, — diacre et martyr espagnol, qui souffrit vers l'an 303. Nous ne répéterons pas la hideuse légende de ses supplices. Le bréviaire de Sens dit qu'on le fit rôtir après l'avoir assaisonné au sel. On jeta son corps à la mer avec une meule de moulin; mais il surnagea. On l'exposa dans une voierie pour être mangé par les bêtes. Un corbeau vint le garder, et donna la chasse aux oiseaux de proie, aux bêtes farouches et surtout à un grand loup qui cherchait tous les moyens de faire son souper avec le corps de saint Vincent.

Les fidèles l'enterrèrent auprès de Valence, et son tombeau fit les plus grands miracles.

Lorsque Childebert faisait la guerre en Espagne, il épargna la ville de Sarragosse, parce que l'évêque eut l'adresse de lui donner la tunique de saint Vincent, que l'on vénérait encore à Paris au dernier siècle, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. On révéra partout les reliques d'un si

grand saint. Le corps enterré à Valence passa dans la suite à Lisbonne, mais il y en avait un second à Paris, avec la tunique. Il y en a un troisième à Rome dans l'église de Saint-Eusèbe, un quatrième à Metz, une cinquième tête au Mans, une sixième à Saint-Anastase de Rome, une septième dans la même ville, à l'église de la Sainte-Croix de Jérusalem, un neuvième bras au Mont-aux-Malades, en Normandie, et beaucoup de pièces détachées à Poitiers, à Tournay, à Bruxelles, à Mayence, à Prague, etc.

VINCENT-FERRIER, — dominicain mort en 1419. Il faisait des miracles comme on n'en fait plus. Les Bas-Bretons l'entendaient, quoiqu'il prêchât en espagnol. Il guérissait les malades par l'imposition des mains. Lorsqu'il faisait un sermon, des anges venaient se percher sur ses épaules, avec des figures de jeunes garçons.

Un jour qu'il disait la messe à Vannes, il alla chercher ses gands et son parapluie, qu'il avait oubliés à Rome ; et l'on ne s'aperçut point de son absence (1).

Il ressuscita auprès de Valence un enfant moitié cuit et moitié cru, et fit environ huit cent soixante miracles de cette sorte. Le matelas sur lequel il est mort a guéri à Vannes plus de quatre cents malades. Son manteau chassait les démons. On

(1) *Voyage dans le Finistère*, tome I, page 173.

faisait même des miracles avec l'eau où l'on avait lavé son corps.

Ce saint corps est toujours à Vannes, quoiqu'il ait été volé par Philippe II qui l'emporta en Espagne. On révère sous son nom des reliques détachées, dans trois ou quatre cents églises de l'Espagne et de l'Italie.

VIT. — On l'appelle aussi *Guy*. Mais son nom latin est *vitus*. Il souffrit le martyre en Italie, avec saint Modeste, son précepteur, et sainte Croissance *(Crescentia)* sa nourrice. Les corps de ces trois saints sont à Polignano. Mais saint Vit avait un second corps à la nouvelle Corbie en Westphalie ; et les habitans des côtes de la mer Baltique l'adoraient au douzième siècle comme un dieu.

Saint Vit a un troisième corps à Salzbourg, où l'on croyait l'honorer en allant danser des rondes devant sa châsse. On garde à Rome, dans l'église de Saint-Vit, quelques reliques de ce saint dont il découle une huile qui guérit de la morsure des chiens enragés. Nous ne savons pas s'il guérit autre chose.

DE LA DANSE DE SAINT VIT.

Voici ce qu'en dit la chronique de Limburg : « Les danseurs de saint Vit datent de l'année 1374. On vit avec étonnement, dans plusieurs contrées de l'Allemagne, des gens qui dansaient comme s'ils eussent été fous, pendant la moitié d'un jour et deux à deux. Ils tombaient ensuite

par terre ; on leur marchait sur le corps et on les regardait comme guéris. Ils couraient d'une ville à l'autre, s'asseyaient devant les églises et recevaient de l'argent. Le nombre de ces danseurs s'accrut tellement qu'on en a vu jusqu'à cinq cents à Cologne. Plus de cent femmes et filles devinrent grosses illégitimement. Les médecins regardaient ces danseurs comme des gens d'un tempérament fougueux, ou attaqués de quelque maladie. Les prêtres les exorcisaient comme possédés du diable. »

On croit que cette maladie, qui attaquait généralement les gens privés des plaisirs du mariage, fut appelée danse de saint Vit, à cause d'une chapelle bâtie auprès d'Ulm, sous l'invocation de ce saint, que l'on allait visiter avec dévotion pour la guérison de la maladie dont il s'agit, parce qu'on prétend qu'il en avait été attaqué lui-même (1). — Voyez Willibrord.

VITAL, — ancien martyr, honoré à Ravenne. Il a une seconde tête à Lille, et d'autres reliques doubles à Bologne et à Prague.

VITALINE, — J'ai souvent entendu raconter, dit Grégoire de Tours, par des vieillards, le fait suivant arrivé dans le bourg d'Artonne en Auver-

(1) M. Éloi Johanneau, *Dissertation sur le pèlerinage dansant d'Epternach*, tirée de Muller et publiée dans les Mémoires de l'académie celtique.

gne. Une certaine vierge, nommée Vitaline, repose dans ce lieu. Saint Martin vint un jour visiter son tombeau, et salua la défunte, qui aussitôt ressuscita pour le solliciter de lui donner sa bénédiction. Après que l'oraison fut achevée, le bienheureux Martin adressa ce discours à Vitaline : « Dites-moi, très-sainte Vierge, si déjà vous jouissez de la présence de Dieu? « La morte répondit : « Un seul péché, facile à éviter dans ce monde, m'a privée de cet avantage; le vendredi, jour où nous célébrons la passion du Rédempteur du monde, j'ai osé me laver la tête avec de l'eau. »

Saint Martin s'en alla bien étonné. Il pria pour Vitaline, revint quelques jours après, s'approcha de nouveau du tombeau, et s'écria : « Réjouissez-vous maintenant, ma bienheureuse sœur, car dans trois jours vous pourrez contempler la majesté divine. »

L'historien ajoute, que la sainte fit depuis beaucoup de miracles, et apparut à plusieurs personnes. L'archiprêtre d'Artonne, nommé Eulalie, ayant célébré les vigiles en l'honneur de cette sainte, et ayant invité à un repas les prêtres de son voisinage, le poisson vint à lui manquer. La sainte eut la complaisance d'apparaître à un pêcheur qui dormait, et de l'avertir d'aller promptement pêcher du poisson pour le repas que devait donner Eulalie. Le pêcheur, d'après cet avis, sortit de son lit, prit son filet; mais ô prodige! à peine l'avait-il développé, qu'il y trouve un poisson énorme; il le porte aussitôt aux convives de l'archi-

prêtre, qui le mangèrent dévotement (1). — Le corps de cette sainte est toujours à Artonne. Mais il n'y fait plus de si belles choses.

W.

WAAST, — évêque d'Arras, mort vers l'an 540. Un jour qu'il errait dans un désert, un gros ours vint à lui pour le manger. Mais il ne savait pas qu'il s'adressait à un saint. Waast fit une petite prière et rendit son ours apprivoisé comme un chien. On lui attribue beaucoup d'autres miracles.

Ses reliques faisaient merveilles dans la fameuse abbaye de Saint-Waast d'Arras, où l'on possédait son corps entier, quoiqu'on l'ait perdu plusieurs fois. On vénère à Lisbonne une seconde tête de saint Waast, et différentes reliques doubles à Beauvais, à Cambrai, à Bruges, etc.

WALBURGE, — abbesse de Heidenheim, morte en 780; son corps est à Aichstat. Il dégouttait de ses os une huile qui est un remède souverain contre diverses maladies. On dit qu'elle cessait de couler lorsqu'il y avait quelques discordes parmi les religieuses qui les gardaient. Aussi elle ne coulait pas tous les jours.

Sainte Walburge a un second corps à Prague,

(1) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne*, page 108, 5. vol. des principaux lieux de France.

un troisième à Ypres, et une foule de reliques détachées dans deux églises d'Allemagne et des Pays-Bas. Elle donne, dit-on, la discrétion à ceux qui parlent trop.

WANDRILLE, — abbé de Fontenelles au pays de Caux. Il avait deux corps, l'un à Gand, l'autre à Abbeville. Il en reste encore quelque chose, quoique les huguenots aient tout brûlé.

WILLIBRORD, — surnommé *Clément*, apôtre de la Frise, et premier évêque d'Utrecht, mort vers l'an 740. Son corps fut transporté à Epternach dans le duché de Luxembourg, à quatre lieues de Trèves, où il devint le but d'un pèlerinage singulier.

Plusieurs princes y vinrent en cérémonie. En 1512 l'empereur Maximilien Ier. offrit à saint Willibrord un cierge qui pesait 353 livres. Ce cierge était encore dans le monastère d'Epternach, 1794.

Le pèlerinage avait lieu à la Pentecôte. Lorsqu'on était arrivé sur le territoire du saint, on l'honorait par une espèce de danse, où l'on avançait trois pas pour reculer deux. Les danseurs étaient obligés de se ranger trois à trois. On dansait quelquefois pendant plus de deux heures.

On dit que ce pèlerinage commença peu de temps après la mort du saint; en voici l'occasion. Toutes les bêtes du pays furent frappées d'une maladie qui les faisait sauter continuellement,

jusqu'à ce qu'elles mourussent. On établit le pèlerinage dansant ; et aussitôt l'épidémie cessa (1).

Ce pèlerinage a toujours lieu. La révolution ne l'a interrompu que quelques années. — Voyez l'article *Vit*.

WINIFRIDE. — Le village de Holy-Inel, dans le pays de Galles en Angleterre, est remarquable par la fontaine de sainte Winifride, vierge qui y fut martyrisée, et dont les reliques paraissent perdues. On prétend qu'il sort de cette fontaine un ruisseau qui a quelque chose de sanglant, et que Dieu a fait ce miracle pour rappeler le martyre de la sainte (2).

WOLFGANG, — évêque de Ratisbonne, mort en 999. Son corps est à Ratisbonne. Son missel, que l'on garde comme une relique, guérit de la fièvre ceux qui le touchent.

WULFRAN, — évêque de Sens, mort en 721. Il avait un premier corps à Gand, et un second à Abbeville, dont il est le patron.

X.

XISTE, — que l'on appelle maintenant Sixte II,

(1) M. Éloi Johanneau, dans la dissertation citée à l'article de *saint Vit*.

(2) Thomas Corneille, *Dictionnaire géographique*.

vingt-cinquième pape, qui souffrit le martyre en l'an 258. Son corps est, dit-on, toujours à Rome. Il avait une seconde tête et deux bras doubles dans la chartreuse de Pettel, en Touraine. — Voyez aussi l'article Sixte.

Y.

YVES, — curé breton, qui plaidait les causes des malheureux et des pauvres. Il mourut en 1303. Les avocats l'ont pris pour leur patron.

Il a un corps entier à Tréguier, un demi-corps à Rome, dans l'église qui porte son nom, et diverses reliques détachées dans une infinité d'églises. — Voyez l'article *Chats*, dans les animaux.

Z.

ZACHARIE, — père de saint Jean-Baptiste. Son corps était à Constantinople, quoiqu'on dise qu'il n'a pas quitté Jérusalem, et quoiqu'on prétende avoir sa tête à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran.

On garde à Aix, en Provence, dans le trésor de la sacristie de saint Jean-Baptiste, un anneau d'or, où est enchâssé un saphir. Les uns disent qu'il a été porté par Zacharie, d'autres par saint Jean-Baptiste. D'autres accordent tout, en disant qu'il a appartenu au fils après avoir appartenu au père.

ZENOBE, — évêque de Florence, mort au

commencement du cinquième siècle. Sa châsse a fait beaucoup de miracles chez les Florentins. Dans une procession, elle toucha par hasard au tronc d'un arbre sec, qui poussa incontinent des fleurs et des fruits. On révère à Florence un crucifix qui a été fait du bois de cet arbre (1).

ZENON, — évêque de Vérone et martyr vers l'an 370. Il a un premier corps à Vérone, un second à Ulm et un troisième à Rome, dans l'église de Saint-Paul-des-trois-Fontaines.

Ribadéneira conte qu'il y eut un jour à Vérone, un grand débordement pendant qu'on était à la messe dans l'église de Saint-Zenon; que l'eau monta jusqu'au toit de l'église, et qu'elle n'entra pas dedans, quoique les portes fussent ouvertes. Tant il est vrai que la matière et les objets sans raison respectent les reliques des saints et nous donnent bon exemple.

Malgré la longueur de ce dictionnaire, il s'en faut de beaucoup qu'il présente toutes les reliques et toutes les images que l'on vénère. Nous avons dû nous borner à examiner les objets de culte les plus curieux; et nous pensons avoir rassemblé tout ce qu'il y a de plus digne d'attention, dans les reliques et dans les images des saints.

Mais quelques articles, découverts par l'auteur ou indiqués par des personnes instruites, pendant

(1) Misson, tome II, page 338.

l'impression de l'ouvrage, ne doivent pas être négligés parce qu'ils n'ont pas été connus d'abord. On pardonnera donc à l'auteur d'avoir fait un supplément, si l'on considère que c'est là premièrefois qu'on traite cette grande matière, et que malgré ses longues recherches, il a pu laisser échapper quelques particularités remarquables dans des choses si multipliées. On comptait en France seulement plus de cinquante mille églises; et à la rigueur il n'y en avait pas une qui n'eût quelques reliques à miracles, quelque histoire d'image merveilleuse, quelque fontaine sacrée, etc. Mais beaucoup de curiosités n'ont pas été écrites; et il faudrait trop de volumes pour tout rassembler.

SUPPLÉMENT.

ABRAHAM, ISAAC ET JACOB. — *Supplément aux articles.* — L'abbaye de Saint-Gall en Suisse, se vantait de posséder les os des trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob. Rodolphe, comte de Pfullendorf, les y envoya de Palestine, en l'an 1180. Il avait payé ces saintes reliques dix marcs d'or à des moines du territoire de Damas, et s'était voué pour la vie au service du Saint-Sépulcre. C'est à propos de ces reliques d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'un moine de Saint-Gall assure qu'Adam fut créé dans le territoire de Damas (1).

(1) *Anecdotes helvétiques*, page 46, dans le tome I des *Anecdotes des républiques*.

AGNUS-DEI. — *Supplément à l'article* CIERGES, *etc.* — « Chaque pape, la première année de son pontificat a coutume de *baptiser* solennellement les *Agnus-Dei*, qui sont de petits pains de cire blanche, tant soit peu ovales, et qui portent d'un côté la figure d'un agneau tenant l'étendard de la croix; et de l'autre quelque saint en demi-relief.

» Quand ce baptême se doit faire, le prélat-sacristain du pape, a le soin de tenir les *Agnus-Dei* prêts. La cire qu'on y emploie se prend dans les restes du cierge pascal des années précédentes. Mais comme il n'y en a pas une quantité suffisante, on y mêle une grande quantité d'autre cire blanche. Le mardi de Pâques, à l'issue de la messe pontificale, le pape, ayant sur la tête une mitre de toile d'argent, enrichie de perles, bénit premièrement l'eau commune, en récitant les oraisons ordinaires, auxquelles il ajoute une prière que les évêques et les cardinaux ne disent jamais. Après quoi, il prend le saint chrême, qui est un mélange d'huile d'olive, de baume du nord et de baume de Galaad en Judée. Il répand le tout sur l'eau en forme de croix; puis il dit quantité de prières sur les *Agnus-Dei*, qu'on lui présente dans des bassins de vermeil doré.

» Le pape se place ensuite dans un fauteuil; ses cameriers lui présentent un certain nombre de ces *Agnus-Dei*, qu'il plonge par paquets dans l'eau bénite. Les cardinaux les retirent et les essuient avec des serviettes qu'ils ont autour des

reins, en forme de tablier. Les prélats assistans, les portent sur de grandes tables, où on les laisse bien sécher.

» On continue les mêmes cérémonies les jours suivans jusqu'au vendredi

» Le samedi suivant, il y a chapelle papale, et la messe doit être chantée par un cardinal-prêtre. Le pape y assiste sur son trône, revêtu de ses ornemens pontificaux. Quand on a chanté l'*Agnus-Dei*, un sous-diacre apostolique, précédé du porte-croix, des acolytes, avec leurs chandeliers et des turiféraires, s'en va prendre des mains du sacristain du pape un bassin plein des *Agnus-Dei* nouvellement bénis, et enveloppé dans du coton de la Chine, qui est naturellement de diverses couleurs.

» Il s'arrête à la porte de la chapelle, se met à genoux, et tenant son bassin un peu élevé, il s'écrie : « Voici les nouveaux agneaux qui vous » sont annoncés. Alleluia! Ils sont venus tout à » l'heure aux fontaines; ils sont remplis de lu-» mière et de beauté. Alleluia! »

» A cette nouvelle, le chœur répond en musique, *Deo gratias. Alleluia!* Le diacre s'avance alors au milieu de la chapelle papale, et crie une seconde fois les mêmes paroles. Il les répète une troisième fois en se prosternant aux pieds du pape, qui prend le bassin, et en tire les *Agnus-Dei* pour les distribuer.

» Les cardinaux viennent les premiers, tour à tour, chacun à son rang, se prosterner devant le

pape, qui met de sa propre main les *Agnus-Dei* qu'il veut leur donner dans leurs mitres qu'ils tiennent renversées. Les prélats viennent ensuite avec le reste du clergé; puis les ambassadeurs, les princes, les seigneurs et les autres personnes distinguées.

» La distribution faite et la messe achevée, chacun se retire. Les *Agnus-Dei* qui restent sont conservés par le prélat, maître de la garde-robe du pape, qui les distribue tous les jours, à une certaine heure, aux pèlerins et aux étrangers.

» Par une constitution faite en 1572, le pape Grégoire XIII défend à ceux qui n'ont pas reçu les ordres sacrés de toucher les *Agnus-Dei*, et pour plus grande précaution ordonne que les laïques aient soin de les tenir enchâssés dans quelques matières transparentes, et que ceux qui en ont le moyen les enveloppent dans quelques riches étoffes, de telle sorte qu'ils paraissent toujours de quelque côté comme dans un reliquaire.

» Il est aussi défendu, par la même constitution, de les colorier, sous peine d'excommunication, quoique ces médailles bénites par les papes ne soient en substance que des gâteaux de cire; ils détournent la foudre, suspendent les pernicieux effets des autres élémens, et conservent la vie aux dévots qui les portent. (1) »

AMABLE. —*Supplément à l'article.*—On croit

(1) Extrait du *Tableau de la cour de Rome*, par Jean Aymon, IVᵉ. partie, chap. 6.

qu'il fut chantre de l'église de Riom. Son corps délivrait déjà les possédés du temps de Grégoire de Tours. Il guérissait les énergumènes au dernier siècle. On promène toujours sa châsse, qui rend la raison aux fous, à ce qu'on dit.

Quand Massillon visita les reliques de saint Amable, il fut poursuivi à coups de pierres par la dévote populace de Riom, qui voulait l'assommer, parce qu'il doutait un peu de la vertu du grand saint des Riomois.

AMPOULE.—*Supplément à l'article.*—« Lorsque le roi était arrivé pour le sacre à la cathédrale de Reims, on adressait à Dieu quelques prières, après lesquelles on annonçait la Sainte-Ampoule.

« Cette ancienne relique était apportée processionnellement de Saint-Remi, par le prieur de cette abbaye, revêtu d'une chappe d'étoffe d'or, et monté sur un cheval blanc de l'écurie du roi, couvert d'une housse d'argent richement brodée, et que deux maîtres palefreniers de la grande écurie conduisaient par les rênes. Ce religieux était sous un dais de même étoffe, qui était porté par quatre barons, appelés chevaliers de la Sainte-Ampoule, vêtus de satin blanc, avec un manteau de soie noire, une écharpe de velours blanc garnie de franges d'argent, et la croix de chevalier passée au cou et attachée à un ruban noir. Les quatre seigneurs nommés pour ôtages de la Sainte-Ampoule marchaient aux quatre coins du

dais, précédés chacun de son écuyer portant un guidon chargé d'un côté des armes de France et de Navarre, et de l'autre de celles de leur maison.

» L'archevèque de Reims, averti par le maître des cérémonies de l'arrivée de la Sainte-Ampoule, allait à la porte de l'église, accompagné de ses assistans et avec diverses cérémonies, la recevoir des mains du prieur de l'abbaye. Celui-ci, en la remettant à l'archevêque, lui disait ces paroles : « Monseigneur, je mets entre vos mains ce pré-» sent envoyé du ciel au grand saint Remi, pour » le sacre de Clovis et des rois ses successeurs : » mais auparavant je vous supplie, selon l'ancienne » coutume, de vous obliger à me la remettre en-» tre les mains, après que le sacre du roi sera » fait. » L'archevêque le promettait, et le prieur remettait la Sainte-ampoule (1). »

En 1793, le proconsul Ruhl, membre de la convention nationale, en mission à Reims, tira la Sainte-Ampoule du tombeau de saint Remi, où elle était gardée, brisa publiquement cette sainte fiole, et fit constater par un procès-verbal, publié dans le moniteur, qu'elle ne contenait rien, et qu'il n'en était sorti qu'une exhalaison infecte, comme d'une bouteille où l'on aurait mis autrefois quelque peu d'huile droguée.

Cependant tout le monde sait que les Rémois,

(1) *Histoire des religions et des mœurs de tous les peuples*, tome V, page 135.

ont retrouvé la Sainte-Ampoule. Les uns disent que celle qui fut brisée par le proconsul Ruhl n'était pas la véritable fiole, envoyée du ciel à saint Remi. D'autres, sentant qu'on ne peut nier un fait aussi public, disent que la fiole n'était rien, que l'huile était tout, et que c'est cette sainte huile céleste que l'on a sauvée. On prétend qu'un bon prêtre prévoyant le danger, renversa la liqueur de la Sainte-Ampoule sur un léger flocon de coton béni, que toute l'huile sainte se réduisit miraculeusement à une seule goutte, qu'il enveloppa le tout dans une lettre, et qu'il envoya cette lettre, qui contenait un si précieux trésor, à un bénédictin par qui la relique fut conservée en lieu de sûreté.

On ajoute que, quand les temps paisibles furent revenus, un prodige fit retrouver une fiole toute semblable à celle que Ruhl brisa dans l'église de Saint-Remi. (C'est peut-être la même !) On mit sur cette fiole le coton sacré. La goutte d'huile se hâta d'y descendre, se multiplia, et remplit le vase, en vertu de l'ancien miracle habituel qui faisait que l'huile de la Sainte-Ampoule ne diminuait point, quoiqu'on y puisât au besoin.

ANTOINE. — *Supplément à l'article.* — Ce grand saint avait un cinquième corps à Marseille, dans l'église des Pénitens-gris-de-Saint-Antoine.

On assure que quand saint Antoine arriva à Novogorod, sur sa meule de moulin, huit ou neuf cents ans après sa mort, il rencontra des pêcheurs

avec lesquels il fit marché de tout ce qu'ils prendraient du premier coup de filet. Ils amenèrent un grand coffre plein d'ornemens sacerdotaux, de livres et d'argent. Le saint leur paya la somme convenue, et bâtit lui-même la chapelle où l'on garde son corps, aussi entier que le jour où il mourut, avec toutes les nippes du coffre. Il s'y fait beaucoup de miracles; mais on ne permet pas aux étrangers d'entrer dans cette chapelle. On se contente de leur montrer la meule de moulin, qui est légère comme un liège (1).

Il y a dans Rome, à Sainte-Marie-Majeure, une image de saint Antoine qui protége les chevaux et les mulets. Le jour de la fête du saint on mène tous ces animaux à l'église avec leurs harnais; on les bénit, on les asperge d'eau bénite, moyennant une certaine somme pour chaque bête. On excommunie en même temps, et on livre au diable les hannetons, chenilles, souris, sauterelles, etc. (2)

ANTOINE DE PADOUE. — *Supplément à*

(1) Oléarius, *Voyage de Moscovie*, livre II, page 90. — On montre au Mogol une pierre que l'on dit légère, et qui peut être soutenue par un seul doigt, en vertu de quelque miracle à nous inconnu. Le voyageur Bernier n'étant pas musulman, ne put la voir qu'avec beaucoup de peine. Il reconnut que c'était pure friponnerie, ceux qui la montrent glissant dessous quelque chose qui la soutient. Il pensa découvrir la fraude; mais la peur lui fit crier merveille, sans quoi il ne serait jamais revenu nous donner ce petit trait de miracle.

(2) Misson, tome II, page 295.

l'article. — Il avait, à Marseille, un doigt qui ne manquait pas de faire retrouver les choses perdues.

AUSTREMOINE, — apôtre des Auvergnats, mort à Yssoire au troisième siècle. Son corps fut transporté à Volvie; et de Volvie, Pepin-le-Bref l'emporta sur ses épaules, comme dit le moine qui fit sa légende, à Mozat près de Riom. On a toujours conservé ce saint corps, avee la chasuble que saint Austremoine ne porta sans doute pas, et qui guérit les maux des yeux.

AUTELS. — On vénère à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-d'*Ara-Cœli*, un autel dont voici l'histoire. L'empereur Auguste consultait un jour la Sibylle de Cumes, qui lui montra au-dessus du soleil un cercle lumineux, au milieu duquel apparaissait une vierge qui tenait un enfant dans ses bras. Elle lui dit que c'était là le fils de Dieu. Auguste l'adora et lui éleva un autel qu'on appela *Ara-Cœli*.

Dans la suite, un pape consacra cet autel à la Sainte-Vierge, et l'on bâtit l'église sur la place qu'occupait la chambre où l'empereur eut sa vision (1).

Quelques-uns ajoutent que l'oracle de Delphes confirma les paroles de la Sibylle, en déclarant que l'enfant hébreu, fils de Dieu, et Dieu lui-même, était plus grand que lui, et qu'Auguste

(1) *Leg. aureæ*; leg. 6. *Voyage de France et d'Italie*, p. 298.

appela d'abord cet autel *Ara Primogeniti Dei* (1). — Voyez l'article *Pierre*, apôtre, l'article *Notre-Dame*, etc.

AVENTIN. — Ce saint, dont le nom est romain, vivait, à ce qu'on croit, au huitième siècle. Son corps était à Troyes, dans l'église de Saint-Étienne. On vénérait sa statue auprès de Beauregard en Auvergne. On la promène toujours avec pompe, et l'on assure qu'elle guérit de la fièvre.

Saint Odon, second abbé de Cluni, raconte que quelques gentilshommes rencontrant des marchands de cochons auprès de l'église de Saint-Aventin-d'Auvergne, enlevèrent par violence quelques-uns de ces animaux; car les seigneurs faisaient au dixième siècle le métier de brigands sur les grandes routes. Mais saint Aventin, qui est, comme on sait, le patron des porcs et des jaloux, vengea l'injure. Des deux gentilshommes qui avaient fait le vol, l'un fut tué par son cheval qui se cabra, l'autre eut la hanche rompue et ne survécut pas long-temps à son brigandage.

« Je suis bien aise de rapporter ce miracle, afin qu'il serve de leçon à ceux qui font le métier de brigands (2). »

BARTHÉLEMI. — *Supplément à l'article.* —

(1) Misson, tome II, page 233.

(2) Sancti Odonis collectionum, lib. III, in biblioth. clun., cité dans M. Dulaure, *Description de l'Auvergne*, page 459.

On vénérait à Marseille un neuvième bras de ce saint apôtre. Les habitans de Guéret dans la Marche allaient en pèlerinage à une vieille chapelle de Saint-Barthélemi, où ils croyaient trouver la guérison de la fièvre (1).

BENOIT. — *Supplément à l'article.* — Saint Benoît s'enfuit à seize ans avec sa nourrice, et arriva dans un village. La nourrice voulant nettoyer du blé pour lui préparer à manger, emprunta un crible qui se cassa. Comme elle n'avait pas de quoi le payer, Benoît prit les deux pièces du crible, pria, et le rétablit si parfaitement, qu'il ne parut pas qu'il eût été rompu. Les villageois étonnés suspendirent le crible dans leur église (2). Cette relique est sans doute encore au bourg d'Afile, à quelque distance de Rome.

DE LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT.

La médaille de saint Benoît a tout l'air d'un préservatif superstitieux, comme dit le curé Thiers.

---

(1) Vitruve, dans son *Traité d'architecture*, recommande aux Romains, quand ils auront à construire le temple d'un dieu renommé pour guérir quelque maladie, de le bâtir dans des lieux élevés, où l'on respire un air sain, afin que le peuple attribue à la Divinité qu'il vient prier, une guérison que la salubrité de l'air pourra seule opérer. On sait combien la persuasion d'être guéri, l'exercice, le passage d'un air grossier à un air plus pur, opèrent de miracles en ce genre. (*Note de M. Dulaure, Description de la Marche dans les principaux lieux de France.*)

(2) Baillet, 21 mars.

Les bénédictins d'Allemagne l'ont découverte les premiers. Les bénédictins de France l'ont préconisée après eux, dans un petit livre intitulé : *Les effets des vertus de la croix ou médaille du grand patriarche saint Benoît, extrait de l'imprimé d'Allemagne. Paris*, 1668.

En 1647 (est-il dit dans ce petit livre), comme on recherchait les sorciers dans la Bavière, et qu'on en exécutait plusieurs dans la ville de Straubingen, quelques-uns d'entre eux avouèrent que leurs sortiléges n'avaient pu avoir d'effet sur les bestiaux ni sur les autres habitans du château de Nattremberg, voisin de l'abbaye de Metten, de l'ordre de Saint-Benoît, à cause de quelques médailles sacrées qu'on y gardait.

On voulut voir ces médailles, dont personne ne put expliquer les caractères. Elles étaient rondes, de la largeur d'une pièce de deux francs, et portaient d'un côté le monogramme de Jésus-Christ, surmonté d'une petite croix, et entouré de ces lettres, en forme de légende circulaire : V. R. S. N. S. M. V. — S. M. Q. L. I. V. B. Les moines expliquèrent ces mots, où ils prétendirent qu'il fallait lire ces deux vers :

Vade Retrò Satana, Numquam Suade Mihi Vana.
Sunt Mala Quæ Libas; Ipse Venena Bibas (1).

(1) On a traduit ainsi ces deux vers :

Retire-toi, Satan, cesse de me tenter;
Garde bien ton poison, je n'y veux pas goûter.

L'autre face de la médaille présentait ces lettres ainsi disposées :

C		C		S
		S		
N	D	S	M	D
		M		
P		L		B

Les quatre lettres qui sont aux quatre coins hors de la croix, signifient : Crux Sancti Patris Benedicti, *la croix du saint père Benoît*. Les cinq lettres qui sont de haut en bas dans la croix, C. S. S. M. L. s'expliquent ainsi : Crux Sacra Sit Mihi Lux, *que la croix sacrée soit ma lumière*. Les cinq autres lettres qui traversent la croix, N. D. S. M. D. signifient : Non Draco Sit Mihi Dux, *que le dragon ne soit pas mon guide*.

Le bruit de la découverte de ces médailles s'étant répandu, tout le monde voulut en avoir. On en fit un grand nombre; les religieux les bénirent, et ce fut une nouvelle branche de commerce.

On assure que ceux qui portaient au cou ces saintes médailles, étaient à l'abri des charmes et des sortiléges, et qu'on guérissait les animaux ensorcelés, en trempant ces amulettes sacrées dans l'eau qu'on leur faisait boire.

Thiers a démontré que ces médailles étaient

une invention des moines du dix-septième siècle ; que l'usage en était superstitieux, et que ces sortes de préservatifs étaient condamnés par tous les théologiens sensés (1). Cependant les sœurs de la Charité à Paris, portent cette médaille à leur chapelet, pour conserver leur virginité (2).

Cette petite superstition n'empêche pas que les vénérables vierges, qui consacrent leur vie à soigner les pauvres malades, ne soient dignes de tous nos respects ; les Grecs leur eussent élevé des autels.

CAPRAIS. — Au nord d'Agen, s'élève un rocher, au sommet duquel est un couvent, dont la chapelle et quelques-unes des cellules sont taillées dans le roc. On y voit aussi une source qui ne tarit jamais, et qui, suivant les anciennes légendes, fut ouverte miraculeusement par saint Caprais. Comme un autre Moïse, ce saint fit jaillir l'eau du rocher en le frappant de sa baguette. On croit qu'il fut le premier évêque d'Agen et qu'il habita cet ermitage (3).

On conservait à l'abbaye de Lerins, le corps d'un saint Caprais qui en fut abbé.

CLOCHES.—*Supplément à l'article.*—Après la

(1) *Traité des Superstitions*, livre V, chap. 2.

(2) *Histoire des Religions*, etc. avec les fig. de B. Picard, tome V, planche 97. 1819.

(3) M. Dulaure, *Description de la Guienne.*

prise de la Rochelle, le lieutenant du roi vendit aux paroissiens de Saint-Barthélemi, la cloche du temple des protestans. Pour punir cette cloche d'avoir servi à convoquer des hérétiques à la prière, et la purger des habitudes qu'elle avait pu contracter avec les infidèles, on la fouetta très-dévotement. On ajoute que quand le lieutenant du roi voulut en demander le paiement, on lui répondit que cette cloche avait été huguenote, qu'elle était nouvelle convertie, et qu'en cette qualité elle devait jouir du délai de trois ans accordé aux nouveaux convertis pour payer leurs dettes (2).

CLOTILDE.—*Supplément à l'article.* — « Une tradition populaire attribue l'origine de la fameuse fête des Andelys, à un miracle opéré par sainte Clotilde, femme du roi Clovis Ier. ; et voici comme on raconte le fait :

« Cette reine était occupée à faire bâtir au grand Andelys, une église pour des moines ou des religieuses, quand les ouvriers venant à manquer de vin, se mirent à murmurer et voulurent abandonner leurs travaux. Clotilde, pleine de confiance dans le secours du Ciel, leur ordonna d'aller avec leurs cruches puiser de l'eau à la fontaine voisine : ils y coururent et furent bien surpris de voir qu'elle était changée en vin. La nouvelle de ce miracle s'étant bientôt répandue, tous

---

(1) M. Dulaure, *Description de l'Aunis.*

les ivrognes du canton s'y rendirent en foule ; mais la sainte leur joua un bon tour ; car, par un second miracle, l'eau continuant d'être toujours du vin pour les ouvriers, ne fut que de l'eau claire pour eux.

» C'est ainsi que le peuple raconte l'origine de la fête qu'on célébrait tous les ans le 2 de juin. Maintenant la cérémonie est toujours remise au dimanche le plus prochain de la fête de sainte Clotilde. Après l'office des vêpres, le chapitre, composé du doyen, des chanoines, etc., etc., et précédé d'un fifre, de deux tambours et de deux violons, sort en chantant, de l'église collégiale d'Andelys ; il marche en ordre processionnel avec le clergé de la Madeleine, celui de Saint-Sauveur, du petit Andelys et celui de quelques paroisses voisines ; il est accompagné du corps de ville, des officiers de la haute-justice et des quatre confréries de la croix, de la trinité, de la charité, et de Notre-Dame-des-Anges, dont chaque membre tient une torche à la main.

» Le doyen porte une petite statue de vermeil, haute d'environ quinze pouces, représentant sainte Clotilde, qui tient dans ses mains une petite chapelle du même métal, où est renfermé un morceau de son crâne, dont l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris a fait présent au chapitre. Son piédestal est un reliquaire de neuf à dix pouces de longueur, sur cinq de hauteur, qui renferme une côte de sainte Clotilde.

» Dans cet ordre, ils parviennent à une petite

place qui domine l'endroit d'où jaillit la fontaine, et le doyen, perçant à peine avec son cortége la foule immense d'hommes et de femmes qui se pressent les uns les autres, dépose le reliquaire qui sert de piédestal à la statue, sur une table de pierre soutenue par quatre colonnes d'un ordre simple, et qui est couverte d'une riche moisson de fleurs.

» Aussitôt que le reliquaire est posé, le doyen s'avance précipitamment vers la fontaine, tenant seulement la statue de sainte Clotilde, et quand il est parvenu au bord du bassin de pierre qu'on y a pratiqué, il la plonge trois fois dans l'eau; au même instant deux hommes y versent des brocs de vin, sans doute pour servir de symbole au miracle de sainte Clotide; et soudain les boiteux, les paralytiques, les goutteux, etc., qui sont rangés autour de la fontaine, s'y précipitent tous ensemble; car il est de croyance, que celui qui a le bonheur de s'y jeter le premier, est immanquablement guéri.

» Le doyen reprend le reliquaire, et le clergé s'en retourne dans le même ordre qu'il est venu. Aussitôt que le reliquaire est enlevé, le peuple s'empare des fleurs qui couvrent la table de pierre; on se les dispute, on se les arrache, on se bat pour les obtenir. Les coups de poings et les gourmades voltigent sur les joues des fidèles; et quand il ne s'offre plus de matières à cet objet de leur dévotion, hommes et femmes frottent sur la pierre des chapeaux, des mouchoirs, des bas, des cu-

lottes, auxquelles on attribue des vertus particulières.

» La même dévotion se manifeste auprès du bassin. On a pratiqué dans le mur qui l'avoisine, une petite niche où est une figure en bois, de sainte Clotilde, assez richement vêtue; elle est entourée de plusieurs douzaines de béquilles, qui attestent ses miracles passés. Mais comme le peuple ne saurait y atteindre, on se sert de longues perches, au bout desquelles on suspend des colliers, des jarretières, des chapelets qu'on fait toucher à la figure; et ce travail occupe nombre de bras, pendant nombre de jours.

« Tout cela n'est encore rien en comparaison de ce qui se passe autour du bassin. La cuve de pierre qui le forme, peut avoir neuf pieds de longueur, quatre de largeur, et trois de profondeur: il y a une grille de fer qui la sépare en deux parties. Autrefois les hommes étaient d'un côté, et les femmes de l'autre, mais aujourd'hui on n'y regarde pas de si près. Figurez-vous trente à quarante hommes et femmes en chemise, qui se pressent, se poussent, tombent les uns sur les autres dans le bassin, qui sortent ensuite de l'eau, courent de là vers la table de pierre, en font trois fois le tour, passent trois fois dessous, puis, traversant une populace nombreuse, se rendent dans un large fossé qui règne le long du grand Andelys, où, déposant sa chemise mouillée devant les assistans, chacun se r'habille à l'aide de ses parens ou de ses amis; vous aurez une idée fidèle de cette pieuse saturnale.

» J'ai vu, pendant une heure à peu près, que j'eus la fermeté de contempler ce spectacle, plus de deux cents enfans, depuis l'âge de neuf à dix mois, jusqu'à celui de trois ans, plongés dans les eaux glacées de la fontaine, tordre leurs petits membres, et pousser des cris perçans, qui devraient faire saigner tous les cœurs sensibles. Tirons le rideau sur cette scène cruelle, et reposons-nous sur un tableau moins attristant pour l'humanité.

» Le soir amène une autre cérémonie. Vis-à-vis de l'église, on allume un feu, au bruit des tambours; et ceux des pèlerins qui ont le plus de foi, en prennent quelques charbons, qui les préservent, disent-ils, du tonnerre, des incendies, etc. Quand la nuit est venue, on dresse des tables sous des tentes; on mange, on boit, on crie; les uns se promènent, les autres dansent ou se couchent pêle-mêle, hommes, femmes et enfans.

» Parmi les miracles attribués à l'eau salutaire de cette fontaine, on en cite un, arrivé il y a quelques années, dont toute la ville a été témoin. Une jeune paysanne, âgée de dix-huit ans, qu'on croyait attaquée d'hydropisie, et que son père fit baigner dans la fontaine, deux heures après devint mère d'un gros garçon; ce n'est pas en cela que gît le miracle, mais en ce qu'elle ne mourut pas des suites de l'immersion, et qu'elle et son fruit n'aient point été les victimes de l'ignorance des chirurgiens et d'une piété inconsidérée (1). »

(1) Lettre de M. Noël (inspecteur de l'université royale),

» En face de la fontaine (ajoute M. Cadet de Gassicourt), est une maison où se placent pour leur argent, les spectateurs toujours nombreux. Le sang normand est beau, et si toutes les baigneuses n'ont pas de jolis traits, le plus grand nombre peut dédommager les yeux par d'autres trésors. »

Cette fête se fait toujours, et les demoiselles normandes paraissent y tenir beaucoup.

COLOMBE. — *Supplément à l'article.* — La prose de sainte Colombe, dans le missel de Sens, dit que cette sainte ayant été liée pour être violée par un jeune homme, fut défendue par un ours *femelle*, car il faut de la décence. On la mit ensuite sur un bûcher que la pluie éteignit. Enfin on lui coupa la tête, les faiseurs de miracles n'ayant encore rien inventé qui puisse parer à ce genre de supplice (1). On représente aussi sainte Colombe avec un ours.

CRUCIFIX. — *Supplément à l'article.* — On révérait extrêmement à Marseille, au portail de l'église des Acoules, qui ne subsiste plus aujourd'hui, un vieux crucifix où Jésus était attaché, avec un habit d'évêque et la mitre en tête.

insérée dans le journal de Normandie du 14 juin 1788, citée dans le *Voyage de Normandie*, de M. Cadet de Gassicourt, tome II, page 77 et suiv.

(1) M. Cadet de Gassicourt, *Voyage en Normandie*, t. II, page 84.

Les dévots ne manquaient pas non plus d'aller visiter chez les capucins d'Aix, en Provence, un crucifix de bois qui reçut au bras gauche un boulet, lorsque la ville fut assiégée en 1589, par le duc d'Épernon. Le bras n'en fut qu'un peu noirci et le boulet se brisa (1).

Nous avons parlé du crucifix de Sainte-Marie-des-Carmes, de Naples, qui fit un miracle à peu près semblable.

DISAIN. — On doit garder encore à Ardes, en Auvergne, le corps de saint Disain, dont on sait très-peu de choses. Il vivait du temps de Pepin-le-Bref. On dit qu'il ressuscitait les enfans, en les plongeant dans une fontaine qui porte son nom, et qui est près de la ville. C'est en mémoire de ces miracles, que les nourrices et les bonnes femmes d'Ardes plongent encore leurs enfans dans la fontaine de Saint-Disain pour les fortifier (2).

DOMINIQUE D'OSMA. — *Supplément à l'article.* — Les jacobins de Marseille conservaient avec beaucoup de respect l'aube et l'étole de saint Dominique. On dit que ces deux pièces de friperie donnaient d'heureux accouchemens aux femmes; mais saint Dominique a tant fait de mal, qu'on ne peut croire que ses reliques puissent faire du bien.

---

(1) M. Bérenger, *Soirées provençales*, tome III, page 158, édition de 1786.

(2) M. Dulaure; *Description de l'Auvergne.*

ÉCROUELLES. — *Supplément à l'article de saint Louis.* — « François Ier. étaut à Marseille pour le mariage de son fils, toucha *et guérit* plus de cinq ceuts personnes malades des écrouelles (1). »

ÉDITH. — *Supplément à l'article.* — On trouve dans les vies des saints de Bretagne, du P. Albert, un petit conte qui est une imitation assez curieuse de l'histoire de Sodome et de la femme à Loth. Nous donnons ce morceau tel que l'a extrait l'auteur des *Étrennes du bon vieux temps* (2).

« La ville d'Herbauges, l'une des plus grandes, riches et florissantes de Bretagne, au pays de Retz, étant livrée à toutes sortes de vices et d'abominations, saint Félix, évêque de Nantes, y envoya saint Martin de Vertou, pour prêcher. Ce saint y étant eutré, resta long-temps sur le pavé, saus qu'aucun voulût le loger. Enfin une bonne femme, prenant compassion de lui, le retira en sa maison. Cette bonne femme et son mari se convertirent, mais les autres ne firent que se moquer du saint et de ses sermons. Saint Martin résolut de s'en retourner à Nantes. Dieu lui révéla l'horrible punition dont l'incrédulité de ce peuple devait être châtiée; il en avertit son hôtesse et son mari, leur commandant de sortir de la ville avec lui, et

(1) Ruffi, *Histoire de Marseille*, liv. VII, page 324.

(2) Page 20. — Un vol. *in*-18, publié sous le nom de *Frère Candide, ignorantin.* Paris, chez Barrois aîné. 1820. (Sans date.)

leur défendit de regarder derrière soi vers la cité. Ils sortent tous trois de la ville. Saint Martin s'étant mis en oraison, voilà qu'il se fait un horrible tremblement de terre, laquelle s'entr'ouvrant engloutit en moins de rien cette ville avec ses tours, murs, etc., et en leur lieu se fit un grand lac, qui contient deux grandes lieues de long, une et demie de large et sept de circuit. L'hôtesse du saint, oyant le grand bruit et fracas, se détourna pour regarder ce que c'était, mais elle en fut punie sur-le-champ, ayant été convertie en une statue de pierre. »

ÉGLISES. — *Supplément à l'article.* — On révère beaucoup à Aix-la-Chapelle, dans la cathédrale, une petite chapelle célèbre qui a peut-être donné son nom à la ville, à cause du premier miracle qui s'y fit. On ne sait trop quel personnage vint tout exprès du ciel pour la dédier. Mais deux saints évêques de Liège, Monulfe et Gondulphe, ressuscitèrent tout exprès pour assister à cette dédicace ; après quoi ils s'en retournèrent tranquillement dans leurs tombeaux.

On voyait à Bordeaux, dans l'église de Saint-Surin ou Severin une inscription latine dont voici la traduction : « Il y a dans le monde deux » cimetières célèbres, l'un à Arles dans les » Champs-Élysés, l'autre à Bordeaux à Saint-Se- » verin. Notre Seigneur Jésus-Christ les consacra » tous deux sous la figure d'un archevêque, avec » sept évêques ci-dessous nommés qui n'osèrent

» point lui demander qui il était, le reconnaissant bien pour le Seigneur, jusqu'à ce qu'enfin » il disparut. Il consacra aussi les églises de ces » deux villes. »

Les noms des sept évêques qu'on trouve ensuite et qui ne sont point les mêmes qui, selon Grégoire de Tours, prêchèrent les premiers l'Évangile dans les Gaules, prouvent assez que l'auteur de ce petit conte pieux était ignorant comme un moine du douzième siècle (1).

L'église de Saint-Paul de Lyon fut pareillement dédiée par Jésus-Christ, accompagné de tous ses anges.

On fait aussi beaucoup d'histoires sur les profanations des églises. Un gardeur de pourceaux s'étant réfugié avec ses élèves, par un orage, dans les ruines de l'église de Saint-Maxime, audessus de Riez en Provence, en fut si sévèrement puni, qu'il garda toute sa vie le cri peu gracieux de ses compagnons d'impiété. Beaucoup de prodiges semblables eurent lieu autrefois. Mais les saints ne sont plus si susceptibles. On ne voit pas qu'ils aient vengé dans la révolution leurs églises changées en salles de bal et de spectacle, etc. Il est vrai qu'il y aurait eu trop à punir.

ENNEMOND, — évêque de Lyon. On rapporta qu'ayant été assassiné en 667 par des émissaires d'Ébroïn, près de Châlons sur Saône, son

(1) M. Dulaure, *Description de la Guienne.*

corps fut exposé dans un bateau sans rameurs et sans guide. Le bateau suivit le cours de la Saône, et arriva jusqu'à Lyon. Les cloches de toutes les églises sonnaient miraculeusement sur son passage. Malgré les invitations du clergé et du peuple, le saint corps ne voulut s'arrêter dans la ville que lorsque ses deux sœurs, qui étaient religieuses, vinrent l'en solliciter (1). On l'enterra dans l'abbaye de Saint-Pierre-les-Dames, où il faisait encore des miracles au dernier siècle.

ERCONWALD, — évêque de Londres au septième siècle. Son corps, qui était à Londres dans l'église de Saint-Paul, disparut à la réforme de Henri VIII. On opérait autrefois de grands miracles avec le chariot qu'il s'était fait faire dans les dernières années de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus marcher à pied. On avait gardé très-religieusement ce chariot, parce que tous les malades qu'on y mettait y laissaient leurs maladies. Les parcelles de bois qu'on en détachait guérissaient pareillement toutes sortes de maux (2). On ne sait ce qu'il est devenu.

ESPÉRIE. — Espérie ayant fait vœu de garder sa virginité, refusa constamment d'épouser un seigneur que ses parens lui proposaient pour terminer des querelles de famille. L'amant proposé,

(1) M. Dulaure, *Description du Lyonnais.*
(2) Venerab. Bed. lib. 4, cap. 7, hist.

sans autre façon, coupa la tête à la vierge. Comme saint Denis, elle se leva, prit sa tête coupée entre ses mains, et dans cet état se mit à poursuivre son bourreau, qui, épouvanté du prodige, prit la fuite et abandonna le pays. Les reliques de cette sainte, portées au lieu de Saint-Coré, attirèrent beaucoup de dévots qui s'y fixèrent et commencèrent à y bâtir cette petite ville (1).

ÉTIENNE. — *Supplément à l'article.* — On avait à Marseille une troisième tunique de saint Étienne, dans l'église de Notre-Dame la majeure. Elle guérissait les maladies de sang.

ÉTIENNE DE GRANDMONT. — *Supplément à l'article.* — Le tombeau d'Étienne, à Grandmont dans la Marche, faisait toujours tant de merveilles, que l'affluence des dévots devint à charge aux moines mêmes. Pierre de Limoges, qui en était le prieur, voyant les miracles que saint Étienne opérait, appréhenda qu'ils ne troublassent son repos et celui de ses religieux, et que les serviteurs de Dieu ne fussent trop longtemps sans goûter la paix intérieure, si le peuple continuait d'assister au lieu où se faisaient ces miracles; c'est pourquoi il vint au tombeau du saint, et lui adressa ces paroles : « Serviteur de » Dieu, vous nous avez montré la voie de la » pauvreté, et vous nous avez appris de toutes

(1) M. Dulaure, *Description du Quercy.*

» vos forces à y marcher. Maintenant vous voulez, » par vos miracles, nous retirer de la voie étroite, » pour nous en faire prendre une large et spa- » cieuse; vous nous avez prêché la solitude, et vous » voulez aujourd'hui assembler autant de peuples » autour de nous qu'il s'en trouve dans les mar- » chés et dans les foires. Nous sommes assez » persuadés de votre sainteté, pour n'être point » curieux de vos miracles; gardez-vous donc à » l'avenir d'en opérer : car en faisant paraître » votre sainteté, vous nous faites perdre notre » humilité! Sacrifiez un peu votre gloire au soin » de votre salut; si vous ne renoncez à vos mi- » racles, nous vous le disons et déclarons haute- » ment, en vertu de l'obéissance que nous vous » avons promise, nous déterrerons vos ossemens, » et nous les jetterons dans la rivière (1). »

Le même auteur ajoute qu'après cette menace le corps du saint devenu raisonnable cessa de faire des miracles.

FONTAINES. — *Supplément à l'article.* — Il y a dans la forêt d'Escars une fontaine dont l'eau est excellente. Les Limosins lui attribuent des qualités miraculeuses. On la nomme la fontaine de Bonnefons. A certains jours de l'année, principalement à la fête de saint Fiacre, et à l'exaltation de la croix, on y voit arriver en affluence, de

(1) Le P. Henriquez, cité dans M. Dulaure, *Description de la Marche.*

cinq à six lieues à la ronde, des dévots et des malades. Les uns et les autres commencent par se laver les pieds dans la fontaine; ils en boivent de l'eau et s'en versent dans les manches et dans le dos; après ces ablutions intérieures et extérieures, qui ont beaucoup de rapport avec d'anciennes cérémonies du paganisme, ils coupent un morceau d'une croix de bois qui est auprès, et que l'on est obligé de renouveler tous les ans, tant leur dévotion est grande. Ils y attachent aussi les licous de leurs bestiaux malades, et de petits sacs remplis d'herbe ou de sel; puis ils jettent quelques monnaies dans la fontaine, en font trois fois le tour, et s'en retournent. Ils croient s'y guérir de la fièvre.

A deux lieues de cette fontaine miraculeuse, il y en a une autre qui ne l'est pas moins. Elle est située à Benac. Les pèlerins vont alternativement à ces deux fontaines, afin de trouver dans l'une le remède qui leur a manqué dans l'autre. On sait au reste que l'usage de jeter de l'argent dans les fontaines consacrées remonte au paganisme (1).

FRANCHARD, — solitaire qui se sanctifia autrefois dans la forêt de Fontainebleau. Nous n'avons pas découvert sa légende. On vénère sous son nom, aux lieux qu'il habita, une roche qu'on appelle aussi *la Roche qui pleure*. C'est

(1) M. Dulaure, *Description du Limosin.*

une grande pierre de laquelle il découle continuellement une goutte d'eau; et l'on assure que le saint fit cela par tendresse pour les gens du pays. Tous les ans, le jour de saint Franchard, qu'on fête d'un culte mobile, le lendemain de la Pentecôte, les bonnes femmes recueillent l'eau de sa roche dans de petits vases, avec la persuasion que c'est un remède infaillible pour les convulsions des enfans (1).

GENEVIÈVE. — *Supplément à l'article.* — Nous avons oublié de dire un mot du pain de sainte Geneviève. C'est un petit biscuit sec de forme ovale, sur lequel on figurait la sainte gardant ses moutons, avec une houlette, un livre de prières, et surmontée de quelques anges. Les religieux génovéfains bénissaient et vendaient ces petits pains, comme remèdes assurés contre la fièvre (2).

Nous aurions dû remarquer aussi que Louis XIII alla à Nanterre chercher un remède à son impuissance, au puits de Nanterre (3); car il fit tout au monde pour avoir un fils, et il en eut un.

GERMAIN D'AUXERRE. — *Supplément à l'article.* — On a retrouvé à Auxerre, depuis la révolution, quelques-uns de ses ossemens, et ses pantoufles qui font des miracles.

---

(1) Notes données.

(2) *Histoire des Religions et des Mœurs de tous les peuples du monde*, avec les fig. de B. Picard. 1819. Planche 97 du t. V.

(3) *Voyage de Cadet Gassicourt en Normandie*, t. I, p. 13.

HONORINE, — vierge et martyre normande, dont on ne sait pas l'histoire. On possède toujours son corps à Conflans-Sainte-Honorine, elle donne des accouchemens heureux et préserve des fausses couches. On a bien soin, dans le pays, de faire toucher à sa châsse les linges des femmes en travail d'enfant. On vend aussi des jarretières ou ceintures de sainte Honorine, qu'il faut porter tout le temps de la grossesse, et qu'on ne doit quitter qu'aux relevailles.

Autrefois, le chapelain du prieuré de Sainte-Honorine, disait pour quinze sous une certaine oraison sur la tête des femmes qui voulaient avoir des enfans, il leur mettait ensuite son étole sur la tête; et elles concevaient le lendemain (1).

INNOCENS. — *Supplément à l'article.* — On vénérait à Marseille, dans l'église souterraine de Saint-Victor, le tombeau de l'un des petits saints Innocens. Cette curiosité, qui ne doit pas être perdue, est décorée assez singulièrement pour un tombeau juif; car on voit des deux côtés des amours forgerons battant l'enclume, et au milieu une louve qui allaite deux enfans.... (2)

JÉSUS-CHRIST. — *Supplément à l'article.* — On conservait à Userche, en Limosin, la nappe sur laquelle Jésus célébra la cène avec ses apôtres.

(1) Notes communiquées.
(2) Ruffi, *Histoire de Marseille*, tome II, page 132.

On vénérait, dans la cathédrale de Marseille, une des larmes que Jésus-Christ versa sur Lazare et quelques arêtes du poisson dont il rassasia les cinq mille hommes sur la montagne (1).

On conte que sainte Anstremoine apporta à Clermont, le nombril de Notre-Seigneur, son prépuce, les langes dans lesquels il fut enveloppé, une partie du saint suaire, une partie de sa tunique, une partie de sa barbe, une partie de ses cheveux, une partie de la couronne d'épines, les cinq ongles de sa main gauche, avec deux ongles de sa main droite et quelques rognures des trois autres, un morceau de pain qu'il avait béni, les verges dont il fut flagellé, une partie de son éponge, et une pierre de son sépulcre (2). La plupart de ces reliques se sont perdues. Il paraît qu'on en avait inventé les étiquettes au dixième siècle.

DU SAINT NOMBRIL DE CHALONS-SUR-MARNE.

Nous avions dit (après Voltaire) qu'on possédait autrefois à Châlons le prépuce de Jésus-Christ; c'est une erreur fondée sur ce que dans le pays, on donne ordinairement le nom de saint prépuce à cette relique, qui n'était que le nombril, et que l'évêque Noailles fit disparaître. Nous tirerons là-dessus quelques détails curieux

(1) Le même, tome II, page 9.

(2) Mémorial publié par Baluze, cité dans M. Dulaure, *Description de l'Auvergne.*

d'une lettre publiée au quatrième tome de l'histoire critique des pratiques superstitieuses du P. Lebrun. Cette lettre a été écrite à l'occasion de la visite du saint nombril, faite le 19 d'avril 1707.

« Vous saurez donc, monsieur, qu'il y a, dans notre ville de Châlons, une paroisse appelée Notre-Dame-en-Vaux, où l'on prétend conserver depuis plusieurs siècles, une partie du saint nombril de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quoi, en a-t-il un, vous récriez-vous d'abord ?.... Patience, ce n'est pas de quoi il s'agit. Je sais ce que les anciens pères ont pensé sur la maternité de la Sainte-Vierge, sur sa virginité, sur la naissance de son fils notre Sauveur. La manière pure et miraculeuse dont ils ont cru qu'il était venu au monde, fait juger qu'ils n'eussent pas été extrêmement crédules sur cette relique; mais ne nous engageons point dans des disputes, je ne veux que vous rapporter des faits.

» Mais comment cette relique a-t-elle été apportée à Châlons? L'histoire en est curieuse, il faut la reprendre de plus haut. Cette parcelle attachée à la chair de Jésus-Christ lui étant tombée comme aux autres enfans, la sainte Vierge la ramassa, dit-on, avec beaucoup de révérence et de foi ; elle la garda chèrement toute sa vie, je ne sais même si elle ne la portait pas toujours sur elle. Après la mort de son fils, elle devint la source de sa consolation. Elle donna, en mourant, ce précieux dépôt à saint Jean l'évangéliste, comme à celui que son amour pour la personne

de Jésus-Christ en rendait le plus digne; saint Jean, établi évêque d'Éphèse, le laissa à ses successeurs; de ses successeurs il passa successivement par plusieurs mains en celles de Charlemagne. Eh! comment? Tout comme il vous plaira. — Nous le lui enverrons, si vous voulez, par l'impératrice Irène, en reconnaissance de ce qu'il avait chassé les Sarrasins de l'Empire; ou par Aroun, roi de Perse. Que si ce moyen vous paraît trop naturel pour une relique si miraculeuse, nous la lui ferons porter exprès par un ange, comme l'assure l'auteur des annales ecclésiastiques de Châlons.

» Charlemagne ne crut pas déplaire à l'ange en se défaisant de son présent au profit d'un tiers: il eût pu en enrichir son royaume et sa capitale, mais il aima mieux la porter à Rome, et en fit un présent au pape Léon III. Cette relique, qui semblait être destinée d'abord pour la France, y est revenue ensuite en partie; elle a établi son siége dans la ville de Châlons; et la paroisse de Notre-Dame-en-Vaux se fait une grande gloire de la posséder. Elle aurait raison, s'il était véritable qu'elle la possédât en effet. On ne l'y vénère pas seulement, on l'y adore, on la porte en procession sous un dais, et on en donne la bénédiction avec les mêmes cérémonies que si c'était le corps de Jésus-Christ.

» Que si vous me demandez des preuves authentiques de ce que j'avance, je vous répondrai, monsieur, avec le respect que je vous dois, que vous n'êtes pas assez crédule, et que vous ne feriez

pas plaisir à messieurs nos Châlonnais d'être si curieux. Nous la possédons d'un temps immémorial, vous diront-ils : que cela vous suffise, et si vous me poussez à bout par vos questions indiscrètes, je vous renverrai à la rue des Marmousets, à l'enseigne des trois pigeons, demander à Haymald-Robert, de Limoges, jadis clerc licencié ès lois, ensuite domestique d'un cardinal, depuis soldat, demeurant à Paris dans cette auberge, « homme d'honnête condition et de bonne » façon, comme il paraissait à l'extérieur, et qui » avait maintes connaissances », s'il n'est pas vrai qu'il a vu à Rome, dans le trésor où se gardent les saintes reliques et précieux joyaux avec les papiers de l'église romaine, et où sa qualité de domestique d'un cardinal lui donnait apparemment plein pouvoir de fouiller : je vous renverrai, dis-je, demander à ce savant critique s'il n'a pas vu certaines lettres apostoliques en forme de bulle, portant qu'une partie du saint nombril est à Châlons. Si vous pouvez en douter après cela, je n'ai plus rien à vous dire pour forcer votre incrédulité.

» Ainsi se conservaient l'origine et la succession du saint nombril ; lorsqu'en 1407, Charles de Poitiers évêque de Châlons, à l'instance des paroissiens de Notre-Dame, changea cette relique de place et la mit, sans la regarder, dans un autre reliquaire plus beau que le premier, sous la bonne foi seule de trois habitans de cette paroisse, qui l'assurèrent de ce que leur avait rapporté le Limosin de la rue des Marmousets. On a continué

depuis ce temps-là à lui rendre les honneurs dont je vous ai parlé; on y est venu en pèlerinage de fort loin; on dit même qu'il s'y est fait des miracles, ce qu'il n'est pas impossible de croire.

» Or, le cinquième dimanche du carême dernier, dixième avril, Messire Gaston Jean-Baptiste-Louis de Noailles, frère et successeur de Monseigneur le cardinal en ce siége, commença sa première visite épiscopale dans la paroisse de Notre-Dame avec les solennités ordinaires. Comme les comptes qu'il eut à recevoir, et la multitude des affaires qui se présentèrent ne lui permirent pas de les terminer toutes, il indiqua plusieurs assemblées dans son palais, où il invita les paroissiens, et où se trouvèrent tous ceux qui voulurent y assister. Vous connaissez le mérite du prélat; on doit certainement lui rendre cette justice qu'il est très-éclairé, et très-zélé pour ne souffrir dans son diocèse non-seulement aucun abus, mais rien de ce qui peut en approcher; et les affaires qu'il a soutenues jusqu'à présent pour la discipline et dont il est venu glorieusement à bout, font bien voir qu'il n'a pas encore moins de fermeté que de lumières.

» Il avait ouï parler depuis long-temps de la relique en question, mais les affaires de son diocèse, ses visites, ses infirmités l'avaient empêché de s'en instruire à fond par lui-même. Il ne pouvait ignorer ce que les goûts différens en faisaient penser aux divers esprits; il savait que les uns l'adoraient, que les autres n'y avaient aucune foi,

que d'autres en parlaient d'une manière peu édifiante. Il savait d'un autre côté combien un évêque doit être exact à ne proposer au peuple, pour objet de son culte et de sa foi, que des choses indubitables. Ces considérations portèrent notre prélat à dire à messieurs les chanoines de Notre-Dame et aux paroissiens assemblés dans son palais, qu'il était résolu de faire la visite de la relique. Il crut qu'il était de sa piété d'autoriser le culte qu'on lui rendait si elle se trouvait véritable, ou de le régler au moins, si par hasard il s'y était glissé quelque abus.

» Jour pris, Monsieur l'évêque en rochet et camail se transporte à Notre-Dame, avec presque tous les chanoines de cette église, et le peuple qui voulut l'y suivre ; il se fait apporter une image en ronde bosse de vermeil représentant la sainte Vierge tenant Jésus-Christ son fils, au nombril duquel est un cercle d'argent avec cette inscription autour : *De umbilico domini Jesu-Christi.* Le prélat se met à genoux, animé d'une sainte hardiesse, et persuadé qu'un évêque qui a l'honneur de consacrer le corps de Jésus-Christ et de le tenir tout entier dans ses mains, ne doit pas craindre à la vue de son nombril prétendu, principalement quand il n'est poussé que par un esprit de zèle et de religion.

» Sa prière finie, il ordonna à un orfévre d'approcher, lequel, sans autre secours que celui de la pointe de son couteau, enlève le cercle et ôte le cristal. Je ne vous dirai pas, mon-

sieur, si depuis la translation que fit Charles de Poitiers du prétendu saint nombril, on n'a pas touché à ce reliquaire, et si la curiosité n'y a pas porté les yeux ou les mains : la facilité qu'on eut à l'ouvrir le pourrait faire soupçonner. Ce que je sais, c'est que M. de Châlons en ayant tiré, en présence de tous les assistans, ce qui y était enfermé, il vit trois morceaux de taffetas rouge usés et percés, enveloppés les uns dans les autres, dans lesquels il ne trouva que trois petits morceaux de pierre, dont l'un était lisse, comme du gravier, de même couleur et de même dureté, les deux autres comme des éclats d'une pierre jaunâtre, graveleuse et friable, avec d'autres grains de très-petit volume, de même qualité et de même couleur.

» Vous jugez bien, Monsieur, quelle fut la surprise et la consternation des assistans, quand ils virent qu'au lieu d'une relique précieuse, d'un sacré dépôt, comme ils l'appelaient, ils ne trouvèrent qu'un peu de gravier. On eut beau recourir aux lunettes, les objets purent être grossis, mais ils ne changèrent pas pour cela de nature, et on reconnut que l'oracle de la rue des Marmousets n'était pas infaillible. On n'en demeura pas là ; on fit venir sur-le-champ le sieur Chèvre, qui, par sa profession d'accoucheur, et d'accoucheur habile, pouvait mieux connaître les parties du corps humain et la nature des vaisseaux ombilicaux ; il assura, en pleine assemblée, que ce ne pouvait être, ni n'avait ja-

mais été un nombril d'enfant, et il satisfit si solidement à toutes les questions qu'on lui proposa, que tous les assistans, et même les chanoines, furent désabusés, souffrirent, sans la moindre opposition, que monsieur l'évêque emportât ce gravier dans une boîte d'argent, et le reconduisirent avec les mêmes honneurs qu'ils lui avaient rendus en le recevant. »

Néanmoins, les notables Châlonnais, paroissiens de Notre-Dame-en-Vaux, et le clergé de la paroisse firent au prélat une remontrance imprimée. Ils redemandaient leur sainte relique. Cette affaire fit beaucoup de bruit, un peu de scandale; mais la relique n'a pas reparu depuis.

JONAS. — « En sortant de l'abbaye de Fécamp, j'entrai dans une église voisine, où je vis un vieux matelot à genoux devant une figure de triton, tel qu'Ovide le dépeint, à barbe limoneuse et à queue de poisson. Étonné de trouver cet emblème mythologique dans un temple chrétien, j'attendis que le matelot eût fini sa prière, et je lui demandai quel était le personnage pour lequel il paraissait avoir tant de dévotion. « Monsieur, me dit-il, c'est un grand saint qui jadis tomba dans la mer, et fut, par la grâce du Seigneur, changé en poisson. Tous les marins ont confiance dans son intercession, et comme je pars demain pour Cherbourg, je suis venu l'invoquer.... » C'était Jonas (1).

(1) *Voyage de Cadet de Gassicourt en Normandie*, tome I, page 88.

LOUIS, — évêque de Toulouse. — *Supplément à l'article.* — On conserve à Marseille un débris de son testament, son quatrième bras et ses habits épiscopaux.

Lorsqu'Alphonse le magnanime eut livré Marseille au pillage, il emporta sur sa galère le corps de saint Louis, disant qu'il n'était pas juste de le laisser dans une ville ruinée. Des matelots ayant tenté de dérober le corps et le calice du saint, Alphonse les fit pendre sur-le-champ. Durant la traversée, il s'éleva une tempête; des prêtres dirent au prince que c'était une punition du ciel, parce qu'il avait dérobé les reliques de Louis. « Le saint ne peut pas se fâcher contre moi, répondit Alphonse, puisque je ne l'emmène que pour le loger plus commodément. » Les Marseillais, trouvant qu'ils avaient tout perdu, non dans le sac de leur ville, mais dans le vol de leurs reliques, envoyèrent une ambassade au roi Alphonse, qui ne leur rendit pas les saints ossemens; c'est pourquoi ils en firent qui, quoique doubles, opèrent des miracles (2).

MANNE. — *Supplément à l'article.* — Il est vrai que, par la permission de Dieu, on conserva dans le tabernacle quelque peu de la manne du désert, comme un souvenir du prodige qui

(2) Ruffi, *Histoire de Marseille*, liv. IX.

avait nourri quarante ans les Israélites. Mais cette manne devait-elle faire des miracles? elle en fit pourtant à Arras. Lorsque l'évêque Noailles voulut examiner le prétendu nombril de Châlons-sur-Marne (1), on lui représenta qu'il devait craindre le sort d'un évêque d'Arras, qui devint aveugle au moment où il tenta d'ouvrir le vase qui renfermait la sainte manne qu'il souhaitait de visiter (2).

MARIEN, — solitaire de la forêt d'Entraigues, mort vers le sixième siècle. Après son trépas, les villes de Chambon et d'Evaux en Auvergne, se disputèrent son corps. On termina les altercations en plaçant le cercueil de saint Marien sur une charrette, à laquelle on attela deux bœufs indomptés. On convint que le saint corps appartiendrait aux habitans du lieu où les bœufs s'arrêteraient librement. Cette proposition fut adoptée. Les bœufs prirent la route de Chambon; mais il fallait nécessairement passer par Evaux pour arriver à l'autre ville. Les habitans suivaient avec une inquiétude religieuse. Le char s'avance près des murs d'Evaux. S'y arrêtera-t-il? Les bœufs sans entrer dans la ville, en cotoyent les murs et suivent la route de Chambon. Alors ceux

(1) Voyez le Supplément à l'article *Jésus-Christ*.

(2) Le P. Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, tome IV, page 323.

d'Evaux, désespérés, remplissent l'air de gémissemens, tandis que leurs adversaires poussent des cris de joie, et font retentir les échos de leurs chants d'allégresse. Ce concert flattait infiniment les oreilles du saint; mais il penchait pour ceux d'Evaux : on dit même qu'il ne feignit de diriger le char vers Chambon, que pour éprouver combien il était aimé.

Bientôt tout changea de face. Les bœufs inspirés, qui semblaient avoir abandonné Evaux, tournèrent brusquement à droite, entrèrent dans cette ville, et s'arrêtèrent à la porte de l'église. Les habitans de Chambon se retirèrent confus et désespérés; et ceux d'Evaux témoignèrent, par mille actions de grâce, tout le plaisir que leur causait cet heureux événement.

On voit toujours, à une lieue d'Evaux, les ruines d'une chapelle qui porte le nom de saint Marien, et qui lui servait d'oratoire : les habitans vont, le 10 d'octobre de chaque année, boire l'eau d'une fontaine, qui a surtout la vertu de guérir la fièvre (1).

MAXIMILIEN-HERCULE. — On trouva à Marseille le corps de cet empereur, vers le milieu du onzième siècle. Il s'était conservé sans corruption, frais et vermeil, dans une liqueur odorante. Sans l'inscription, c'eût été un corps saint.

(1) M. Dulaure, *Description de l'Auvergne.*

L'archevêque d'Arles le fit jeter à la mer ; et un vieux chroniqueur rapporte qu'à l'endroit où on le jeta on vit long-temps des tourbillons de fumée et des colonnes de flammes (1).

NOTRE-DAMES. — *Supplément à l'article.* L'image de la Vierge qu'on révérait à Orcival, en Auvergne, est une petite statue qui fut, dit-on, sculptée par saint Luc. On la promenait avec confiance dans les temps de calamité.

On lit, dans l'histoire de sainte Lidwine, qu'un marchand ayant apporté à Schiedam une image en bois de la Sainte Vierge, qu'il voulait aller vendre à Anvers, il la fit mettre dans un vaisseau pour le transport ; mais l'image devint si pesante, que vingt hommes des plus robustes ne la purent soulever, et qu'il fallut la laisser à Schiedam, où elle fit de très-grands miracles.

Les femmes sonnent toujours les cloches de Notre-Dame de Liesse pour avoir des enfans.

Au siége de Mézière, en 1814, une bombe tomba sur la chapelle d'une Notre-Dame, célèbre dans le pays, et s'arrêta dans la voûte, suspendue entre deux pierres par ses anses, à peu près au-dessus de la tête de l'image. Ce phénomène, qui est peut-être un effet du hasard, ou une œuvre de sacristain, est toujours admiré comme un miracle.

On vénère aussi à Bellinzone, chez les bons

(1) Chronicon Novalicense, liv. V, ap. And. Duchesne.

Suisses, une image de la Vierge peinte par saint Luc, perdue en Turquie, retrouvée à Rome, et apportée par un ange dans la chapelle où elle reçoit un culte.

NOTRE-DAME-LA-GRANDE DE POITIERS.

L'église de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, était autrefois dédiée à saint Nicolas ; un miracle la mit sous la protection de la Sainte Vierge. On remarque à l'entrée du chœur une colonne de six à sept pieds, sur laquelle est gravé un cœur surmonté d'un arbrisseau. Cette colonne a été élevée, dit-on, sur le tombeau d'un jeune homme qui mourut de douleur et de repentir auprès d'une femme de mauvaise vie. Bouchet raconte que ce jeune homme, ayant été inhumé en terre profane, il s'éleva quelques jours après, sur le lieu de sa sépulture, un rosier garni de fleurs. On découvrit la tombe, et on lui trouva dans la bouche un billet portant le nom de Marie. Ce nom, qui pouvait être celui de la femme débauchée auprès de laquelle il était mort, fut regardé comme le nom de la mère de Dieu. Le miracle parut suffisamment prouvé; on éleva la colonne dont nous avons parlé; et ce fut à cette occasion que cette église reçut le nom de Notre-Dame, au lieu de celui de saint Nicolas qu'elle portait auparavant.

Un autre miracle confirma, à cette église, le titre de Notre-Dame. Les Anglais étant devant Poitiers, parvinrent à séduire le clerc du maire

de cette ville, qui s'engagea à leur livrer une des portes : il éveilla son maître à quatre heures du matin, et lui demanda les clefs de la ville, sous prétexte de laisser sortir un officier qui devait aller trouver le roi Philippe. Le maire chercha inutilement les clefs sous le chevet de son lit. Il se leva avec précipitation, fit prendre les armes aux bourgeois, et courut remercier Dieu, dans l'église de Notre-Dame, d'avoir eu le temps de prévenir la trahison.

En faisant sa prière devant la Vierge, il s'aperçut que cette statue tenait les clefs de la ville dans ses mains et les lui présentait. Les cris de miracle se firent entendre de toutes parts, et personne n'osa douter que la sainte Vierge ne fût venue, prendre elle-même, sous le chevet du maire, les clefs de la ville, pour les remettre entre les mains de sa statue.

Des critiques diront peut-être que ce miracle aurait pu s'opérer d'une manière plus simple et aussi avantageuse aux habitans de Poitiers. Mais les chanoines de Notre-Dame-la-Grande n'en auraient pas retiré le même profit. C'est à cette occasion qu'ils durent plusieurs priviléges, et surtout celui de garder les clefs de la ville, d'exercer la justice pendant les trois jours des Rogations, et de délivrer tous les ans un prisonnier (1).

---

(1) M. Dulaure, tome IV, page 126, de la *Description des principaux lieux de France*.

ORIFLAMME. — *Supplément à l'article.* On garde à la cathédrale de Brescia une relique que les moines appellent l'oriflamme de Constantin. On ne la montre jamais entièrement. Le sacristain qui raconta au voyageur Misson les vertus de cette relique, lui dit seulement que c'était une croix bleue de matière inconnue, et que cette croix était la même qui apparut autrefois à Constantin lorsqu'il allait combattre Maxence. On croit que c'est le Labarum (1).

PATRONAGES. — Il y aurait un gros volume à faire sur ce sujet. Nous avons indiqué déjà divers patronages, dans les différens articles des saints. On nous permettra d'en rassembler ici un petit nombre, dont quelques-uns seront peut-être répétés.

Saint Acaire ou Achard mitige les personnes acariâtres. Saint Adelme et saint Robert d'Arbrissel donnent la continence. Sainte Afre est patronne des femmes qui tiennent comme elle une mauvaise maison. Elle fut martyrisée en Espagne avec trois de ses filles de joie et la servante de ces demoiselles.

Saint Agapet guérit les coliques venteuses. Saint Agile protége les piétons. Saint Agobart ou Aiguebaud garantit du nouement de l'aiguillette. Saint Aignan ou Tignan préserve de la teigne. Saint Andoche est le patron de ceux qui gardent les

(1) Misson, tome III, page 14.

canards. Sainte Anne, qui fait retrouver les choses perdues, est la patronne des palefreniers. Saint Antoine protége les pourceaux. Saint Atourni guérit les étourdissemens. Sainte Apolline et saint Médard guérissent le mal de dents.

Sainte Aye, fêtée à Mons, est la patronne des plaideurs. Saiut Blanchard est patron des blanchisseuses; saint Boniface donne l'embonpoint; sainte Barbe protége les arquebusiers et les chasseurs; elle veille aux magasins à poudre.

Saint Benezet est le patron des architectes-pontifes; saint Cloud guérit les boutons de la peau; saint Crépin et saint Crespinien sont les patrons des cordonniers; saint Clair et sainte Claire, sainte Flaminie de Clermont, sainte Othilie, guérissent les maux des yeux; saint Claude est invoqué par ceux qui boitent; saint Cassien est le patron des greffiers. Les maîtres d'école se recommandent à un autre saint qui porte le même nom.

Saint Cyr est le patron des ciriers; saint Étanche et saint Fiacre guérissent les hémorroïdes. Ce dernier est aussi le patron des jardiniers; saint Eutrope est invoqué par les hydropiques; saint Éloi est le patron de tous les états qui emploient la forge et l'enclume; saint Fort ou Guinefort délivre des faiblesses; sainte Gertrude chasse les souris et les rats; saint Genou guérit de la goutte; saint Jean délivre du mal caduc; Job ôte la galle; saint Just est le patron des cuisiniers, parce qu'il préside aux jus ou sauces.

Saint Liénard est le patron des prisonniers ; saint Léger est imploré par ceux qui sont trop gras ; saint Loup donne de bonnes jambes ; saint Mathurin rend la raison à ceux qui l'ont perdue.

La Madeleine est la patronne des cardeurs de laine ; saint Mammard guérit les douleurs de mamelles ; saint Michel est le patron des boulangers, parce qu'ils font des miches.

Saint Main ou Méen guérit la galle des mains, qu'on appelle pour cela le mal-saint-Main, comme on nomme l'épilepsie le mal-saint-Jean ; saint Ouen rend l'ouïe aux sourds ; sainte Pétronille ôte les fièvres ; saint Roch et saint Sébastien guérissent de la peste ; saint Rabboni, qui rend les maris meilleurs, est le patron des femmes malheureuses et persécutées par un époux crédule et barbare.

Ceux qui ont la toux, invoquent la Toussaint ; saint Vandelin garde les oies ; saint Waast et saint Victor sont les patrons des meuniers ; saint Paterne ou Paternel, invoqué surtout à Vannes, donne des enfans aux femmes stériles, comme saint Guignolé et quelques autres.

Sainte Rolende, très-célèbre à Liége, délivre de la colique et de la pierre : sainte Lidwina est invoquée par les gens pouris. Les procureurs même ont un patron, quoiqu'on ait dit le contraire. C'est saint Eustache (1) qui est aussi le patron des aubergistes. Saint Benoit est le patron

(1) Et à Rome dans les processions générales du clergé romain, les procureurs marchent sous la bannière de St Eustache.

des notaires ; saint Yves le patron des avocats ; saint Thomas le patron des secrétaires et copistes; saint Luc le patron des peintres ; saint Léonard le patron des graveurs ; saint Georges le patron des serruriers ; saint Laurent le patron des postillons ; sainte Luce, qui traite aussi les maladies des yeux, la patronne des cochers ; saint Vincent le patron des vignerons et des charretiers; saint Anastase le patron des messagers ; saint Barthélemi le patron des tanneurs ; saint Sylvestre le patron des cabaretiers ; saint Sébastien le patron des merciers ; saint Cosme et saint Damien les patrons des médecins ; saint Pantaléon le patron des fourreurs ; saint Bonhomme le patron des savetiers ; saint Joseph le patron des charpentiers ; saint Grégoire le patron des maçons ; saint Nicolas le patron des enfans et des amoureux, etc., etc., etc. *Voyez l'introduction.*

PIERRE DE DRAGON. — Il y a, dans une maison de Lucerne, une pierre de dragon, qui est une des plus grandes raretés qu'on puisse voir. Un paysan la trouva, en fauchant un pré. Ayant vu un dragon horrible qui passa dans l'air à côté de lui, il tomba en défaillance, et vit en se relevant, dans du sang caillé que ce dragon avait répandu, une pierre qu'il ramassa. Elle demeura dans sa maison durant trois générations, et depuis elle passa à un bourgeois de Lucerne. Elle est plus dure que le marbre, et aucun fer n'y peut faire la moindre brèche ; elle est ronde, à peu

près comme un globe partagé en trois zones. Les deux bouts sont bruns, le milieu est blanc, tirant sur le jaune ; elle pèse neuf onces ; on lui attribue des propriétés admirables pour guérir diverses maladies, comme la peste, les pertes de sang, et autres (1).

RESTITUTE. — Son corps était à Sora, au royaume de Naples. Dans une irruption des Sarrazins, sous le pape Léon IV, on le transporta à Rome; de là on l'amena à Mareuil auprès d'Amiens. Mais le voyage ne devait pas se faire sans miracles. Le fils de l'aubergiste, chez qui le porteur des reliques logea à Florence, étant mort pendant la nuit, on lui fit toucher le corps de sainte Restitute, et aussitôt il ressuscita.

En traversant une petite campagne du Soissonnais, on déposa un moment le cercueil de la sainte, dans un endroit où parut incontinent une fontaine miraculeuse ; on apporta en même temps un enfant mort-né qui recouvra tout d'un coup la vie ; et comme on allait lever la châsse pour aller plus loin, l'enfant cria d'une voix intelligible : *arrêtez ici.* Le saint corps devint aussitôt tellement pesant, qu'il fallut lui bâtir une église dans ce lieu même, qui s'est appelé *Arcy* à cause du cri de l'enfant.

Nous ne dirions pas si le corps de sainte Restitute y est toujours ; mais sa fontaine remet dans leur bon sens ceux qui ont l'esprit aliéné (2).

(1) Bruzen de la Martinière, au mot *Lucerne*.

(2) Le père Giry, tome I, page 1445.

SOLANGE, — vierge martyre, patronne du Berry. Son histoire est une copie assez gauche de la légende de sainte Geneviève. Elle fait également le beau temps et la pluie.

Un jour, deux hommes qui menaient une vie déréglée osèrent se présenter pour porter sa châsse. Il leur fut impossible de remuer la sainte.

En 1631, un des porteurs de la châsse s'étant mis à jurer, le brancard s'appesantit sur son épaule, si bien qu'il se sentit près d'être écrasé. Il se hâta de demander pardon à Dieu et à la sainte; et peu à peu il reprit la faculté de continuer sa marche.

Le père Giry conte qu'en 1635, un calviniste se raillant des prières qu'on faisait en portant les sacrés ossemens de Solange pour avoir de la pluie, la sainte ferma incontinent la bouche de l'impie en faisant pleuvoir.

URSULE. — *Supplément à l'article.* — Sainte Avoye, l'une des compagnes de sainte Ursule, avait des corps à Paris et ailleurs. Elle apparut autrefois à quelques bonnes gens de Pleumelec au diocèse de Vannes, et s'arrêta au bord de la mer sur une pierre qui a fait depuis des miracles. On vénère aussi dans le voisinage une fontaine sanctifiée par sainte Avoye. Lorsqu'un enfant ne peut pas marcher, on le pose sur cette pierre, qui est creuse par le milieu; on le plonge ensuite dans la fontaine: on assure que cette cérémonie l'affermit sur ses jambes.

On révérait aussi sainte Avoye à Meulan, où elle était pareillement invoquée pour les enfans privés de la faculté de marcher, et pour la conversion des pécheurs endurcis (1).

(1) Le père Giry, tome I, page 1346.

FIN DU SUPPLÉMENT.

TRAITÉ
DES RELIQUES,

PAR JEAN CALVIN.

TRAITÉ

DES RELIQUES.

Saint Augustin, au livre qu'il a intitulé *Du labeur des moines*, se complaignant d'aucuns porteurs de rogatons, qui déjà de son temps exerçaient foire vilaine et déshonnête, portant çà et là des reliques de martyrs, ajoute, *voire si ce sont reliques de martyrs....* par lequel mot il signifie que dès lors il se commettait de l'abus et tromperie, en faisant accroire au simple peuple que des os recueillis çà et là étaient os de saints. Puisque l'origine de cet abus est si ancienne, il ne faut douter qu'il n'ait bien été multiplié, cependant, par si long temps. Même vu que le monde s'est merveilleusement corrompu depuis ce temps-là, et qu'il est décliné toujours en empirant, jusqu'à ce qu'il est venu en l'extrémité, où nous le voyons.

Or le premier vice, et comme racine du mal, a été, qu'au lieu de chercher Jésus-Christ en sa parole, en ses sacremens et en ses grâces spirituelles, le monde, selon sa coutume, s'est amusé à ses robes, chemises et drapeaux : et en ce faisant, a laissé le principal, pour suivre l'accessoire. Semblablement a-t-il fait des apôtres, mar-

tyrs et autres saints. Car au lieu de méditer leur vie, pour suivre leur exemple, il a mis toute son étude à contempler et tenir comme en trésor leurs os, chemises, ceintures, bonnets et semblables fatras.

Je sais bien que cela a quelque espèce et couleur de bonne dévotion et zèle, quand on allègue qu'on garde les reliques de Jésus-Christ pour l'honneur qu'on lui porte, et pour en avoir meilleure mémoire, et pareillement des saints. Mais il fallait considérer ce que dit saint Paul : Que tout service de Dieu inventé en la tête de l'homme, quelque apparence de sagesse qu'il ait, n'est que vanité et folie, s'il n'a meilleur fondement et plus certain que notre semblant. Outre plus, il fallait contrepeser le profit qui en peut venir avec le danger : et en ce faisant, il se fût trouvé que c'était une chose bien peu utile, ou du tout superflue et frivole, que d'avoir ainsi des reliquaires ; au contraire qu'il est bien difficile, ou du tout impossible que de là on ne décline petit à petit à idolâtrie. Car on ne se peut tenir de les regarder et manier sans les honorer ; et en les honorant, il n'y a nulle mesure qu'incontinent on ne leur attribue l'honneur qui était dû à Jésus-Christ. Ainsi, pour dire en bref ce qui en est, la convoitise d'avoir des reliques n'est quasi jamais sans superstition; et qui pis est, elle est mère d'idolâtrie, laquelle est ordinairement conjointe avec.

Chacun confesse que ce qui a ému Notre-Seigneur à cacher le corps de Moïse, a été de peur

que le peuple d'Israël en abusât en l'adorant (1). Or, il convient étendre ce qui a été fait en un saint à tous les autres, vu que c'est une même raison. Mais encore que nous laissions là les saints, avisons ce que dit saint Paul de Jésus-Christ même. Car il proteste de ne le connaître plus selon la chair, après sa résurrection, admonestant par ces mots que tout ce qui est charnel en Jésus-Christ se doit oublier et mettre en arrière, afin d'employer et mettre toute notre affection à le chercher, et posséder selon l'esprit. Maintenant donc, de prétendre que c'est une belle chose d'avoir quelque mémorial tant de lui que des saints, pour nous inciter à dévotion : qu'est-ce sinon une fausse couverture, pour farder notre folle cupidité qui n'est fondée en nulle raison ? Et même quand il semblerait avis que cette raison fût suffisante, puis qu'elle répugne apertement à ce que le saint Esprit a prononcé par la bouche de saint Paul, que voulons-nous plus? Combien qu'il n'est là métier de faire longue dispute sur ce point : à savoir s'il est bon ou mauvais d'avoir des reliques, pour les garder seulement comme choses précieuses, sans les adorer. Car ainsi que nous avons dit, l'expérience montre que l'un n'est presque jamais sans l'autre.

Il est bien vrai que saint Ambroise (2), par-

---

(1) Genèse, chap. 34, p. 5.
(2) En l'oraison de la mort de Théodosius.

lant d'Hélène, mère de Constantin empereur, laquelle avec grande peine et gros dépens, chercha la croix de Notre-Seigneur, dit qu'elle n'adora sinon le Seigneur qui y avait été pendu, et non pas le bois. Mais c'est une chose bien rare, d'avoir le cœur adonné à quelques reliques que ce soit, qu'on ne se contamine et pollue, quant et quant, de quelque superstition.

Je confesse qu'on ne vient pas du premier coup à idolâtrie manifeste, mais petit à petit on vient d'un abus à l'autre, jusqu'à ce qu'on trébuche en l'extrémité. Tant y à que le peuple qui se dit chrétien est venu jusque-là, qu'il a pleinement idolâtré en cet endroit, autant que firent jamais païens. Car on s'est prosterné et agenouillé devant les reliques, tout ainsi que devant Dieu : on leur a allumé torches et chandelles, en signe d'hommage ; on y a mis sa fiance ; on a là eu son recours, comme si la vertu et la grâce de Dieu y eût été enclose. Si l'idolâtrie n'est sinon transférer l'honneur de Dieu ailleurs, nierons-nous que cela ne soit idolâtrie?

Et ne faut excuser que ça été un zèle désordonné de quelques rudes et idiots, ou de simples femmes. Car ça été un désordre général, approuvé de ceux qui avaient le gouvernement et conduite de l'église : et même on a colloqué les os des morts, et toutes autres reliques sur le grand autel, au lieu le plus haut et le plus éminent, pour les faire adorer plus authentiquement. Voilà donc comme la folle curiosité qu'on a eue du commencement

à faire trésor de reliques, est venu en cette abomination toute ouverte, que non-seulement on s'est détourné du tout de Dieu, pour s'amuser à choses corruptibles et vaines (1), mais que par sacrilége exécrable, on a adoré les créatures mortes et insensibles, au lieu du seul Dieu vivant.

Or comme un mal n'est jamais seul, qu'il n'en attire un autre : ce malheur est survenu depuis qu'on a reçu pour reliques, tant de Jésus-Christ que de ses saints, je ne sais quelles ordures, où il n'y a raison ni propos : et que le monde a été si aveuglé, que quelque titre qu'on imposât à chaque fatras qu'on lui présentait, il l'a reçu sans jugement ni inquisition aucune. Ainsi quelque os d'âne ou de chien, que le premier moqueur ait voulu mettre en avant pour os de martyr, on n'a point fait difficulté de le recevoir bien dévotement. Autant en a-t-il été de tout le reste, comme il sera traité ci-après.

De ma part, je ne doute pas que ce n'ait été une juste punition de Dieu. Car puisque le monde était enragé après les reliques, pour en abuser en superstition perverse, c'était bien raison que Dieu permît qu'après un mensonge un autre survînt. C'est ainsi qu'il a accoutumé de se venger du déshonneur qui est fait à son nom, quand on transporte sa gloire ailleurs. Pourtant, par ce qu'il y a tant de fausses reliques et controuvées, tout

(1) *Pauli ad Rom.*, cap. 25.

cela n'est venu d'autre cause, sinon que Dieu a permis que le monde fût doublement trompé et déchu, puisqu'il aimait tromperie et mensonge.

C'était l'office des chrétiens de laisser les corps des saints en leur sépulcre, pour obéir à cette sentence universelle, *que tout homme est poudre et retournera en poudre* (1); non pas de les élever en pompe et somptuosité pour faire une résurrection devant le temps. Cela n'a pas été entendu; mais au contraire, contre l'ordonnance de Dieu, on a déterré les corps des fidèles, pour les magnifier en gloire, au lieu qu'ils devaient être en leur couche et lieu de repos, en attendant le dernier jour. On a appété de le savoir, et on a là mis sa fiance; on les a adorés, on leur a fait tous signes de révérence. Et qu'en est-il advenu? Le diable, voyant telle stupidité, ne s'est point tenu content d'avoir déchu le monde en une sorte, mais a mis en avant cette autre déception, de donner titres de reliques des saints à ce qui était du tout profane. Et Dieu par sa vengeance a ôté sens et esprit aux crédules: tellement que sans enquerir plus outre, ils ont accepté tout ce qu'on leur présentait, sans distinguer entre le blanc ou le noir.

Or, pour le présent, mon intention n'est pas de traiter quelle abomination c'est d'abuser des reliques, tant de Notre-Seigneur que des saints, en telle sorte qu'on a fait jusqu'à cette heure, et

(1) *Genèse*, chap. 3, 14.

comme on fait en la plupart de la chrétienté. Car il faudrait un livre propre pour déduire cette matière; mais pour ce que c'est une chose notoire que la plupart des reliques qu'on montre partout sont fausses, et ont été mises en avant par moqueries, qui ont impudemment abusé le pauvre monde, je me suis avisé d'en dire quelque chose, afin de donner occasion à un chacun d'y penser et prendre garde.

Car quelquefois nous approuvons une chose à l'étourdie, d'autant que notre esprit est préoccupé : tellement que nous ne prenons le loisir d'examiner ce qui en est, pour asseoir bon et droit jugement, et ainsi nous faillons par faute d'avis. Mais quand on nous avertit, nous commençons à y penser, et sommes tous ébahis comment nous avons été si faciles et légers à croire ce qui n'était nullement probable. Ainsi en est-il advenu en cet endroit. Car, par faute d'avertissement, chacun étant préoccupé de ce qu'il oit dire : voilà le corps d'un tel saint, voilà ses souliers, voilà ses chausses, se laisse persuader que ainsi est. Mais quand j'aurai remontré évidemment la fraude qui s'y commet, quiconque aura un peu de prudence et raison, ouvrira lors les yeux, et se mettra à considérer ce qui jamais ne lui était venu en pensée. Combien que je ne puis pas faire en ce livret ce que je voudrais bien : car il serait besoin d'avoir registres de toutes parts, pour savoir quelles reliques on dit qu'il y a en chacun lieu, afin d'en faire comparaison. Et alors on connaîtrait que chaque apôtre

aurait plus de quatre corps (1), et chaque saint pour le moins deux ou trois : autant en serait-il de tout le reste. Bref, quand on aurait tout amassé en un monceau, il n'y aurait celui qui ne fût étonné, voyant la moquerie tant sotte et lourde, laquelle néanmoins a pu aveugler toute la terre.

Je pensais que, puisqu'il n'y a si petite église cathédrale qui n'ait comme une fourmilière d'ossemens, et autres tels menus fatras, que serait-ce si on assemblait toute la multitude de deux ou trois mille évêchés, de vingt ou trente mille abbayes, de plus de quarante mille couvens, de tant d'églises paroissiales et de chapelles?

Mais encore le principal serait de les visiter et non pas nommer seulement. Car on ne les connait point toutes à nommer. En cette ville (Genève), on avait, ce disait-on, le temps passé, un bras de saint Antoine. Quand il était enchâssé, on le baisait et adorait : quand on le mit en avant, on trouva que c'était le membre d'un cerf.

Il y avait, au grand autel, de la cervelle de saint Pierre. Pendant qu'elle était en châsse, on n'en faisait nul doute; car c'eût été un blasphème de ne s'en fier au billet. Mais quand on éplucha le nid, et qu'on y regarda de plus près, on y trouva que c'était une pierre ponce.

Je pourrais réciter beaucoup de semblables exemples; mais ceux-ci suffiront, pour donner à entendre combien on découvrirait d'ordure, si on

(1) Ils en ont bien davantage. Voyez leurs articles.

faisait une fois une bonne visitation universelle de toutes les reliques d'Europe : voire avec prudence, pour savoir discerner.

Car plusieurs en regardant un reliquaire ferment les yeux par superstition, afin, en voyant, de ne voir goutte : c'est-à-dire, qu'ils n'osent pas jeter l'œil à bon escient, pour considérer ce que c'est. Ainsi que plusieurs, qui se vantent d'avoir vu le corps de saint Claude tout entier (1), ou d'un autre saint, n'ont jamais eu cette hardiesse de lever la vue pour regarder ce que c'était. Mais celui qui aurait la liberté de voir le secret, et l'audace d'en user, en saurait bien à dire autrement. Autant en est-il de la tête de la Madelaine, qu'on montre près de Marseille, avec le morceau de pâte ou de cire attachée sur l'œil. On en fait un trésor, comme si c'était un Dieu descendu du ciel : mais si on en faisait l'examen (2), on trouverait clairement la fourbe.

Ce serait donc une chose à désirer que d'avoir certitude de toutes les fariboles qu'on tient çà et là pour reliques : ou bien, au moins, d'en avoir un registre et dénombrement, pour montrer combien il y en a de fausses. Mais puisqu'il n'est possible de ce faire, je souhaiterais d'avoir seulement l'inventaire de dix ou douze villes : comme de Paris, Toulouse, Reims, Poitiers. Quand je

(1) Il fut brûlé par les ligueurs. Mais on publia ensuite qu'on l'avait retrouvé, et on fit vénérer quelques ossemens. Il était à Genève et ailleurs.

(2) Quelques-uns prétendent que ce n'était qu'une tête de carton.

n'aurais que cela, si verrait-on encore de merveilleuses garennes : ou pour le moins, ce serait une boutique bien confuse. Et est un souhait que j'ai accoutumé de faire souvent, que de pouvoir recouvrer un tel répertoire. Toutefois pour ce que cela me serait aussi trop difficile, j'ai pensé à la fin qu'il valait mieux donner ce petit avertissement qui s'ensuit, afin de réveiller ceux qui dorment, et les faire penser ce que peut être du total, quand en une bien petite portion, il se trouve tant à redire. J'entends, quand on aura trouvé tant de mensonge en ce que je nommerai des reliquaires, qui n'est pas à peu près la millième partie de tout ce qui s'en montre : que pourra-t-on estimer du reste? Davantage, s'il appert manifestement que celles qu'on a tenues pour les plus certaines ayent été frauduleusement controuvées, que pourra-t-on penser des plus douteuses?

Et plût à Dieu que les princes chrétiens pensassent un peu à cela. Car leur office serait de ne permettre point leurs pauvres sujets être ainsi séduits, non-seulement par fausse doctrine, mais visiblement, en leur faisant accroire que vessies de belier sont lanterne, comme dit le proverbe. Car ils auront à rendre compte à Dieu de leur dissimulation, s'ils se taisent en le voyant : et leur sera une faute bien chèrement vendue, que d'avoir permis qu'on se moquât de Dieu, où ils pouvoient donner remède.

Quoi qu'il en soit, j'espère que ce petit traité servira à tous, donnant occasion à un chacun de

penser en son endroit, à ce que le titre porte. C'est que si on avait un rôle de toutes les reliques qui se trouvent au monde, on verrait clairement, combien on aurait été aveuglé par ci-devant et quelles ténèbres et stupidité il y aurait eu par toute la terre.

De Jésus-Christ.

Commençons donc par Jésus - Christ, duquel, pour ce qu'on ne pouvait dire qu'on eût le corps naturel (car du corps miraculeux, ils ont bien trouvé la façon de le forger, voire en tel nombre, et toutes et quantes fois que bon leur semblerait), on a amassé au lieu mille autres fatras pour suppléer ce défaut. Combien encore qu'on n'a point laissé échapper le corps de Jésus-Christ, sans en retenir quelque lopin. Car outre les dents et les cheveux, l'abbaye de Charroux, au diocèse de Poitiers, se vante d'avoir le prépuce : c'est-à-dire, la peau qui lui fut coupée à la circoncision. Je vous prie, d'où est ce que leur est venue cette peau? L'évangéliste saint Luc récite bien, que Notre-Seigneur Jésus a été circoncis (1) : mais que la peau ait été serrée, pour la réserver en relique, il n'en fait point de mention ; toutes les histoires anciennes n'en disent mot. Et par l'espace de cinq cents ans, il n'en a jamais été parlé en l'église chrétienne. Où est-ce donc qu'elle était cachée, pour la retrouver si soudainement? Davantage, comment eût-elle volé

(1) Luc, chap. 2, 22.

jusqu'à Charroux? Mais pour le prouver ils disent qu'il en est tombé quelques gouttes de sang. Cela est leur dire, qui aurait métier de probation. Par quoi on voit bien que ce n'est qu'une moquerie.

Toutefois, encore que nous leur concédions que la peau qui fut coupée à Jésus-Christ, ait été gardée, et qu'elle puisse être ou là, ou ailleurs, que dirons-nous du prépuce qui se montre à Rome, à Saint-Jean-de-Latran? Il est certain, que jamais il n'y en a eu qu'un. Il ne peut donc être à Rome et à Charroux tout ensemble. Ainsi voilà une fausseté toute manifeste (1).

Il y a puis après le sang, duquel il y a eu grands combats. Car plusieurs ont voulu dire qu'il ne se trouvait point de sang de Jésus-Christ, sinon miraculeux. Néanmoins il s'en montre de naturel en plus de cent lieux. En un lieu quelques gouttes, comme à la Rochelle en Poitou, que recueillit Nicodème en son gant, comme ils disent. En d'autres lieux, des fioles pleines, comme à Mantoue, et ailleurs. En d'autres à pleins gobelets, comme à Rome, à Saint-Eustache. Même on ne s'est pas contenté d'avoir du sang simple, mais il a fallu en avoir mêlé avec l'eau, comme il saillait de son côté quand il fut percé en la croix. Cette marchandise se trouve en l'église de Saint-Jean-de-Latran à Rome. Je laisse le jugement à chacun quelle certitude on en

(1) Il y avait cinq ou six autres prépuces. Voyez l'article *Jésus-Christ* et le supplément.

peut avoir, et même si ce n'est pas mensonge évident, de dire que le sang de Jésus-Christ ait été trouvé sept ou huit cents ans après sa mort, pour en répandre par tout le monde : vu qu'en l'église ancienne jamais il n'en a été fait mention.

Il y a puis après ce qui attouche au corps de Notre-Seigneur, ou bien tout ce qu'ils ont pu ramasser pour faire reliques en sa mémoire, au lieu de son corps. Premièrement la crèche, en laquelle il fut posé à sa nativité, se montre à Rome en l'église de Notre-Dame-la-Majeure. Là même, en l'église Saint-Paul, le drapeau dont il fut enveloppé ; combien qu'il y en a quelque lambeau à Saint-Salvador en Espagne. Son berceau est aussi-bien à Rome, avec la chemise que lui fit la vierge Marie sa mère. Item, en l'église Saint-Jacques à Rome, on montre l'autel sur lequel il fut posé au temple à sa présentation, comme s'il y eût eu lors plusieurs autels, ainsi qu'on en fait à la papauté tant qu'on veut. Ainsi en cela ils mentent sans couleur.

Voilà ce qu'ils ont eu pour le temps de l'enfance de Jésus-Christ. Il n'est jà métier de disputer beaucoup où c'est qu'ils ont trouvé tout ce bagage, si long-temps depuis la mort de Jésus-Christ. Car il n'y a nul de si petit jugement qui ne voie la folie. Par toute l'histoire évangélique, il n'y a pas un seul mot de ces choses. Du temps des apôtres jamais on n'en ouït parler. Environ cinquante ans après la mort de Jésus-Christ, Jérusalem fut saccagée et détruite. Tant de docteurs anciens ont

écrit depuis, faisant mention des choses qui étaient de leur temps, même de la croix et des clous, qu'Hélène trouva. De tout ce menu fatras ils n'en disent mot. Qui plus est, du temps de saint Grégoire, il n'est point question qu'il y eût rien de tout cela à Rome, comme on peut voir par ses écrits; après la mort duquel, Rome a été plusieurs fois prise, pillée, et quasi du tout ruinée.

Quand tout cela sera considéré, que saurait-on dire autre chose, sinon que tout cela a été controuvé pour abuser le simple peuple? Et de fait, les caffards, tant prêtres que moines, confessent bien qu'ainsi est, en les appelant *pias fraudes*, c'est-à-dire, des tromperies honnêtes, pour émouvoir le peuple à dévotion.

Il y a puis après les reliques qui appartiennent au temps qui est depuis l'enfance de Jésus-Christ jusqu'à sa mort; entre lesquelles est la colonne où il était appuyé en disputant au temple, avec onze autres semblables du temple de Salomon. Je demande, qui leur a révélé que Jésus-Christ fut appuyé sur une colonne. Car l'évangéliste n'en parle point, en racontant l'histoire de cette dispute (1). Et n'est pas vraisemblable, qu'on lui donnât lieu comme à un prêcheur, vu qu'il n'était pas en estime, ni en autorité, ainsi qu'il appert. Outre plus, je demande, encore qu'il fût appuyé sur une colonne, comment est-ce qu'ils savaient que ce fût celle là. Tiercement d'où est-ce

(1) Voyez Luc, chap. 2.

qu'ils ont eu ces douze colonnes, qu'ils disent être du temple de Salomon?

Il y a puis après les cruches, où était l'eau que Jésus changea en vin, aux nôces de Cana en Galilée, lesquelles ils appellent hydries.

Je voudrais bien savoir qui en a été le gardien par si long-temps, pour les distribuer. Car il nous faut toujours noter cela, qu'elles ont été trouvées seulement huit cents ans, ou mille, après que le miracle a été fait. Je ne sais point tous les lieux où on les montre. Je sais bien qu'il y en a à Pise, à Ravenne, à Cluni, à Anvers, à Saint-Salvador, en Espagne. Mais sans en faire plus long propos, il est facile, par la vue seule, de les convaincre de mensonge. Car les unes ne tiennent point plus de cinq quartes de vin, tout au plus haut, les autres encore moins, et les autres tiennent environ un muid. Qu'on accorde ces flûtes, si on peut, et lors je leur laisserai leurs hydries, sans leur en faire controverse.

Mais ils n'ont pas été contens seulement du vaisseau, s'ils n'en avaient quant et quant le breuvage. Car à Orléans ils se disent avoir du vin, lequel ils nomment *de l'architriclin*; car pour ce que l'évangéliste saint Jean, récitant le miracle, parle de l'architriclin, qui est à dire maître d'hôtel, il leur a semblé que c'était le nom propre de l'époux : et entretiennent le peuple en cette bêtise. Une fois l'an, ils font lécher le bout d'une petite cuillère à ceux qui leur veulent apporter leur offrande, leur disant qu'ils leur donnent à

boire du vin que Notre-Seigneur fit au banquet. Et jamais la quantité ne s'en diminue, moyennant qu'on remplisse bien le gobelet.

Je ne sais de quelle grandeur sont ses souliers, qu'on dit être à Rome, au lieu nommé *Sancta sanctorum*, et s'il les a portés en son enfance, ou étant déjà homme. Et quand tout est dit, autant vaut l'un que l'autre. Car ce que j'ai déjà dit, montre suffisamment quelle impudence c'est de produire maintenant les souliers de Jésus-Christ, que les apôtres mêmes n'ont point eu de leur temps.

Venons à ce qui appartient à la cène dernière que Jésus-Christ fit avec ses apôtres. La table est à Rome à Saint-Jean-de-Latran. Il y en a du pain à Saint-Salvador en Espagne. Le couteau, dont fut coupé l'agneau pascal, est à Trier (1). Notez que Jésus-Christ était en un lieu emprunté, quand il fit la cène. En partant de là, il laissa la table, laquelle n'a jamais été retirée par les apôtres. Jérusalem quelque temps après fut détruite, comme nous avons dit. Quelle apparence y a-t-il d'avoir trouvé cette table sept ou huit cents ans après ?

Davantage, la forme des tables était lors toute autre qu'elle n'est maintenant ; car on était couché au repas, et non pas assis : ce qui est dit expressément en l'Évangile. Le mensonge donc est trop patent. Et que faut-il de plus ?

(1) *Trier* est le nom allemand de Trèves.

La coupe où il donna le sacrement de son sang à boire à ses apôtres, se montre à Notre-Dame de l'Ile près de Lyon, et en Albigeois, en certain couvent d'Augustins. Auquel croira-t-on? Charles Sigonius, renommé historien de notre temps, au IXme. livre du royaume d'Italie, dit que l'an 1101 Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, deuxième roi de Jérusalem, assisté des Génois, se rendit maître de Césarée, ville de Syrie, et qu'entre le butin qu'eurent alors les Génois se trouva un vase ou coupe d'émeraude, duquel on tient, dit-il, que Jésus-Christ se servit en son dernier souper. « Aussi (ce sont ses mots) est » encore cette coupe aujourd'hui dévotement » comme telle gardée en la ville de Gênes. »

A ce compte, Notre-Seigneur aurait fait un banquet magnifique. Car de boire dans un si précieux hanap, et n'avoir le reste à proportion, eût été aussi convenable, comme ce que l'on voit en quelques tableaux en la papauté, à savoir la vierge Marie peinte en femme ayant les cheveux éparpillés sur les épaules, vêtue d'une robe de drap d'or et montée sur un âne, que Joseph mène par le licou. Que l'on considère bien tout le texte des évangélistes.

Encore est-ce pis du plat où fut mis l'agneau pascal : car il est à Rome, à Gênes, et à Arles. Il faut dire que la coutume de ce temps-là, était diverse de la nôtre. Car au lieu qu'on change maintenant de mets, pour un seul mets on changeait de plat. Voire, si on veut ajouter foi à ces

saintes reliques, voudrait-on une fausseté plus patente ?

Autant en est-il du linceuil, duquel Jésus-Christ torcha les pieds de ses apôtres, après les avoir lavés. Il y en a un à Rome à Saint-Jean-de-Latran ; un autre à Aix en Allemagne, un à Saint-Corneille de Compiègne, avec le signe du pied de Judas. Il faut bien que l'un ou l'autre soit faux. Qu'en jugerons-nous donc ? laissons les débattre l'un contre l'autre, jusques à ce que l'une des parties ait vérifié son cas. Cependant, estimons que ce n'est que tromperie de vouloir faire accroire, que le drap que Jésus-Christ laissa au logis où il fit la cène, cinq ou six cents ans après la destruction de Jérusalem, soit volé ou en Italie ou en Allemagne.

J'avais oublié le pain, dont miraculeusement furent repus les cinq mille hommes au désert, duquel on montre une pièce à Rome en l'église Notre-Dame-la-Neuve, et quelque petit à Saint-Salvador en Espagne. Il est dit en l'écriture qu'il y eut quelque portion de manne réservée, pour souvenance que Dieu avait nourri miraculeusement le peuple d'Israël au désert. Mais les reliefs qui demeurèrent des cinq pains, l'évangile ne dit point qu'il en fut rien réservé à telle fin, et n'y a nulle histoire ancienne qui en parle, ni aucun docteur de l'église. Il est donc facile de juger qu'on a pétri depuis ce qu'on montre maintenant.

Autant en faut-il juger du rameau, qui est à Saint-Salvador en Espagne. Car ils disent que

c'est celui que tenait Jésus-Christ quand il entra en Jérusalem, le jour de Pâques fleuries. Or, l'Évangile ne dit pas qu'il en tînt, c'est donc une chose controuvée. Finalement, il faut mettre en ce rang une autre relique, qui se montre là même : c'est de la terre où Jésus-Christ avait les pieds assis quand il ressuscita Lazare. Je vous prie, qui est-ce qui avait si bien marqué la place, qu'après la destruction de Jérusalem, que tout était changé au pays de Judée, on ait pu adresser au lieu où Jésus-Christ avait une fois marché?

Il est temps de venir aux principales reliques de Notre-Seigneur. Ce sont celles qui appartiennent à sa mort et passion. Et premièrement nous faut dire de sa croix en laquelle il fut pendu. Je sais qu'on tient pour certain, qu'elle fut trouvée par Hélène, mère de Constantin, empereur romain. Je sais aussi ce qu'ont écrit aucuns docteurs anciens, touchant l'approbation pour certifier que la croix qu'elle trouva, était sans doute celle même en laquelle Jésus-Christ avait été pendu. De tout cela je m'en rapporte à ce qui en est. Tant y a que ce fut une folle curiosité à elle ou une sotte dévotion et inconsidérée. Mais encore prenons le cas que c'eût été une œuvre louable à elle de mettre peine à trouver la vraie croix, et que Notre-Seigneur déclara donc par miracle, que c'était celle qu'elle trouva; seulement considérons ce qui en est de notre temps.

On tient que cette croix, que trouva Hélène, est encore en Jérusalem, et de cela nul n'en doute.

Combien que l'histoire ecclésiastique y contredit notamment. Car il est là récité qu'Hélène en prit une partie pour envoyer à l'empereur son fils, lequel la mit à Constantinople, sur une colonne de porphyre, au milieu du marché : de l'autre partie, il est dit qu'elle l'enferma en un étui d'argent, et la bailla en garde à l'évêque de Jérusalem. Ainsi, ou nous arguerons l'histoire de mensonge; ou ce qu'on tient aujourd'hui de la vraie croix est une opinion vaine et frivole.

Or, avisons d'autre part combien il y en a de pièces par tout le monde? Si j'en voulais réciter seulement ce que j'en pourrais dire, il y aurait un rôle pour remplir un livre entier. Il n'y a si petite ville où il n'y en ait, non-seulement en église cathédrale, mais en quelques paroisses. Pareillement il n'y a si méchante abbaye, où l'on n'en montre. Et en quelques lieux il y en a de bien gros éclats; comme à la Sainte-Chapelle de Paris, et à Poitiers, et à Rome, où il y en a un crucifix assez grand, qui en est fait, comme l'on dit. Bref, si on voulait ramasser tout ce qui s'en est trouvé, il y en aurait la charge d'un bon grand bateau.

L'évangile testifie que la croix pouvait être portée d'un homme. Quelle audace donc a ce été, de remplir la terre de pièces de bois en telle quantité, que trois cents hommes ne les sauraient porter? Et de fait, ils ont forgé cette excuse, que quelque chose qu'on en coupe, jamais elle n'en décroît.

Mais c'est une bourde si sotte et lourde, que même les superstitieux la connaissent. Je laisse donc à penser quelle certitude on peut avoir de toutes les vraies croix qu'on adore çà et là. Je laisse à dire d'où c'est que sont venues certaines pièces, et par quel moyen les uns disent que ce qu'ils en ont leur a été porté par les anges, les autres qu'il leur est tombé du ciel. Ceux de Poitiers racontent que ce qu'ils en ont fut apporté par une demoiselle d'Hélène, laquelle l'avait dérobé, et comme elle s'enfuyait, se trouva égarée auprès du Poitou. Ils ajoutent à la fable qu'elle était boiteuse. Voilà les beaux fondemens qu'ils ont pour persuader le pauvre peuple à idolâtrer. Car ils n'ont pas été contens de séduire et abuser les simples, en montrant du bois commun au lieu du bois de la croix, mais ils ont résolu qu'il le fallait adorer ; qui est une doctrine diabolique : et saint Ambroise nommément la réprouve, comme superstition de païens.

Après la croix, s'ensuit le titre que fit mettre Pilate, où il avait écrit : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* Mais il faudrait savoir et le lieu et le temps, et comment c'est qu'on l'a trouvé. Quelqu'un me dira que Socrate, historien de l'église, en fait mémoire. Je le confesse ; mais il ne dit point ce qu'il est devenu. Ainsi ce témoignage n'est pas de grande valeur. Davantage, ce fût une écriture faite à la hâte, et sur-le-champ, après que Jésus-Christ fut crucifié. Pourtant, de montrer un tableau curieusement fait, comme pour tenir en

montre, il n'y a nul propos. Ainsi, quand il n'y en aurait qu'un seul, on le pourrait tenir pour une fausseté et fiction. Mais quand la ville de Toulouse se vante de l'avoir, et que ceux de Rome y contredisent, le montrant en l'église de Sainte-Croix, ils se démentent l'un l'autre. Qu'ils se combattent donc tant qu'ils voudront ; en la fin toutes les deux parties seront convaincues de mensonge, quand on voudra examiner ce qui en est.

Encore y a-t-il plus grand combat des clous. Je réciterai ceux qui sont venus à ma notice. Sur cela, il n'y aura si petit enfant qui ne juge que le diable s'est par trop moqué du monde, en lui ôtant sens et raison, pour ne pouvoir rien discerner en cet endroit. Si les anciens écrivains disent vrai, et nommément Théodorite, historien de l'église ancienne (1), Hélène en fit enclaver un au heaume de son fils; des deux autres, elle les mit au mors de son cheval. Combien que saint Ambroise ne dit pas du tout ainsi : car il dit que l'un fut mis à la couronne de Constantin ; de l'autre, le mors de son cheval en fut fait ; le troisième, qu'Hélène le garda. Nous voyons qu'il y a déjà plus de douze cents ans que cela était en différent : ce que les clous étaient devenus, quelle certitude en peut-on donc avoir à présent?

Or, à Milan, ils se vantent d'avoir celui qui fut

(1) *Histor. tripart. lib.* 2.

posé au mors du cheval de Constantin. A quoi la ville de Carpentras s'oppose, disant que c'est elle qui l'a. Or, saint Ambroise ne dit pas que le clou fut attaché au mors, mais que le mors en fut fait; laquelle chose ne se peut nullement accorder avec ce que disent tant ceux de Milan que ceux de Carpentras. Après, il y en a un à Rome à Saint-Hélène; un autre, là même, en l'église Sainte-Croix; un autre à Sienne; un autre à Venise; en Allemagne deux; un à Cologne, aux trois Maries; l'autre à Triers (1); en France un à la Sainte-Chapelle de Paris, l'autre aux Carmes; un autre à Saint-Denis; un à Bourges, un à la Tenaille (2), un à Draguignan. En voilà quatorze de compte fait.

Chacun lieu allègue bonne approbation en son endroit, ce lui semble. Tant y a que chacun a aussi bon droit que les autres. Pourtant il n'y a meilleur moyen que de les faire passer tous sous un fidelium. C'est de réputer que tout ce qu'on en dit n'est que mensonge, puisqu'autrement on n'en peut venir à bout.

S'ensuit le fer de la lance, qui ne pouvait être qu'un : mais il faut dire qu'il est passé par les forneaux de quelque alchimiste; car il s'est multiplié en quatre, sans ceux qui peuvent être cà et là, dont je n'ai point ouï parler. Il y en a un à

(1) Trèves. — Calvin n'indique que quatorze clous. Nous en avons découvert davantage. Voyez l'article *Clous*.

(2) Abbaye de Saintonge.

Rome, l'autre à la Sainte-Chapelle de Paris, le troisième en l'abbaye de la Tenaille en Saintonge : le quatrième à la Selve, près de Bordeaux. Lequel est-ce qu'on choisira maintenant pour vrai? Pourtant, le plus court c'est de les laisser tous quatre pour tels qu'ils sont. Mais encore, quand il n'y en aurait qu'un seul, si voudrais-je bien savoir d'où il est venu ; car les histoires anciennes, ni aussi tous les autres écrits, n'en font nulle mention. Il faut donc qu'ils aient été forgés de nouveau.

Touchant la couronne d'épines, il faut dire que les pièces en ont été replantées pour reverdir : autrement, je ne sais comment elle pourrait être ainsi augmentée.

Pour un *item*, il y a la troisième portion en la Sainte-Chapelle de Paris ; à Rome, en l'église Sainte-Croix, il y en a trois épines ; et en l'église Saint-Eustache de Rome même, quelque quantité : à Sienne, je ne sais quantes épines ; à Vicence une ; à Bourges cinq ; à Besançon, en l'église de Saint-Jean, trois ; à Mont-Royal trois ; à Saint-Salvador en Espagne, je ne sais combien ; à Saint-Jacques en Galice, deux ; à Albi, trois ; à Toulouse, à Mâcon, à Charroux en Poitou, à Cléri, à Saint-Flour, à Saint-Maximin en Provence, en l'abbaye de la Salle, en l'église paroissiale de Saint-Martin à Noyon ; en chacun de tous ces lieux il y en a pour le moins une. Quand on aurait fait diligente inquisition, on en pourrait nommer plus de quatre fois autant. Né-

cessairement on voit qu'il y a là de la fausseté. Quelle fiance donc peut-on avoir ni des unes ni des autres? Avec ce, il est à noter qu'en toute l'église ancienne, jamais on ne sût à parler ce que cette couronne était devenue. Par quoi il est aisé de conclure que la première plante a commencé à jeter long-temps après la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y a puis après la robe de pourpre, de laquelle Pilate vêtit Notre-Seigneur par dérision, d'autant qu'il s'était appelé roi. Or, c'était une robe précieuse, qui n'était pas pour jeter à l'abandon : et ce n'est pas à présumer que Pilate ou ses gens la laissassent perdre, après s'être moqués pour une fois de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je voudrais bien savoir qui a été le marchand qui l'acheta de Pilate, pour la garder en reliquaire. Et pour mieux colorer leur bourde, ils montrent quelques gouttes de sang dessus, comme si les méchans eussent voulu gâter une robe royale, en la mettant par risée sur les épaules de Jésus-Christ.

Je ne sais pas s'il y en a quelqu'une aussi bien ailleurs (1); mais de la robe qui était tissue de haut en bas sans couture, sur laquelle fût jeté le sort, pour ce qu'elle semblait plus propre à émouvoir les simples à dévotion, il s'en est trouvé plusieurs; car à Argenteuil, près de Paris, il y en a une; et à Triers un autre. Et si la bulle de Saint-Salvador en Espagne dit vrai, les chrétiens, par leur zèle

(1) Voyez dans l'article de *Jésus-Christ*.

inconsidéré, ont fait pis que ne firent les gendarmes incrédules; car iceux n'osèrent la déchirer en pièces, mais, pour l'épargner, mirent le sort dessus; et les chrétiens l'ont dépecée pour l'adorer.

Mais encore, que répondront-ils au Turc, qui se moque de leur folie, disant qu'elle est entre ses mains? Combien qu'il n'est jà métier de les faire plaider contre le Turc; il suffit qu'entre eux ils vident leur débat. Cependant nous serons excusés de ne croire ni l'un ni l'autre, de peur de favoriser à l'une des parties plus qu'à l'autre, sans connaissance de cause; car cela serait contre toute raison. Qui plus est, s'ils veulent qu'on ajoute foi à leur dire, il est requis en premier lieu qu'ils s'accordent avec les évangélistes. Or est-il ainsi que cette robe, sur laquelle le sort fut jeté, était un saie, ou un hoqueton, que les Grecs appelent *choeton*, et les Latins *tunica*. Qu'on regarde si la robe d'Argenteuil, ou celle de Triers, ont telle forme. On trouvera que c'est comme une chasuble. Ainsi, encore qu'ils crèvassent les yeux aux gens, si connaîtrait-on leur fausseté en tâtant des mains.

Pour faire fin à cet article, je demanderai volontiers une petite question: de ce que les gendarmes ont divisé entre eux les vêtemens de Jésus-Christ, comme l'Écriture témoigne, il est certain que c'était pour s'en servir à leur profit. Qu'ils me sachent à dire qui a été le chrétien qui les ait rachetés des gendarmes, tant le saie que les au-

tres vêtemens, qui se montrent en d'autres lieux, comme à Rome en l'église Saint-Eustache, et ailleurs. Comment est-ce que les évangélistes ont oublié cela? car c'est une chose absurde de dire que les gendarmes ont butiné ensemble les vêtemens, sans ajouter qu'on les a rachetés de leurs mains, pour en faire des reliques. Davantage, comment est-ce que tous ceux qui ont écrit anciennement, ont été si ingrats de n'en sonner mot? Je leur donne terme à me répondre sur ces questions, quand les hommes n'auront plus sens ni entendement pour juger.

Le meilleur est qu'avec la robe ils ont aussi bien voulu avoir les dés dont le sort fut jeté par les gendarmes. L'un est à Triers, et deux autres à Saint-Salvador en Espagne. Or en cela ils ont naïvement démontré leur ânerie, car les évangélistes disent que les gendarmes ont jeté le sort, qui se tirait adonc d'un chapeau ou d'un boucal; comme quand on veut faire le roi de la fève, ou bien quand on joue à la blanque. Bref, on sait que c'est jeter aux lots. Cela se fait communément en partage. Ces bêtes ont imaginé que le sort était jeu de dés, lequel n'était pas adonc en usage, au moins tel que nous l'avons de notre temps: car au lieu de six et as, et autres points, ils avaient certaines marques, lesquelles ils nommaient par leurs noms: comme Vénus ou Chien. Qu'on aille maintenant baiser les reliques, au crédit de si lourds menteurs.

Il est temps de traiter du suaire, auquel ils

ont encore mieux montré tant leur impudence que leur sottise : car outre le suaire de la Véronique, qui se montre à Rome en l'église de Saint-Pierre, et le couvre-chef que la vierge Marie, comme ils disent, mit sur les parties honteuses de Notre-Seigneur, qui se montre à saint Jean-de-Latran ; lequel aussi-bien est derechef aux augustins de Carcassonne, *item*, le suaire qui fut mis sur sa tête au sépulcre, qui se montre là même, il y a une demi-douzaine de villes, pour le moins qui se vantent d'avoir le suaire de la sépulture tout entier ; comme Nice, celui qui a été transporté là de Chambéri (1). *Item*, Aix en Allemagne ; *item*, Triers ; *item* Besançon, *item*, Cadoin en Limousin ; *item*, une ville de Lorraine, assise au port d'Aussois : sans les pièces qui en sont dispersées d'un côté et d'autre ; comme à Saint-Salvador en Espagne, et aux augustins d'Albi. Je laisse encore un suaire entier qui est à Rome en un monastère de femmes, pour ce que le pape a défendu de le montrer solennement.

Je vous prie, le monde n'a-t-il pas été bien enragé, de trotter cent ou six vingts lieues loin, avec gros frais et grande peine, pour voir un drapeau, duquel on ne pourrait nullement être assuré, mais plutôt était contraint d'en douter ? Car

(1) On le possède à Turin ; quoique Rabelais témoigne que de son temps il fut brûlé sans qu'il en restât un seul brin. Livre I, chap. 27.

quiconque estime le suaire être en un certain lieu, il fait faussaires tous les autres qui se vantent de l'avoir. Comme, pour exemple, celui qui croit que le drapeau de Chambéri soit le vrai suaire, celui-là condamne ceux de Besançon, d'Aix, de Cadoin, de Triers et de Rome, comme menteurs, et qui font méchamment idolâtrer le peuple en le séduisant, et lui faisant accroire qu'un drapeau profane est le linceul où fut enveloppé son rédempteur.

Venons maintenant à l'Évangile, car ce serait peu de chose qu'ils se démentissent l'un l'autre; mais le Saint-Esprit leur contredisant à tous, les rend tous ensemble confondus, autant les uns que les autres.

Pour le premier c'est merveille que les évangélistes ne font nulle mention de cette Véronique, laquelle toucha la face de Jésus-Christ d'un couvre-chef, vu qu'ils parlent de toutes les femmes lesquelles l'accompagnèrent à la croix. C'était bien une chose notable et digne d'être mise en registre, que la face de Jésus-Christ eût été miraculeusement imprimée en un linceul. Au contraire, il semble que cela n'importe pas beaucoup de dire que certaines femmes aient accompagné Jésus-Christ à la croix, sans qu'il leur soit advenu aucun miracle. Comment est-ce donc que les évangélistes racontent des choses menues et de légère importance, se taisant des principales? Certes, si un tel miracle avait été fait, comme on fait accroire, il nous faudrait accuser le Saint-Esprit

d'oubliance ou d'indiscrétion ; qu'il n'aurait su prudemment élire ce qui était le plus expédient de raconter.

Cela est pour leur Véronique ; afin qu'on connaisse combien c'est un mensonge évident de ce qu'ils en veulent persuader.

Quant est du suaire, auquel le corps fut enveloppé, je leur fais une semblable demande. Les évangélistes récitent diligemment les miracles qui furent faits à la mort de Jésus-Christ, et ne laissent rien de ce qui appartient à l'histoire : comment est-ce que cela leur est échappé, de ne sonner mot d'un miracle tant excellent, que l'effigie du corps de Notre-Seignenr était demeurée au linceul auquel il fut enseveli. Cela valait bien autant d'être dit comme plusieurs autres choses. Même l'évangéliste saint Jean déclare comment saint Pierre étant entré au sépulcre, vit les linges de la sépulture, l'un d'un côté, l'autre d'autre. Qu'il y eut aucune portraitnre miraculeuse, il n'en parle point ; et n'est pas à présumer qu'il eût supprimé une telle œuvre de Dieu, s'il en eût été quelque chose. Il y a encore un autre doute à objecter : c'est que les évangélistes ne parlent point que nul des disciples, ni les femmes fidèles, aient transporté les linceuls dont il est question hors du sépulcre ; mais plutôt ils donnent à connaître qu'ils les ont là laissés, combien qu'ils ne l'expriment pas. Or, le sépulcre était gardé des gendarmes, qui eurent depuis le linceul en leur puissance. Est-il à présumer qu'ils le baillassent

à quelque fidèle pour en faire des reliques, vu que les pharisiens les avaient corrompus pour se parjurer, disant que les disciples avaient dérobé le corps.

Je laisse à les rédarguer de fausseté par la vue même des portraitures qu'ils en montrent; car il est facile à voir que ce sont peintures faites de main d'homme. Et ne me puis assez ébahir, premièrement, comme ils ont été si lourdauds de ne point avoir meilleure astuce pour tromper; et encore plus comment le monde a été si niais de se laisser ainsi éblouir les yeux, pour ne voir point une chose tant évidente.

Qui plus est, ils ont bien montré qu'ils avaient les peintres à commandement; car quand un suaire a été brûlé, il s'en est toujours trouvé un nouveau le lendemain. On disait bien que c'était celui-là même qui avait été auparavant, lequel s'était par miracle sauvé du feu : mais la peinture était si fraîche que le mentir n'y valait rien, s'il y eût eu des yeux pour regarder.

Il y a, pour faire fin, une raison péremptoire, par laquelle ils sont du tout convaincus de leur impudence. Partout où ils se disent avoir le saint suaire, ils montrent un grand linceul qui couvrait tout le corps avec la tête; et voit-on là l'effigie d'un corps tout d'un tenant. Or l'évangéliste saint Jean dit, au chap. 19, que Jésus-Christ fut enseveli à la façon des Juifs. Et quelle était cette façon? Non-seulement on le peut entendre par la coutume que les Juifs observent encore au-

jourd'hui, mais aussi par leurs livres, qui montrent assez l'usage ancien : c'est d'envelopper à part le corps jusqu'aux épaules; puis envelopper la tête dedans un couvre-chef, le liant aux quatre coins. Ce qu'aussi l'évangéliste exprime, quand il dit que saint Pierre vit d'un côté les linges où le corps avait été enveloppé, et d'un autre côté le suaire qui avait été posé sur la tête. Car telle est la signification de ce mot *suaire*; de le prendre pour un mouchoir ou couvre-chef, et non pas pour un grand linceul qui serve à envelopper le corps. Pour conclure brièvement, il faut que l'évangéliste saint Jean soit menteur, ou bien que tous ceux qui se vantent d'avoir le saint suaire soient convaincus de fausseté, et qu'on voie apertement qu'ils ont séduit le pauvre peuple par une impudence trop extrême.

Ce ne serait jamais fait, si je voulais poursuivre par le menu toutes les moqueries dont ils usent. On montre à Rome à Saint-Jean-de-Latran le roseau qui fut mis en la main de Jésus-Christ au lieu d'un sceptre, quand on le battait par moquerie, en la maison de Pilate. Là même, en l'église Sainte-Croix, on montre l'éponge avec laquelle on lui mit en la bouche le fiel et la myrrhe. Je vous prie, où est-ce qu'on les a recouvrés? C'étaient les infidèles qui les avaient entre leurs mains. Les ont-ils délivrés aux apôtres pour en faire des reliques? Les ont-ils eux-mêmes enserrés, pour les conserver au temps à venir? Quel sacrilége est-ce d'abuser ainsi du nom de

Jésus-Christ pour couvrir des fables tant froidement forgées !

Autant en est-il des deniers que Judas reçut pour avoir trahi Notre-Seigneur. Il est dit en l'Évangile, qu'il les rendit en la synagogue des pharisiens, et puis on en acheta un champ, pour ensevelir les étrangers. Qui est-ce qui a tiré ces deniers-là de la main du marchand ? Si on dit que ç'ont été les disciples, cela est par trop ridicule ; il faut chercher une meilleure couleur. Si on dit que cela s'est fait long-temps après, encore y a-t-il moins d'apparence, vu que l'argent pouvait être passé par beaucoup de mains. Il faudrait donc montrer ou que le marchand qui vendit sa possession aux pharisiens, pour faire un cimetière l'eût fait pour acheter les deniers, afin d'en faire des reliques ; ou bien qu'il les a revendus aux fidèles. Or de cela il n'en fut jamais nouvelle en l'église ancienne.

C'est une semblable fourbe des degrés du prétoire de Pilate, qui sont à Saint-Jean-de-Latran à Rome, avec des trous où ils disent que des gouttes de sang tombèrent du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Item*, là même, en l'église Sainte-Praxède, la colonne à laquelle il fut attaché quand on le fouetta ; et en l'église Sainte-Croix, trois autres à l'entour desquelles il fut promené allant à la mort. De toutes ces colonnes, je ne sais où ils les ont songées ; tant y a qu'ils les ont imaginées à leur propre fantaisie, car en toute l'histoire de l'Évangile, nous n'en lisons rien. Il est

bien dit que Jésus-Christ fut flagellé ; mais qu'il fut attaché à un pilier, cela est de leur glose.

On voit donc qu'ils n'ont tâché à autre chose sinon d'amasser comme une mer de mensonges; en quoi ils se sont donnés une telle licence, qu'ils n'ont point eu honte de faire une relique de la queue de l'âne sur lequel de Notre-Seigneur fut porté; car ils la montrent à Gênes (1). Mais il ne nous faut étonner non plus de leur impudence, que de la sottise et stupidité du monde, qui a reçu avec grande dévotion une telle moquerie.

Quelqu'un pourrait ici objecter qu'il n'est pas vraisemblable qu'on montre tous les reliquaires que nous avons déjà nommés si authentiquement, qu'on ne puisse quant et quant alléguer d'où ils viennent, et de quelle main on les a eus. A cela je pourrai répondre en un mot, qu'en mensonges tant évidens, il n'est pas possible de prétendre aucune vérisimilitude; car, quelque chose qu'ils s'arment du nom de Constantin ou du roi Loys (2), ou de quelque pape, tout cela ne fait rien pour prouver que Jésus-Christ ait été crucifié avec quatorze clous, ou qu'on eût employé une haie toute entière à lui faire sa couronne d'épines, ou qu'un fer de lance en ait enfanté depuis trois autres, ou que son saie se soit multiplié en trois, et ait changé de façon pour devenir une chasuble, ou

---

(1) L'âne entier était à Vérone. Voyez dans l'article *Animaux*, l'âne de Vérone.

(2) Louis IX ou saint Louis.

que d'un suaire seul il en soit sorti une couvée, comme de poussins d'une poule, et que Jésus-Christ ait été enseveli, tout autrement que l'Évangile ne porte.

Si je montrais une masse de plomb, et que je disse: Ce billon d'or m'a été donné par un tel prince, on m'estimerait un fou insensé, et pour mon dire le plomb ne changerait pas sa couleur, ni sa nature, pour être transmué en or. Ainsi quand on nous dit : Voilà ce que Godefroy de Bouillon a envoyé par deçà, après avoir conquis le pays de Judée et que la raison nous montre que ce n'est que mensonges, nous faut-il laisser abuser de paroles, pour ne point regarder ce que nous voyons à l'œil?

Mais encore, afin qu'on sache combien il est sûr de se fier à tout ce qu'ils disent pour l'approbation de leurs reliques, il est à noter que les principales reliques, et les plus authentiques qui soient à Rome, y ont été apportées, comme ils disent, par Tite et Vespasien. Or, c'est une bourde aussi chaude comme si on disait que le Turc fût allé en Jérusalem pour quérir la vraie croix, afin de la mettre à Constantinople. Vespasien, avant qu'il fût empereur, conquêta et détruisit une partie de Judée. Depuis lui, étant venu à l'empire son fils Tite, lequel il avait là laissé pour son lieutenant, prit la ville de Jérusalem. Or, c'étaient païens, auxquels il chalait autant de Jésus-Christ que de celui qui n'avait jamais été. Ainsi on peut juger s'ils n'ont pas osé mentir aussi franchement, en alléguant Godefroy de

Bouillon, ou saint Loys, comme ils ont allégué Vespasien.

Davantage, qu'on pense quel jugement a eu tant le roi, qu'on appelle saint Loys, que ses semblables. Il avait bien une dévotion et zèle tel quel d'augmenter la chrétienté; mais si on leur eût montré des crottes de chèvre, et qu'on leur eût dit : Voici des patenôtres de Notre-Dame, ils les eussent adorées, sans contredit, ou ils les eussent apportées en leurs navires par-deçà, pour les colloquer honorablement en quelque lieu. Et de fait, ils ont consumé leurs corps et leurs biens, et une bonne partie de la substance de leur pays, pour rapporter un tas de menues folies dont on les avait embabouinés, pensant que ce fussent joyaux les plus précieux du monde.

Pour donner encore plus amplement à connaître ce qui en est, il est à noter qu'en toute la Grèce, l'Asie mineure et la Mauritanie, que nous appelons aujourd'hui en vulgaire le pays des Indes, on montre avec grande assurance toutes ces antiquailles, que les pauvres idolâtres pensent avoir à l'entour de nous. Qu'est-il de juger entre les uns et les autres? Nous dirons qu'on a apporté les reliques de ce pays-là. Les chrétiens qui y habitent encore affirment qu'ils les ont, et se moquent de notre folle vanterie : comment pourrait-on décider ce procès sans une inquisition, laquelle ne se peut faire et ne se fera jamais. Par quoi le remède unique est de laisser la chose comme elle est, sans se soucier ni d'une part ni d'autre.

Les dernières reliques qui appartiennent à Jésus-Christ, sont celles qu'on a eues depuis sa résurrection, comme un morceau du poisson rôti que lui présenta saint Pierre, quand il s'apparut à lui sur le bord de la mer. Il faut dire qu'il a été bien épicé, ou qu'on y a fait un merveilleux saupiquet, qu'il s'est pu garder un si long temps. Mais, sans risée, est-il à présumer que les apôtres aient fait une relique du poisson qu'ils auraient apprêté pour leur dîner? Quiconque ne verra que cela est une moquerie aperte de Dieu, je le laisse comme une bête, qui n'est pas digne qu'on lui remontre plus avant.

Il y a aussi le sang miraculeux, qui est sailli de plusieurs hosties, comme à Paris en l'église de Saint-Jean-en-Grève, à Saint-Jean-d'Angeli, à Dijon, et ailleurs, en tout plein de lieux. Et afin de faire le monceau plus gros, ils ont ajouté le saint Canivet, dont l'hostie de Paris fut piquée par un Juif, lequel les pauvres fous parisiens ont en plus grande révérence que l'hostie même. Dont notre maître de Quercu ne se contenait point; et leur reprochait qu'ils étaient pires que Juifs, d'autant qu'ils adoraient le couteau, qui avait été instrument pour violer le précieux corps de Jésus-Christ; ce que j'allégue, pour ce qu'on en peut autant dire de la lance, des clous et des épines. C'est que tous ceux qui les adorent, selon la sentence de notre maître de Quercu, sont plus méchans que les Juifs, qui ont crucifié Notre-Seigneur.

Semblablement on montre la forme de ses pieds, où il a marché, quand il s'est apparu à quelques-uns depuis son ascension, comme il y en a un à Rome, en l'église Saint-Laurent, au lieu où il rencontra saint Pierre, quand il lui prédit qu'il devait souffrir à Rome; un autre à Poitiers, à Sainte-Radegonde; un autre à Soissons; un autre à Arles. Je ne dispute point si Jésus-Christ a pu imprimer sur une pierre la forme de son pied; mais je dispute seulement du fait, et dis, que puisqu'il n'y en a nulle probation légitime, il faut tenir tout cela pour fable.

Mais la relique la plus fériale de cette espèce, est la forme de ses fesses, qui est à Reims en Champagne, sur une pierre derrière le grand autel. Et disent que cela fut fait du temps que Notre-Seigneur était devenu maçon, pour bâtir le portail de leur église. Ce blasphème est si horrible et si exécrable, que j'ai honte d'en plus parler.

Passons donc outre, et voyons ce qui se dit de ses images, non point de celles qui se font communément par peintres, ou tailleurs, ou menuisiers, car le nombre en est infini, mais de celles qui ont quelque dignité spéciale, pour être tenues en quelque singularité, comme reliques. Or, il y en a de deux sortes, les unes ont été faites miraculeusement, comme celle qui se montre à Rome, à l'église Sainte-Marie, qu'on appelle *in porticu*. *Item*, une autre à Saint-Jean-de-Latran; *item*, une autre, en laquelle est pour-

traite son effigie, en l'âge de douze ans; *item*, celle de Lucques, que l'on dit avoir été faite par les anges, et laquelle on appelle *vultus sanctus*. Ce sont fables si frivoles, qu'il me semble avis que ce serait peine perdue, et même que je serais ridicule et inepte, si je m'amusais à les réfuter. Par quoi il suffit de les avoir notées en passant. Car on sait bien que ce n'est pas le métier des anges d'être peintres; et que Notre-Seigneur Jésus veut être connu de nous, et se réduire en notre souvenance, autrement que par images charnelles.

Eusèbe récite bien, en l'histoire ecclésiastique, qu'il envoya au roi Abagarus son visage pourtrait au vif; mais cela doit être anssi certain qu'un des *Comments* des chroniques de Mélusine (1). Toutefois, encore qu'ainsi fût, comment est-ce qu'ils l'ont eu du roi Abagarus? Car ils se vantent à Rome de l'avoir. Or Eusèbe ne dit pas qu'elle fût demeurée en être jusques à son temps. Mais il en parle par ouï-dire, comme d'une chose lointaine. Il est bien à présumer que six ou sept cents ans après, elle soit ressuscitée, et soit venue depuis Perse jusqu'à Rome.

Ils ont aussi-bien forgé les images de la croix, comme du corps. Car ils se vantent à Bresce (2)

(1) *Comments* est mis là pour *chapitres*, parce que les chapitres des chroniques ont toujours en titre : *Comment la fée Mélusine fut vue dans son bain*, etc.

(2) Brescia.

d'avoir la croix qui apparut à Constantin. De quoi je n'ai que faire d'en débattre à l'encontre d'eux, mais je les renvoie à ceux de Cortone, qui maintiennent fort et ferme, qu'elle est par devers eux. Qu'ils en plaident donc ensemble. Lors, que la partie qui aura gagné son procès vienne, et on lui répondra. Combien que la réponse soit facile, pour les convaincre de leur folie. Car ce qu'aucuns écrivains ont dit, qu'il apparut une croix à Constantin, n'est pas, à entendre d'une croix matérielle, mais d'une figure, qui lui était montrée au ciel en vision. Encore donc que cela fût vrai, on voit bien qu'ils ont trop lourdement erré par faute d'intelligence. Et ainsi ont bâti leurs abus sans fondement.

Quant est de la seconde espèce des images qu'on tient en reliques, pour quelques miracles qu'elles ont fait, en ce nombre sont compris les crucifix, auxquels la barbe croît, comme celui de Saint-Salvador, et celui d'Orange. Si je m'arrête à remontrer quelle folie, ou plutôt bêtise, c'est de croire cela, on se moquera de moi. Car la chose de soi-même est tant absurde, qu'il n'est jà métier que je mette peine à la réfuter. Toutefois, le pauvre monde est si stupide, que la plupart tient cela aussi certain que l'Évangile.

Je mets semblablement en ce rang, les crucifix qui ont parlé, dont la multitude est grande. Mais contentons-nous d'un pour exemple. A savoir, de celui de Saint-Denis en France. Il parla (ce disent-ils) pour rendre témoignage que l'église

était dédiée (1). Je laisse à penser si la chose le valait bien. Mais encore je leur demande, comment est-ce que le crucifix pouvait être adonc en l'église, vu que quand on les veut dédier, on en retire toutes les images? Comment est-ce donc qu'il s'était dérobé pour n'être point transporté avec les autres? Il faut dire qu'ils ont pensé tromper le monde fort à leur aise, vu qu'ils ne se sont souciés de se contredire apertement, mais qu'il leur a suffi de mentir à gueule déployée, ne se donnant point garde des répliques qu'on leur pouvait faire.

Il y a finalement des larmes, dont l'une est à Vendôme, une à Trier, une à Saint-Maximin, une à Saint-Pierre-le-Puellier d'Orléans, sans celles que je ne sais point. Les unes, comme ils disent, sont naturelles, comme celle de Saint-Maximin, laquelle, selon leurs chroniques, tomba à Notre-Seigneur en lavant les pieds de ses apôtres; les autres sont miraculeuses, comme s'il était à croire que les crucifix de bois fussent si dépits que de pleurer. Mais il leur faut pardonner cette faute. Car ils ont eu honte que leurs marmousets n'en fissent autant que ceux des païens. Or les païens ont feint que leurs idoles pleuraient quelquefois. Ainsi nous pouvons mettre l'un avec l'autre.

De la Sainte Vierge.

Quant à la vierge Marie, pour ce qu'ils tien-

(1) Quand les évêques vinrent pour faire la dédicace de

nent que son corps n'est plus en terre, le moyen leur est ôté de se vanter d'en avoir les os. Autrement je pense qu'ils eussent fait accroire au monde, qu'elle avait un corps pour remplir un grand charnier.

Au reste, ils se sont vengés sur ses cheveux, et sur son lait, pour avoir quelque chose de son corps. De ses cheveux, il y en a à Rome à Sainte-Marie-sus-Minerve, à Saint-Salvador en Espagne, à Mâcon, à Cluny, à Nevers, à Saint-Flour, à Saint-Jaquême, et en autres plusieurs lieux.

Du lait, il n'est jà métier de nombrer les lieux où il y en a. Et aussi ce ne serait jamais fait. Car il n'y a si petite villette, ni si méchant couvent, soit de moines, soit de nonains, où l'on n'en montre, les uns plus, les autres moins. Non pas qu'ils aient été honteux de se vanter d'en avoir pleines potées, mais pour ce qu'il leur semblait avis que leur mensonge serait plus couvert, s'ils n'en avaient que ce qui pourrait tenir dedans quelque montre de verre, ou de cristalin, afin qu'on n'en fît pas d'examen de plus près. Tant y a, que si la Sainte Vierge eût été une vache, ou qu'elle eût été nourrice toute sa vie, à grande peine en eût-elle pu rendre telle quantité.

D'autre part, je demanderais volontiers comment ce lait, qu'on montre aujourd'hui partout, s'est recueilli, pour le réserver en notre temps.

---

l'église, ce crucifix leur dit que Jésus-Christ l'avait dédiée pendant la nuit.

Car nous ne lisons pas que jamais aucun ait eu cette curiosité. Il est bien dit que les pasteurs ont adoré Jésus-Christ, que les sages lui ont offert leurs présens, mais il n'est point dit qu'ils aient rapporté du lait pour récompense. Saint Luc récite bien ce que Siméon prédit à la Vierge, mais il ne dit pas qu'il lui demanda de son lait. Quand on ne regarderait que ce point, il ne faut jà les arguer davantage pour montrer combien cette folie est contre toute raison, et sans couverture aucune. Et c'est merveille, puisqu'ils ne pouvaient avoir autre chose du corps, qu'ils ne se soient avisés de rogner ses ongles; et de choses semblables; mais il faut dire que tout ne leur est pas venu en mémoire.

Le reste qu'ils ont des reliques de Notre-Dame, est son bagage. Premièrement il y eu a une chemise à Chartres, de laquelle on fait une idole assez renommée, et à Aix en Allemagne une autre. Je laisse là comment c'est qu'ils les ont pu avoir. Car c'est chose certaine, que les apôtres et les vrais chrétiens de leur temps n'ont pas été si badins que de s'amuser à telles manigances. Mais qu'on regarde seulement la forme, et je quitte le jeu, si on n'aperçoit à l'œil leur impudence. Quand on fait la montre à Aix en Allemagne de la chemise que nous avons dit être là, on montre au bout d'une perche, comme une longue aube de prêtre. Or quand la vierge Marie aurait été une géante, à grande peine eût-elle porté une si grande chemise.

Et pour lui donner meilleur lustre, on porte quant et quant les chaussettes de saint Joseph, qui seraient pour un petit enfant ou un nain. Le proverbe dit qu'un menteur doit avoir bonne mémoire, de peur de se couper par oubli. Ils ont mal gardé cette règle, quand ils n'ont pensé de faire meilleure proportion entre les chausses du mari, et la chemise de la femme. Qu'on aille maintenant baiser bien dévotement ces reliques, lesquels n'ont autre apparence de vérité.

De ses couvre-chefs, je n'en sais que deux : à Triers un, en l'abbaye Saint-Maximin ; à Lisio en Italie, un autre. Mais je voudrais qu'on avisât de quelle toile ils sont, et si on les portait de telle façon en ce temps-là, au pays de Judée. Je voudrais aussi qu'on fît comparaison de l'un à l'autre, pour voir comment ils s'entre-semblent. A Bologne ils en ont un fronteau. Quelqu'un me demandera, si je pense que ce fronteau soit une chose controuvée. Je réponds que j'en estime autant que de sa ceinture, qui est à Prato, et de celle qui est à Notre-Dame de Montserrat. *Item*, de sa pantoufle, qui est à Saint-Jaquème, et d'un de ses souliers, qui est à Saint-Flour.

Quand il n'y aurait autre chose, tout homme de moyenne prudence sait bien que ce n'a pas été la façon des fidèles, de ramasser ainsi chausses et souliers, pour faire des reliques ; et que jamais il n'en fut fait mention, de plus de cinq cents ans après la mort de la vierge Marie. Qu'en faut-il donc plus arguer ; comme si la chose était dou-

teuse? Même ils ont voulu faire accroire à la sainte vierge Marie qu'elle était fort curieuse à se parer et tétonner. Car ils montrent deux de ses peignes: l'un à Rome, en l'église de Saint-Martin; et l'autre à Saint-Jean-le-grand de Besançon, sans ceux qui se pourraient montrer ailleurs. Si cela n'est se moquer de la sainte Vierge, je n'entends point ce que c'est que moquerie.

Ils n'ont point aussi oublié l'anneau de ses épousailles; car ils l'ont à Pérouse. Pour ce que maintenant la coutume est que le mari donne un anneau à sa femme en l'épousant, ils ont imaginé qu'il se faisait ainsi adonc. Et sans en faire plus longue inquisition, ils ont député un anneau à cet usage, beau et riche, ne considérant point la pauvreté en laquelle a vécu la Sainte Vierge.

De ses robes, ils en ont à Rome à Saint-Jean-de-Latran. *Item*, en l'église Sainte-Barbe. *Item*, à Sainte-Marie-sus-Minerve. *Item*, en l'église Saint-Blaise. Et à Saint-Salvador en Espagne, pour le moins ils se disent en avoir des pièces. J'ai bien encore ouï nommer d'autres lieux, mais il ne m'en souvient. Pour montrer la fausseté en cet endroit, il ne faudrait que regarder la matière. Car il leur a semblé avis, qu'il leur était aussi facile d'attribuer à la vierge Marie des vêtemens à leur poste, que de vêtir les images ainsi qu'ils les vêtent.

Il reste à parler des images, non point des communes, mais de celles qui sont en recommandation par-dessus les autres, pour quelque

singularité. Or ils font accroire à saint Luc qu'il en peignit quatre à Rome, au lieu où est maintenant l'église de Sainte-Marie, qu'ils appelent *in viâ Latâ.* L'une se montre là en un oratoire, laquelle il fit (comme ils disent) à sa dévotion, avec l'anneau duquel saint Joseph l'avait épousée. Il s'en montre, à Rome même, un autre à Sainte-Marie-la-Neuve, laquelle ils disent avoir été faite ainsi par saint Luc en Troade, et que depuis elle leur a été apportée par un ange. *Item*; une autre à Sainte-Marie d'*Ara-cœli*, en telle forme qu'elle était auprès de la croix. Mais à Saint-Augustin ils se vantent d'avoir la principale; car c'est celle, si on les croit, que saint Luc portait toujours avec soi, jusqu'à la faire enterrer en son sépulcre.

Je vous prie, quel blasphème, de faire d'un saint évangéliste un idolâtre parfait? Et même quelle couleur ont-ils pour persuader que saint Luc ait été peintre? Saint Paul le nomme bien médecin : mais du métier de peintre, je ne sais où ils l'ont songé. Et quand ainsi serait qu'il s'en fût mêlé, il est autant à présumer qu'il eût voulu peindre la vierge Marie, comme un Jupiter ou une Vénus, ou quelque autre idole. Ce n'était pas la façon des chrétiens, d'avoir des images; et n'a été long-temps après, jusqu'à ce que l'église ait été corrompue de superstitions. D'autre part, tous les anglets (1) du monde sont pleins des images de la vierge Marie, qu'on dit qu'il a faites, comme

(1) Pour *tous les coins du monde.*

à Cambrai, et deçà et delà; mais en quelle forme? Il y a autant d'honnêteté, comme qui voudrait pourtraire une femme dissolue. Voilà comment Dieu les a aveuglés, qu'ils n'ont eu considération non plus que bêtes brutes.

Combien que je ne m'étonne pas trop de ce qu'ils ont imputé à saint Luc d'avoir fait des images de la Vierge, vu qu'ils ont bien osé imposer le semblable au prophète Jérémie, témoin le Puy, en Auvergne: il serait temps, je crois, que le pauvre monde ouvrît les yeux une fois pour voir ce qui est tant manifeste.

Je laisse à parler de saint Joseph, dont les uns en ont des pantoufles, comme en l'abbaye Saint-Siméon de Triers; les autres ses chausses, comme nous avons déjà dit; les autres ses ossemens. Il me suffit de l'exemple que j'ai allégué, pour découvrir la sottise qui y est.

De saint Michel.

Je mettrai ici saint Michel, afin qu'il fasse compagnie à la vierge Marie. On pensera que je me gaudisse, en récitant les reliques d'un ange; car les joueurs de farce même se sont moqués. Mais les cafards n'ont pas laissé pourtant d'abuser tout à bon escient le pauvre peuple. Car à Carcassonne ils se vantent d'en avoir des reliques; et pareillement à Saint-Julien de Tours au grand Saint-Michel, qui est si bien fréquenté de pèlerins, on montre son braquemart qui est comme un poignard à usage de petit enfant et son bou-

clier de même, qui est comme la bossette d'un mors de cheval. Il n'y a homme ni femme si simple qui ne puisse juger quelle moquerie c'est.

Mais pour ce que tels mensonges sont couverts sous ombre de dévotion, il semble avis que ce n'est point mal fait de se moquer de Dieu et de ses anges. Ils répliqueront, que l'écriture témoimoigne que saint Michel a combattu contre le diable. Mais s'il fallait vaincre le diable à l'épée, il la faudrait plus forte et de meillenre pointe et de meilleur tranchant que n'est pas celle-là. Sont-ils si bêtes d'imaginer que ce soit une guerre charnelle qu'ont tant les anges que les fidèles à l'encontre des diables, laquelle se démène par glaive matériel? Mais c'est ce que j'ai dit du commencement, que le monde méritait bien d'être séduit en telle bêtise, d'autant qu'il était si pervers de convoiter des idoles et marmousets pour adorer, au lieu de servir le Dieu vivant.

De saint Jean-Baptiste.

Pour tenir ordre, il nous faut maintenant traiter de saint Jean-Baptiste, lequel, selon l'histoire évangélique, c'est-à-dire la vérité de Dieu, après avoir été décollé, fut enterré par ses disciples. Théodorite, chroniqueur ancien de l'église, raconte que son sépulcre étant en Sebaste, ville de Syrie, fut ouvert par les païens, quelque temps après; et que ses os furent brûlés par iceux, et la cendre éparse en l'air; combien qu'Eusèbe ajoute, que quelques hommes de Jérusalem sur-

vinrent là, et en prirent en cachette quelque peu, qui fut porté en Antioche, et là enterré par Athanase en une muraille.

Touchant la tête, Sozomenus, un autre chroniqueur, dit qu'elle fut emportée par l'empereur Théodose, auprès de la ville de Constantinople. Par quoi, selon les histoires anciennes, tout le corps fut brûlé, excepté la tête; et tous les os et les cendres perdues, excepté quelque petite portion, que prirent les ermites de Jérusalem à la dérobée. Voyons maintenant ce qu'il s'en trouve. Ceux d'Amiens se glorifient d'avoir le visage; et en le masque qu'ils montrent, il y a la marque d'un coup de couteau sur l'œil, qu'ils disent qu'Hérodias lui donna.

Mais ceux de Saint-Jean d'Angeli y contredisent, et montrent la même partie. Quant au reste de la tête, le dessus, depuis le front jusqu'au derrière, était à Rhodes, et maintenant à Malte, comme je pense. Au moins les commandeurs ont fait accroire que le Turc le leur avait rendu. Le derrière est à Saint-Jean de Nemours; la cervelle est à Nogent-le-Rotrou. Nonobstant cela, ceux de saint Jean de Maurienne ne laissent point d'avoir une partie de la tête; et sa machoire ne laisse point d'être à Besançon, à Saint-Jean-le-Grand. Il y en a une autre partie à Saint-Jean-de-Latran, à Paris; et à Saint-Flour en Auvergne un bout de l'oreille; à Saint-Salvador en Espagne, le front; et des cheveux, il y en a aussi-bien quelque lopin à Noyon qui s'y montre fort authentiquement; il

y en a semblablement une partie à Lucques, je ne sais de quel endroit. Tout cela est-il fait? Qu'on aille à Rome au monastère de Saint-Sylvestre, et on entendra dire, voici la tête de saint Jean-Baptiste. Les poëtes feignent qu'il y avait autrefois un roi en Espagne, nommé Gérion, lequel avait trois têtes : si nos forgeurs de reliques en pouvaient autant dire de saint Jean-Baptiste, cela leur viendrait bien à point, pour leur aider à mentir : mais puisque cette fable n'a point lieu, comment s'excuseront-ils ? Je ne les veux point presser de si près, que de leur demander comment la tête s'est ainsi déchiquetée, pour être départie en tant de lieux et si divers, ni comment c'est qu'ils l'ont eue de Constantinople ; seulement je dis qu'il faudrait que saint Jean eût été un monstre, ou que ce sont abuseurs effrontés, de montrer tant de pièces de sa tête.

Qui plus est, ceux de Sienne se vantent d'avoir le bras : ce qui est répugnant, comme nous avons dit, à toutes les histoires anciennes. Et néanmoins cet abus non-seulement est souffert, mais aussi approuvé, comme rien ne se trouve mauvais au royaume de l'antechrist (1), moyennant qu'il entretienne le peuple en superstition.

Or ils ont controuvé une autre fable : c'est, que quand le corps fut brûlé, le doigt dont il avait montré Notre-Seigneur Jésus-Christ demeura entier, sans être violé. Cela non-seule-

(1) C'est le pape, que Calvin appelle l'antechrist.

ment n'est pas conforme aux histoires anciennes, mais même il se peut aisément rétorquer par icelles; car Eusèbe et Théodorite, nommément, disent que le corps était déjà réduit en os, quand les païens le ravirent. Et n'eussent eu garde d'oublier un tel miracle, s'il en eût été quelque chose: car ils ne sont autrement que trop curieux à en raconter, même de frivoles. Toutefois, encore qu'ainsi fût, voyons un peu où est ce doigt.

A Besançon, en l'église Saint-Jean-le-Grand, il y en a un, à Toulouse un autre, à Lyon un autre, à Bourges un autre, à Florence un autre, à Saint-Jean-des-Aventures près Mâcon, un autre. Je ne dis mot là-dessus, sinon que je prie les lecteurs de ne se point endurcir, à l'encontre d'un avertissement si clair et si certain, et ne point fermer les yeux à une telle clarté, pour toujours se laisser séduire comme en ténèbres. Si c'étaient joueurs de passe-passe, qui nous éblouissent les yeux, tellement qu'il nous semblât avis qu'il y en eût six, encore aurions-nous cet avis de craindre d'être abusés. Or ici, il n'y a nulle subtilité; il est seulement question si nous voulons croire que le doigt de saint Jean soit à Florence, et qu'il soit autre part en cinq lieux: autant de Lyon et de Bourges, et des autres; ou pour le dire plus brief, si nous voulons croire que six doigts ne soient qu'un, et qu'un seul soit six. Je ne parle sinon de ce qui est venu à ma notice. Je ne doute pas que si on enquérait plus diligemment, il ne s'en trouvât encore une

demi-douzaine ailleurs ; et de la tête, qu'il ne se trouvât encore des pièces qui monteraient bien la grosseur d'une tête de bœuf, voire outre ce que j'en ai dit (1).

Et de peur de ne rien laisser derrière, ils ont aussi-bien fait semblant d'avoir les cendres, dont il y en a une partie à Gênes, l'autre partie à Rome en l'église Saint-Jean-de-Latran. Or avons-nous vu que la plupart avait été jetée en l'air ; toutefois ils ne laissent point d'en avoir, comme ils disent, une bonne portion, et principalement à Gênes.

Restent maintenant, après le corps, les autres appartenances ; comme un soulier, qui est aux Chartreux de Paris, lequel fut dérobé, il y a environ douze ou treize ans ; mais incontinent il s'en retrouva un autre de nouveau. Et de fait, tant que l'engeance des cordonniers soit faillie, jamais ils n'auront faute de telles reliques.

A Rome, à Saint-Jean-de-Latran, ils se vantent d'avoir sa haire, de laquelle il n'est fait mention en l'Évangile ; sinon pour ce qu'il est là parlé qu'il était vêtu de poil de chameau ; et ils veulent convertir une robe en haire.

Là même, ils disent qu'ils ont l'autel sur lequel il priait au désert, comme si de ce temps-là on eût fait des autels à tous propos, et en chacun lieu. C'est merveille qu'ils ne lui font accroire qu'il ait chanté messe.

(1) On a vu, dans notre article *Jean-Baptiste*, que Calvin ne connaissait qu'une partie des reliques de ce saint.

En Avignon est l'épée de laquelle il fut décollé; et à Aix, en Allemagne, le linceul lequel fut étendu sous lui. Je voudrais bien savoir comment le bourreau était si gracieux que de lui tapisser le pavé de la prison, quand il voulait le faire mourir. N'est-ce pas une sotte chose de controuver cela ? Mais encore, comment l'un et l'autre sont-ils venus entre leurs mains ? Pensez-vous qu'il est bien vraisemblable que celui qui le mit à mort, fût-il un gendarme ou un bourreau, donnât le linceul et son épée pour en faire une relique ? Puisqu'ils voulaient faire une telle garniture de toutes pièces, ils ont failli de laisser le couteau d'Hérodias, dont elle frappa l'œil, tout le sang qui fut répandu, et même son sépulcre. Mais je pourrais bien aussi errer, car je ne sais pas si toute ces bagues sont autre part.

De saint Pierre et de saint Paul.

C'est maintenant aux apôtres d'avoir leur tour ; mais pour ce que la multitude pourrait engendrer confusion, si je les mettais tous ensemble, nous prendrons saint Pierre et saint Paul à part, et puis nous parlerons des autres. Leurs corps sont à Rome, la moitié en l'église de Saint-Pierre, et l'autre moitié à Saint-Paul. Et disent que saint Silvestre les pesa, pour les distribuer ainsi en égales portions. Les deux têtes sont aussi à Rome, à Saint-Jean-de-Latran, combien qu'en la même église il y a une dent de saint Pierre à part.

Après tout cela, on ne laisse point d'en avoir

des os partout : comme à Poitiers on a la mâchoire avec la barbe de saint Pierre ; à Triers, plusieurs os de l'un et de l'autre ; à Argenton en Berry, une épaule de saint Paul. Et quand serait-ce fait? car partout où il y a église qui porte leurs noms, il y en a des reliques.

Si on demande quelles, qu'on se souvienne de la cervelle de saint Pierre, dont j'ai parlé, qui était au grand autel de cette ville. Tout ainsi qu'on trouva que c'était une pierre ponce, ainsi trouverait-on beaucoup d'os de chevaux ou de chiens qu'on attribue à ces deux apôtres.

Avec les corps il y a suite. A Saint-Salvador, en Espagne, ils en ont une pantoufle : de la forme et de la matière, je n'en puis répondre, mais il est bien à présumer que c'est une semblable marchandise que celle qu'ils ont à Poitiers, lesquelles sont d'un satin broché d'or. Voilà comment on le fait brave après sa mort, pour le récompenser de la pauvreté qu'il a eue sa vie durant. Pour ce que les évêques de maintenant sont ainsi mignons quand ils se mettent en leur pontificat, il leur semble avis que ce serait déroger à la dignité des apôtres si on ne leur en faisait autant. Or, les peintres peuvent bien contrefaire des marmousets à leur plaisir, les dorant et ornant depuis la tête jusques aux pieds, puis après leur imposer le nom de saint Pierre ou de saint Paul. Mais on sait quel a été leur état pendant qu'ils ont vécu en ce monde, et qu'ils n'ont eu d'autres accoutremens que de pauvres gens.

Il y a aussi-bien à Rome la chaire épiscopale de saint Pierre, avec sa chasuble, comme si de ce temps-là les évêques eussent eu des trônes pour s'asseoir. Mais leur office était d'enseigner, de consoler, d'exhorter en public et en particulier, et montrer exemple de vraie humilité à leur troupeau; non point de faire des idoles, comme font ceux de maintenant. Quant est de sa chasuble, la façon n'était point encore venue de se déguiser; car on ne jouait point des farces en l'église comme on fait à présent. Ainsi, pour prouver maintenant que saint Pierre eût une chasuble, il faudrait premièrement montrer qu'il aurait fait du bateleur, comme font nos prêtres de maintenant en voulant servir à Dieu.

Il est bien vrai qu'ils lui pouvaient bien donner une chasuble, quand ils lui ont assigné un autel; mais autant a de couleur l'un comme l'autre. On sait quelles messes on chantait alors. Les apôtres ont célébré de leur temps simplement la cène de Notre-Seigneur, à laquelle il n'est point métier d'avoir un autel. De la messe, on ne savait encore quelle bête c'était, et ne l'a-t-on pas su longtemps après.

On voit bien donc que quand ils ont inventé leurs reliques, ils ne se doutaient point de jamais ouïr contredisans, vu qu'ils ont ainsi osé impudemment mentir à bride avalée. Combien que de cet autel ils ne conviennent point entre eux, car ceux de Rome affirment qu'ils l'ont, et ceux de Pise le montrent aussi bien, au faubourg tirant vers la mer.

Pour faire leur profit de tout, ils n'ont point oublié le couteau duquel Malchus eut l'oreille coupée, comme si c'était un joyau digne de mettre en relique. J'avais oublié la crosse, laquelle se montre à Saint-Étienne-des-Grès, à Paris, de laquelle il faut estimer autant que de l'autel ou de la chasuble, car c'est une même raison.

Il y a un petit plus d'apparence à son bourdon; car il est bien à présumer qu'il pouvait être armé de tel bâton allant par les champs. Mais il gâtent tout de ne se pouvoir accorder; car ceux de Cologne se font forts de l'avoir, et ceux de Triers semblablement. Ainsi, se démentant l'un l'autre, ils donnent bien occasion qu'on n'ajoute nulle foi à tous deux.

Je laisse de parler de la chaîne de saint Paul, dont il fut lié; laquelle se montre à Rome, en son église; *item*, du pilier sur lequel saint Pierre fut matyrisé, lequel est à Saint-Anastase. Je laisse seulement à penser aux lecteurs d'où c'est que cette chaîne a été prise, pour en faire une relique; *item*, à savoir si en ce temps-là on exécutait les hommes sur des piliers.

Des autres apôtres.

Nous traiterons en commun de tous les autres apôtres, pour avoir plus tôt fait. Et premièrement nous raconterons où il y en a des corps entiers, afin qu'en faisant conférence de l'un à l'autre, on juge quel arrêt on peut prendre sur leur dire. Chacun sait que la ville de Toulouse en pense

avoir six, savoir : saint Jacques-le-Majeur, saint André, saint Jacques-le-Mineur, saint Philippe, saint Simon et saint Jude. A Padoue est le corps de saint Mathias; à Salerne, le corps de saint Mathieu; à Orconne, celui de saint Thomas; au royaume de Naples, celui de saint Barthélemi.

Avisons maintenant lesquels ont deux corps ou trois. Saint André a un second corps à Amalfi; saint Philippe et saint Jacques-le-Mineur, chacun aussi un autre à Rome, *ad Sanctos Apostolos*; saint Simon et saint Jude, aussi-bien à Rome, en l'église Saint-Pierre; saint Barthélemi à Rome, en son église. En voilà déjà six qui ont deux corps chacun; et encore, de superabondant, la peau de saint Barthélemi est à Pise.

Toutefois, saint Mathias a emporté tous les autres; car il a un corps à Rome, à Sainte-Marie-la-Majeure, et le troisième à Triers; outre cela encore a-t-il une tête à part, et un bras à part, à Rome même.

Il est vrai que les lopins qui sont de saint André, çà et là, récompensent à demi; car à Rome, en l'église Saint-Pierre, il y a une tête; en l'église Saint-Chrysostome, il a une épaule; à Saint-Eustache, une côte; et au Saint-Esprit, un bras; à Saint-Blaise, je ne sais quelle autre partie; à Aix en Provence, un pied. Qui conjoindrait cela ensemble, ce serait tantôt pour en faire deux quartiers, moyennant qu'on les pût bien proportionner.

Or, comme saint Barthélemi a laissé sa peau à Pise, aussi y a-t-il laissé une main. A Triers il y en a je ne sais quel membre; à Fréjus, un doigt; à Rome, en l'église Sainte-Barbe, d'autres reliques. Ainsi encore n'est-il point des plus pauvres, car les autres n'en ont pas tant.

Toutefois chacun en a encore quelque lopin, comme saint Philippe a un pied à Rome, *ad Sanctos-Apostolos*, et à Sainte-Barbe je ne sais quelles reliques; *Item*, plus à Triers. En ces deux dernières églises, il a semblablement saint Jacques pour compagnon, lequel a pareillement une tête en l'église Saint-Pierre, un bras à Saint-Chrysogone, et un autre *ad Sanctos-Apostolos*.

Saint Mathieu et saint Thomas sont demeurés les plus pauvres; car le premier avec son corps n'a sinon quelques os à Triers, un bras à Rome à Saint-Marcel, et à Saint-Nicolas une tête; sinon que par aventure il m'en soit échappé quelque chose, ce qui se pourrait bien faire; car en tel abîme, qui n'y serait confus?

Pour ce qu'ils trouvent en leur chroniques que le corps de saint Jean-l'Évangéliste s'évanouit incontinent après qu'on l'eût mis en la fosse, ils n'ont pu produire de ses ossemens. Mais, pour suppléer ce défaut, ils se sont rués sur son bagage. Et premièrement ils se sont avisés du calice, auquel il but le poison, étant condamné par Domitien. Mais pour ce que deux l'ont voulu avoir, il nous faut croire ou ce que disent les alchimistes de leur multiplication, ou

que ceux-ci, avec leur calice, se sont moqués du monde. L'un est à Bologne, et l'autre à Rome à Saint-Jean-de-Latran. Ils ont puis après controuvé son hoqucton, et une chaîne dont il était lié quand on l'amena prisonnier d'Éphèse, avec l'oratoire où il soûlait prier étant en la prison.

Je voudrais bien savoir s'il avait lors menuisiers à louage pour lui faire des oratoires; *item*, quelle familiarité avaient les chrétiens avec sa garde, pour retirer sa chaîne, et en faire une relique? Ces moqueries sont trop sottes, et fût-ce pour abuser les petits enfans.

Mais le joyau le plus férial est des douze peignes des apôtres, qu'on montre à Notre-Dame de l'Ile-sur-Lyon. Je pense bien qu'ils ont été du commencement là mis, pour faire accroire qu'ils étaient aux douze pairs de France; mais depuis, leur dignité s'est accrue, et sont devenus apostoliques.

De sainte Anne.

Il nous faut dorénavant dépêcher, ou autrement jamais nous ne sortirons de cette forêt. Nous réciterons donc en bref les reliques qu'on a des saints qui ont été du temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ vivait; puis conséquemment des martyrs anciens et des autres saints. Sur cela les lecteurs auront à juger quelle estime ils en devront avoir.

Sainte Anne, mère de la vierge Marie, a l'un de ses corps à Apt en Provence, l'autre à Notre-

Dame de l'île à Lyon. Outre cela, elle a une tête à Triers, l'autre à Duren près Cologne, l'autre en Thuringe, en une ville nommée de son nom. Je laisse les pièces qui sont en plus de cent lieux; et entres autres il me souvient que j'en ai baisé une partie en l'abbaye d'Orcamps près de Noyon, dont on fait grand festin. Finalement, elle a un de ses bras à Rome en l'église Saint-Paul. Qu'on prenne fondement là-dessus, si on peut.

Du Lazare, de la Madeleine, etc.

Il y a puis après le Lazare, et la Madeleine sa sœur. Touchant de lui, il n'a que trois corps que je sache; l'un est à Marseille, l'autre à Autun, le troisième à Avalon. Il est vrai que ceux d'Autun en ont eu gros procès à l'encontre de ceux d'Avalon. Mais après avoir beaucoup dépensé d'argent d'un côté et d'autre, ils ont tous deux gagné leur cause; pour le moins ils sont demeurés en possession du titre.

Pour ce que la Madeleine était femme, il fallait qu'elle fût inférieure à son frère : pourtant elle n'a eu que deux corps, dont un est à Vézelai près d'Auxerre; et l'autre, qui est de plus grand renom, à Saint-Maximin en Provence; là où la tête est à part, avec son *Noli me tangere*, qui est un lopin de cire, qu'on pense être la marque que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui fit, par dépit, pour ce qu'il était marri qu'elle le voulût toucher.

Je ne dis pas les reliques qui en sont dispersées par tout le monde, tant de ses os que de ses che-

yeux. Qui voudrait avoir certitude de tout cela, il s'enquerrait pour le premier, à savoir si le Lazare et ses deux sœurs, Marthe et Madeleine, sont jamais venus en France pour prêcher. Car en lisant les histoires anciennes, et en jugeant du tout avec raison, on voit évidemment que c'est la plus sotte fable du monde, et laquelle a autant d'apparence que si on disait que les nuées sont peaux de veau, et néanmoins ce sont les plus certaines reliques qu'on ait; mais encore qu'ainsi fût, il suffisait d'abuser d'un corps en idolâtrie, sans faire d'un diable deux ou trois.

De saint Longin et des trois Rois.

Ils ont aussi bien canonisé celui qui perça le côté de Notre-Seigneur en la croix, et l'ont appelé saint Longin. Après l'avoir ainsi baptisé, ils lui ont donné deux corps, dont l'un est à Mantoue, et l'autre à Notre-Dame de l'Ile près Lyon(1).

Ils ont fait le semblable des sages qui vinrent adorer Notre-Seigneur Jésus après sa nativité. Et premièrement, ils ont déterminé du nombre, disant qu'ils n'étaient que trois. Or, l'Évangile ne dit pas combien ils étaient; et aucuns des docteurs anciens ont dit qu'ils étaient quatorze; comme celui qui a écrit le commentaire imparfait sur saint Mathieu, qu'on intitule de Chrysostome.

Après, au lieu que l'Évangile les dit philosophes,

---

(1) On a parlé plus haut de sa lance. Voyez aussi l'article *Longin* dans le Dictionnaire.

ils en ont fait des rois à la hâte, sans pays et sans sujets. Finalement ils les ont baptisés, donnant nom à l'un Balthasar, à l'autre Melchior, et à l'autre Gaspar. Or, encore que nous leur concédions toutes leurs fables, ainsi frivoles qu'elles sont, il est certain que les sages retournèrent au pays d'Orient. Car la sainte écriture le dit, et ne peut-on dire autre chose sinon qu'ils moururent là. Qui est-ce qui les a transportés depuis? et qui est-ce qui les connaissait, pour les marquer, afin de faire ainsi des reliques de leurs corps? Mais je m'en déporte, d'autant que c'est folie à moi de redarguer des moqueries tant évidentes. Seulement je dis qu'il faut que ceux de Cologne et ceux de Milan se combattent à qui les aura (1); car tous deux prétendent ensemble de les avoir, ce qui ne se peut faire. Quand leur procès sera vidé, lors nous aviserons ce qu'il sera de faire.

De saint Denis.

Entre les martyrs anciens, saint Denis est des plus célèbres; car on le tient pour un des disciples des apôtres, et le premier évangéliste de France. A cause de cette dignité, on a de ses reliques en plusieurs lieux. Toutefois, comme l'on dit, le corps est demeuré entier seulement en deux lieux, à Saint-Denis en France, et à Regensbourg (2) en Allemagne.

(1) Calvin se trompe. On ne montre à Milan que le tombeau vide des trois rois. Voyez l'article *Rois*.

(2) Regensburg est le nom allemand de Ratisbonne.

Pour ce que les Français maintenaient de l'avoir, ceux de Regensbourg en émurent le procès à Rome, il y a environ cent ans, et le corps leur fut adjugé, par sentence définitive, présent l'ambassadeur de France, dont ils ont une belle bulle. Qui dirait à Saint-Denis près Paris que le corps n'est point là, il serait lapidé.

Quiconque voudra contredire qu'il ne soit à Regensbourg sera tenu pour hérétique, d'autant qu'il sera rebelle au saint siége apostolique. Ainsi le plus expédient sera de ne s'entremettre point en leurs querelles. Qu'ils se crèvent les yeux les uns aux autres s'ils veulent, et en ce faisant qu'ils ne profitent de rien, sinon pour découvrir que tout leur cas gît en mensonge.

De saint Étienne.

De saint Étienne ils en ont tellement parti le corps, qu'il est entier à Rome en son église ; le chef à Arles ; et des os, on en a en plus de deux cents lieux. Mais pour montrer qu'ils sont des adhérens de ceux qui l'ont meurtri, ils ont canonisé les pierres dont il a été lapidé.

On demandera où c'est qu'on les a pu trouver, et comment ils les ont eues, de quelles mains et par quel moyen. Je réponds brièvement que cette demande est folle ; car on sait bien qu'on trouve partout des cailloux, tellement que la voiture n'en coûte guère. A Florence, à Arles aux Augustins, au Vigan en Languedoc, on en montre. Celui qui voudra se fermer les yeux et

l'entendement croira que ce sont les propres pierres dont saint Étienne fut lapidé. Celui qui voudra un peu considérer s'en moquera. Et de fait les carmes de Poitiers en ont bien trouvé depuis quatorze ans, auxquelles ils ont assigné l'office de délivrer les femmes, lesquelles sont en travail d'enfant. Les jacobins, auxquels on avait dérobé une côte de sainte Marguerite servant à cet usage, leur ont fait grande noise, criant contre leur abus; mais en la fin ils ont gagné en tenant bon.

Des saints Innocens.

J'avais quasi délibéré de ne parler des Innocens, pour ce que quand j'en aurais assemblé une armée, ils répliqueront toujours que cela ne contrevient point à l'histoire, d'autant que le nombre n'en est point défini. Je laisse donc à parler de la multitude. Seulement, qu'on note qu'il y en a, en toutes les régions du monde. Je demande maintenant comment c'est qu'on a trouvé leurs sépulcres si long-temps après; vu qu'on ne les tenait point pour saints quand Hérode les fit mourir. Après, quand c'est qu'on les a apportés. Ils ne me peuvent répondre autre chose, sinon que ç'a été cinq ou six cents ans après leur mort. Je m'en rapporte aux plus pauvres idiots qu'on pourra trouver, si on doit ajouter foi à des choses tant absurdes.

Après, encore qu'il s'en fût trouvé par fortune quelqu'un, comme se pouvait-il faire qu'on en

apportât plusieurs corps en France, en Allemagne, en Italie, pour les distribuer en des villes tant éloignées l'une de l'autre? Je laisse donc cette fausseté pour convaincue du tout.

De saint Laurent.

Pourtant que saint Laurent est du nombre des anciens martyrs, nous lui donnerons ici son lieu. Je ne sais point que son corps soit en plus d'un lieu, c'est savoir à Rome en l'église dédiée à son nom. Il est vrai qu'il y a puis après un morceau de sa chair grillée; *item*, deux fioles pleines, l'une de son sang, et l'autre de sa graisse; *item*, en l'église surnommée Panisperne (1) son bras et de ses os, et à Saint-Silvestre d'autres reliques. Mais si on voulait amasser tous les ossemens qui s'en montrent seulement en France, il y en aurait pour former deux corps au long et au large.

Il y a puis après la grille sur laquelle il fut rôti, combien que l'église qu'on surnomme Panisperne se vante d'en avoir une pièce. Or pour la grille, encore la laisserai-je passer; mais ils ont d'autres reliques trop fériales, desquelles il ne m'est point licite de me taire : comme des charbons, qu'on montre à Saint-Eustache; *item*, une serviette dont l'Ange torcha son corps.

Puisqu'ils ont pris le loisir de songer telles rêveries pour abuser le monde, que ceux qui ver-

(1) L'église de Saint-Laurent *in Panispernâ*, à Rome, est un titre de cardinal.

ront cet avertissement prennent aussi loisir de penser à eux pour se garder de n'être plus ainsi moqués.

D'une même forge est sortie sa tunique, qu'on montre à Rome même en l'église Sainte-Barbe. Pour ce qu'ils ont ouï dire que saint Laurent était diacre, ils ont pensé qu'il devait avoir les mêmes accoutremens dont leurs diacres se déguisent en jouant leur personnage à la messe; mais c'était bien un autre office de ce temps-là, en l'église chrétienne, que ce n'est à présent en la papauté. C'étaient les commis ou députés à distribuer les aumônes, et non point bateleurs pour jouer des farces. Ainsi ils n'avaient que faire de tuniques ni dalmatiques, ni autres habits de fous pour se déguiser.

Des saints Gervais et Protais.

Nous ajouterons à saint Laurent, saint Gervais et saint Protais, desquels le sépulcre fut trouvé à Milan du temps de saint Ambroise, comme lui-même le testifie; pareillement saint Jérôme, saint Augustin, et plusieurs autres. Et ainsi, la ville de Milan maintient qu'elle en a encore les corps.

Nonobstant cela, ils sont à Brisach en Allemagne, et à Besançon en l'église paroissiale de Saint-Pierre, sans les pièces infinies qui sont éparses en diverses églises: tellement qu'il faut nécessairement que chacun ait eu quatre corps pour le moins, ou qu'on jette aux champs tous les os qui s'en montrent à fausses enseignes.

De saint Sébastien.

Pour ce qu'ils ont donné à saint Sébastien l'office de guérir de la peste, cela a fait qu'il a été plus requis, et que chacun a plus appété de l'avoir. Ce crédit l'a fait multiplier en quatre corps entiers : dont l'un est à Rome à Saint-Laurent, l'autre à Soissons, le troisième à Piligni près Nantes; le quatrième près de Narbonne, au lieu de sa nativité.

En outre, il a deux têtes; l'une à Saint-Pierre de Rome, et l'autre aux Jacobins de Toulouse. Il est vrai quelles sont creuses, si on s'en rapporte aux cordeliers d'Angers, lesquels se disent en avoir la cervelle. *Item* plus, les Jacobins d'Angers en ont un bras. Il y en a un autre à Saint-Sternin de Toulouse (1), un autre à la Case-Dieu en Auvergne, et un autre à Montbrison en Forêt, sans les menus lopins qui en sont en plusieurs églises. Mais quand on aura bien contrepesé, qu'on devine où est le corps de saint Sébastien.

Même ils n'ont pas été contens de tout cela, s'ils ne faisaient aussi-bien des reliques des flèches dont il fut tiré, desquelles ils en montrent une à Lambesc en Provence, une à Poitiers aux Augustins, et les autres par-ci, par-là. Par cela voit-on bien qu'ils ont pensé de ne jamais rendre compte de leurs tromperies.

De saint Antoine.

Une semblable raison a valu à saint Antoine

(1) Saint-Sternin ou Saint-Saturnin.

pour lui multiplier ses reliques : car d'autant que c'est un saint colère et dangereux, comme ils le feignent, lequel brûle ceux à qui il se courrouce : par cette opinion il se fait craindre et redouter. La crainte a engendré dévotion, laquelle a aiguisé l'appétit, pour faire désirer d'avoir son corps, à cause du profit. Pourquoi la ville d'Arles en a eu grand combat, et long, contre les Antoniens de Viennois : mais l'issue n'en a été autre qu'elle a accoutumé d'être en telle matière; c'est-à-dire, que tout est demeuré en confus : car si on voulait liquider la vérité, l'une des parties n'aurait bonne cause.

Avec ces deux corps, il a un genou aux Augustins d'Albi; à Bourg, à Macon, à Dijon, à Châlons, à Ouroux, à Besançon, des reliques de divers membres, sans ce qu'en portent les quêteurs, qui n'est point petite quantité. Voilà que c'est d'avoir le bruit d'être mauvais : car sans cela le bon saint fût demeuré en sa fosse ou en quelque coin, sans qu'on en eût tenu compte.

De sainte Pétronille (1); *de sainte Suzanne*; *de sainte Hélène et des onze mille Vierges.*

J'avais oublié sainte Perronelle, la fille de saint Pierre, laquelle a son corps entier à Rome en l'église de son père; *item* plus, des reliques à part à Sainte-Barbe. Mais elle ne laisse point pour-

(1) Appelée plus généralement *Pétronille*, et aussi *Perronelle*, *Pernelle*, etc.

tant d'en avoir un autre au Mans, au couvent des Jacobins : lequel est là tenu en grande solemnité, pour ce qu'il guérit de fièvres.

D'autant qu'il y a eu plusieurs saintes nommées Suzanne, je ne sais pas bonnement si leur intention a été de redoubler le corps d'une : mais tant y a qu'il y a un corps de sainte Susanne à Rome, en l'église dédiée de son nom, et un autre à Toulouse.

Sainte Hélène n'a pas été si heureuse : car outre son corps qui est à Venise, elle n'a gagné de superabondant qu'une tête, laquelle est à saint Géreon de Cologne.

Sainte Ursule l'a surmontée en cette partie ; son corps premièrement, est à Saint-Jean-d'Angély ; elle a puis après une tête à Cologne, une portion aux jacobins du Mans, une autre aux jacobins de Tonrs, l'autre à Bergerat.

De ses compagnes, qu'on appelle les onze mille vierges, on en a bien peu, pour en avoir partout. Et de fait, ils se sont bien aidés de cela pour oser mentir librement, car outre cent charrettes d'ossemens qui sont à Cologne, il n'y a, à grande peine, ville en toute l'Enrope, qui n'en soit remparée ou en une église, ou en plusieurs.

De quelques autres saints.

Si je commençais à faire la montre des saints vulgaires, j'entrerais en une forêt dont je ne trouverais jamais issue ; par quoi je me contenterai d'alléguer quelques exemples en passant,

dont on pourra faire jugement de tout le reste. A Poitiers, il y a deux églises qui se disputent le corps de saint Hilaire, à savoir les chanoines de son église, et les moines de la Selle; le procès en est pendant au crochet, jusqu'à ce qu'on en fasse visitation. Cependant, les idolâtres seront contraints d'adorer deux corps d'un homme; les fidèles laisseront reposer le corps, où qu'il soit, sans s'en soucier.

De saint Honorat, son corps est à Arles, et aussi bien à l'île de Lérins, près Antibes.

Saint Gilles a l'un de ses corps à Toulouse, et l'autre à une ville de Languedoc, laquelle porte son nom.

Saint Guillaume est en une abbaye du Languedoc, nommée Saint-Guillaume du désert, et en une ville d'Aussois, nommée Ecrichen, avec la tête à part, combien qu'il ait une autre tête au faubourg de Duren en Juliers, en l'abbaye des Guillemites.

Que dirai-je de saint Saphorin ou Simphorien, lequel est en tant de lieux en corps et en os.

Pareillement de saint Loup, qui est à Auxerre, à Sens, à Lyon, et faisait-on accroire qu'il était à Genève (1). Autant de saint Ferréol, qui est tout entier à Uzès, en Languedoc, et à Brioude en Auvergne. Au moins qu'ils fissent quelques bonnes transactions ensemble, pour ne point tant

---

(1) Calvin peut-se tromper ici; car il y a plusieurs saints corps: saint Loup de Troyes, saint Loup de Sens, saint Loup de Lyon, etc.; j'en connais quinze.

découvrir leurs mensonges, comme ont fait les chanoines de Triers avec ceux de Liége, touchant la tête de saint Lambert, car ils ont composé à quelque somme d'argent, pour l'intérêt des offrandes, de ne la montrer publiquement, de peur qu'on ne s'étonnât de la voir en deux villes tant voisines. Mais c'est ce que j'ai déjà dit du commencement, ils n'ont point pensé d'avoir jamais un contrôleur qui osât ouvrir la bouche pour remontrer leur impudence.

On me pourrait demander comment ces bâtisseurs de reliques, vu qu'ils ont ainsi amassé sans propos tout ce qui leur venait en la tête, et en soufflant ont forgé tout ce qu'il leur plaisait, ont laissé derrière les choses notables du vieux testament. A cela je ne saurais que répondre, sinon qu'ils les ont méprisées, pour ce qu'ils n'espéraient point d'en avoir grand profit. Combien qu'ils ne les ont du tout oubliées; car à Rome ils se disent avoir des os d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, à Sainte-Marie *supra Minervam*. A Saint-Jean-de-Latran, ils se vantent d'avoir l'arche de l'alliance avec la verge d'Aaron, et néanmoins cette verge est aussi bien à la Sainte-Chapelle de Paris, et ceux de Saint-Salvador en Espagne en ont quelque pièce.

Outre cela, ceux de Bordeaux maintiennent que la verge de saint Martial, qui se montre là en l'église de Saint-Severin, est celle même d'Aaron. Il semble avis qu'ils aient voulu faire miracle nouveau, à l'envi de Dieu : car comme cette

verge fut convertie en serpent, par la vertu d'icelui, aussi maintenant ils l'ont convertie en trois verges.

Il peut bien être qu'ils aient beaucoup d'autres manicles de l'ancien testament. Mais il suffit d'en avoir touché ce mot-là, pour montrer qu'ils se sont portés aussi loyalement en cet endroit qu'en tout le reste.

Je prie maintenant le lecteur d'avoir souvenance de ce que j'ai dit du commencement, c'est que je n'ai pas eu des commissaires pour visiter les sacristies de tous les pays dont j'ai fait par ci-dessus mention. Pourtant, il ne faut point prendre ce que j'ai dit des reliques, comme un registre ou inventaire entier de ce qui s'en pourrait trouver. Je n'ai nommé d'Allemagne que environ demi-douzaine de villes; je n'en ai nommé d'Espagne que trois, que je sache; d'Italie environ une quinzaine; de France, de trente à quarante, et de celles-là encore n'ai-je dit tout ce qui en est.

Que chacun donc fasse conjecture en soi-même quel tripotage ce serait, si on mettait par ordre la multitude des reliques qui sont par toute la chrétienté, je dis seulement des pays qui nous sont connus, et où nous hantons. Car le principal est de noter que toutes les reliques que l'on montre de Jésus-Christ par deçà, et des prophètes, on les trouve aussi bien en Grèce, et en Asie, et aux autres régions, où il y a des églises chrétiennes.

Or, je demande maintenant, quand les chrétiens de l'église orientale disent que tout ce que nous en pensons avoir est par devers eux, quelle résolution pourra-t-on prendre là-dessus? Si on les contredit, alléguant qu'un tel corps saint fut apporté par des marchands, l'autre par des moines, l'autre par un évêque; qu'une partie de la couronne d'épines fut envoyée à un roi de France par l'empereur de Constantinople, l'autre conquise par la guerre, et ainsi de chaque pièce, ils hocheront la tête en se moquant.

Comment videra-t-on ces querelles? Car en cause douteuse, il faudra juger par conjecture. Or, en ce faisant, ils gagneront toujours: car ce qu'ils ont à dire de leur côté est plus vraisemblable que tout ce qu'on pourra prétendre du côté de par deçà. C'est un point fâcheux à démêler, pour ceux qui voudront défendre les reliques.

Pour faire fin, je prie et exhorte, au nom de Dieu, tous lecteurs de vouloir entendre la vérité, pendant qu'elle leur est tant ouvertement montrée, et connaître que cela s'est fait par une singulière providence de Dieu, que ceux qui ont voulu ainsi séduire le pauvre monde, ont été tant aveuglés, qu'ils n'ont point pensé à couvrir autrement leurs mensonges; mais comme Madianites, ayant les yeux crevés, se sont dressés les uns contre les autres. Comme nous voyons qu'ils se font eux-mêmes la guerre et se démettent mutuellement. Quiconque ne se voudra point endurcir pour répugner à

toute raison à son escient, encore qu'il ne soit pas pleinement instruit que c'est une idolâtrie exécrable d'adorer relique aucune, quelle qu'elle soit, vraie ou fausse, néanmoins voyant la fausseté tant évidente, n'aura jamais le courage d'en baiser une seule, et quelque dévotion qu'il y ait eue auparavant, il en sera entièrement dégoûté.

Le principal serait bien, comme j'ai du commencement dit, d'abolir entre nous chrétiens, cette superstition païenne, de canoniser les reliques, tant de Jésus-Christ que de ses saints, pour en faire des idoles. Cette façon de faire est une pollution et ordure, qu'on ne devrait nullement tolérer en l'église. Nous avons déjà remontré, par raisons et témoignages de l'Écriture, qu'ainsi est. Si quelqu'un n'est content de cela, qu'il regarde l'usage des pères anciens, afin de se conformer à leurs exemples. Il a eu beaucoup de saints patriarches, beaucoup de prophètes, de saints rois, et autres fidèles en l'ancien testament : Dieu avait ordonné plus de cérémonies de ce temps-là que nous n'en devons avoir : même la sépulture se devait faire en plus grand appareil que maintenant, pour représenter, par figure, la résurrection glorieuse, d'autant qu'elle n'était pas si clairement révélée de parole comme nous l'avons. Lisons-nous qu'on ait tiré hors les saints de leurs sépulcres, pour en faire des poupées ? Abraham, père de tous fidèles, a-t-il jamais été élevé? Sara, aussi princesse en l'église de Dieu, a-t-elle été retirée de la fosse ? Ne les a-t-on pas laissés avec tous les autres saints en repos ?

Qui plus est, le corps de Moïse n'a-t-il pas été caché par le vouloir de Dieu, sans que jamais on l'ait pu trouver? Le diable n'en a-t-il pas débattu contre les anges, comme dit saint Jude? Pourquoi est-ce que Notre-Seigneur l'a ôté de la vue des hommes, et que le diable l'y voulut remettre? C'est comme chacun confesse, que Dieu a voulu ôter à son peuple d'Israël occasion d'idolâtrie; le diable au contraire l'a voulu établir.

Mais le peuple d'Israël, dira quelqu'un, était enclin à la superstition. Je demande ce que c'est de nous? N'y a-t-il pas sans comparaison plus de perversité entre les chrétiens, en cet endroit, qu'il n'y eut jamais entre les Juifs?

Avisons ce qu'il a été fait en l'église ancienne: il est vrai que les fidèles ont toujours mis peine de retirer les corps des martyrs, afin qu'ils ne fussent mangés des bêtes et des oiseaux, et les ont ensevelis honnêtement, comme nous lisons et de saint Jean-Baptiste et de saint Étienne. Mais c'était afin de les mettre en terre, pour les laisser jusqu'au jour de la résurrection, et non pas les colloquer en vue des hommes, pour s'agenouiller devant.

Jamais cette malheureuse pompe de les canoniser n'a été introduite en l'église, jusqu'à ce que tout a été perverti, et comme profané, partie par la bêtise des prélats et pasteurs, partie par leur avarice, partie qu'ils ne pouvaient résister à la coutume, depuis qu'elle était reçue; et aussi que le peuple cherchait d'être abusé, s'adonnant

plutôt à folies puériles, qu'à la vraie adoration de Dieu. Pourtant, ce qui a été mal commencé, et mis sus contre toute raison, devrait être totalement abattu, qui voudrait droitement corriger l'abus. Mais si on ne peut venir du premier coup à cette intelligence, pour le moins que l'on en vienne à l'autre; et qu'on ouvre les yeux, pour discerner quelles sont les reliques qu'on présente.

Or, cela n'est pas difficile à voir à quiconque y voudra entendre; car, entre tant de mensonges si patens, comme je les ai produits, où est-ce qu'on choisira une vraie relique, de laquelle on se puisse tenir certain? Davantage, ce n'est rien de ce que j'en ai touché, au prix de ce qui en reste. Même cependant qu'on imprimait ce livret, on m'a averti d'un troisième prépuce de Notre-Seigneur, qui se montre à Hildesheim, dont je n'avais fait nullement mention. Il y en a une infinité de semblables. Finalement, la visitation découvrirait encore cent fois plus que tout ce qui s'en peut dire.

Ainsi, que chacun à son endroit s'avise de ne se laisser à son escient traîner comme une bête, pour errer à travers champs, sans qu'il puisse apercevoir, ni voie, ni sentier, pour avoir quelque sûre adresse.

Il me souvient de ce que j'ai vu faire aux marmousets de notre paroisse, étant petit enfant. Quand la fête de saint Étienne venait, on parait aussi bien de chapeaux et affiquets les images des

tyrans qui le lapidaient (car ainsi les appelle-t-on en commun langage), comme la sienne. Les pauvres femmes, voyant les tyrans ainsi en ordre, les prenaient pour compagnons du saint, et chacun avait sa chandelle; qui plus est, cela se faisait bien au diable, comme à saint Michel.

Ainsi en est-il des reliques; tout y est si brouillé et confus, qu'on ne saurait adorer les os d'un martyr, qu'on ne soit en danger d'adorer les os de quelque brigand ou larron, ou bien d'un âne, ou d'un chien ou d'un cheval. On ne saurait adorer un anneau de Notre-Dame, ou un sien peigne ou ceinture, qu'on ne soit en danger d'adorer les bagues de quelque paillarde.

Pourtant, se garde du danger qui voudra, car nul d'orénavant ne pourra prétendre excuse d'ignorance.

FIN DU TRAITÉ DES RELIQUES.

TRAITÉ
DES SAINTES RELIQUES,

PAR L'ABBÉ DE CORDEMOY,

Débarrassé des inutilités et des lenteurs, mais conservé dans le texte original.

Ce traité a été publié en l'année 1719, dédié à M. Bosc, conseiller du roi. Nous l'avons abrégé sans en altérer le texte. C'est une réponse au livre de Calvin. On ne s'en douterait pas. — Mais nous avons pensé qu'on nous saurait bon gré d'avoir mis cet extrait à la suite du petit chef-d'œuvre de Calvin.

TRAITÉ

DES SAINTES RELIQUES.

§ Ier. *Ce qu'on entend par les Reliques.*

L'Église donne généralement le nom de *Reliques* à tout ce qui nous reste des saints après leur mort. Elle regarde les corps des saints, comme ayant été les temples du Saint-Esprit, et ses victimes par le martyre ou par la pénitence. Ainsi l'honneur, qu'elle veut que nous leur rendions dans cette vue, retourne à Dieu même.

Si l'affection que nous avons pour une personne qui nous a fait du bien, s'étend à tout ce qui nous reste d'elle après sa mort, peut-on trouver étrange que nous honorions les reliques des saints? Ils ont affermi notre foi, ou par leurs doctes écrits, ou par l'effusion de leur sang; et tous nous ont laissé des exemples admirables de vertu. D'ailleurs, comme le remarque saint Chrysostome, rien ne nous excite davantage à les imiter, que la vue de leurs corps. Dieu, dit ce grand docteur, nous les veut laisser, afin qu'ayant toujours devant les yeux ces saintes dé-

pouilles, nous nous animions à la pratique des vertus qui les ont consacrées.

Comment n'aurions-nous pas de la vénération pour ceux que Dieu a lui-même honorés par des miracles, avant et après leur mort? C'est ce que l'Écriture nous apprend en divers endroits, comme nous l'allons voir.

§ II. *Dieu a honoré les saints par des miracles.*

Commençons par l'ancien testament. Élie se coucha sur le corps d'un enfant qui venait de mourir, et le rendit vivant à sa mère. Son disciple Élizée, ressuscita de la même manière le fils d'une autre veuve. Il reçut ensuite avec une extrême joie le manteau que lui laissa tomber Élie, lorsqu'il fut enlevé dans un char de feu. C'était pour Élizée, dit saint Chrysostome, un héritage plus précieux que tout l'or du monde. Et, comme il avait vu que ce prophète, pour traverser le Jourdain à pied sec, en avait séparé les eaux avec ce manteau, il fit aussi la même chose.

Mais ce qui arriva après sa mort n'avait point encore eu d'exemple. Le seul attouchement de ses os rendit la vie à un homme, qui fut jeté par hasard dans son tombeau; et l'Écriture nous dit là-dessus que le corps mort d'Élizée prophétisa.

Saint Cyrille de Jérusalem enseigne pourquoi les corps des saints doivent être respectés: « afin dit-il, qu'on n'honore pas seulement leur âme,

mais qu'on croie aussi qu'il reste dans leurs corps une certaine vertu. »

Quand Vigilance osa parler des reliques avec mépris, saint Jérôme lui dit, pour le confondre : « Si les os des morts souillent les personnes qui les touchent, comment Élizée, tout mort qu'il était, a-t-il pu ressusciter un mort ? »

La terre, sur laquelle marchait ce prophète, parut si vénérable à Naaman (qu'il avait guéri de la lèpre), que ce prince lui fit cette prière, avant que de retourner en Syrie : « Permettez-moi d'emporter la charge de deux mulets de cette terre. » Était-ce par un esprit de superstition qu'il parlait ainsi ? Non certainement : Que voulait-il donc faire du peu de terre, qu'il demandait avec tant d'instance ? En élever dans son pays un autel, où il pût sacrifier au vrai Dieu qu'adorait Élizée. Lorsque Théodoret examine cet endroit de l'Écriture, il appelle Naaman *un homme admirable*. Nos réformés n'auraient garde d'en parler même.

Si nous ouvrons l'Évangile, nous y trouvons d'abord qu'une femme, malade depuis douze années d'une perte de sang, entendit parler de Jésus ; qu'elle vint derrière lui au travers du peuple, en disant, si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie ; qu'elle le toucha ; et qu'elle fut guérie à l'instant même. Les pères de l'Église, qui ont parlé de cette femme, admirent sa foi. Ils la proposent même

aux chrétiens, comme un exemple, qu'ils doivent imiter.

Quand les habitans de Génézareth surent que Jésus-Christ était chez eux, « ils envoyèrent dans tout le pays d'alentour, et lui présentèrent tous les malades, le priant qu'il leur permît de toucher seulement le bord de sa robe; et tous ceux qui le touchèrent furent guéris. » Si nos prétendus réformés eussent vécu de ce temps-là, ils se fussent bien gardés de faire la même chose; car voici ce que dit Calvin sur cet endroit de l'Évangile. « Il y a apparence que ces gens étaient enveloppés de quelque superstition quand ils restreignaient la grâce du Christ à l'attouchement de sa robe. Pour le moins, ils le dépouillaient d'une partie de son honneur, vu qu'ils n'espéraient point de sentir aucun secours de sa vertu par sa simple parole. Mais lui, de peur d'éteindre le lin fumant, s'accommode à leur rudesse (1). »

Ainsi Calvin ne se contente pas d'accuser de superstition ceux de Génézareth, il veut encore que Jésus-Christ, la sainteté même, les ait soutenus dans ce mal.

Nous lisons, dans les actes des apôtres, que fort peu de temps après l'ascension de Notre-Seigneur, « le nombre des fidèles s'augmentait de plus en plus : de sorte qu'ils apportaient les malades dans les rues, et les mettaient sur des lits, afin que lorsque Pierre passerait, son ombre couvrît au

(1) *Commentaire sur l'harmonie des évangiles*, etc.

moins quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent guéris de leurs infirmités. Calvin se fâche encore de ce que les catholiques se servent de cet endroit de l'écriture pour justifier la conduite de l'église sur les reliques. « Je réponds, dit-il, que de tout ce que saint Luc raconte avoir été fait par des gens rudes et ignorans de la vraie foi, il ne s'ensuit pas qu'il le faille affirmer être du tout bon et droit. Car voici à quoi tendent les papistes, c'est que le monde étant détourné de Christ, ait son recours aux saints. » Ces premiers fidèles ignoraient la vraie foi ! Le peut-on croire de gens que les apôtres mêmes venaient d'instruire?

Enfin nous trouvons dans les actes des apôtres, que « Dieu faisait des miracles si extraordinaires par les mains de Paul, que l'on portait même les mouchoirs et les tabliers, qui avaient touché à son corps, sur les malades ; et qu'ils étaient guéris. » Cet endroit marque avec évidence que la coutume, qu'ont les catholiques de faire toucher, pour les malades, des linges ou d'autres choses aux reliques des saints, est aussi ancienne que l'église, et que le grand saint Paul l'a approuvée, en se laissant ainsi toucher. Calvin redouble ici contr'eux sa colère. « Tant plus, dit-il, se montrent ridicules les papistes, qui s'aident de ce passage, pour faire valoir leurs reliques : comme si Paul avait fait valoir ces couvre-chefs, afin que les gens les baisassent en son honneur par dévotion, comme en la papauté on adore les souliers de saint François, la ceinture de sainte Rose ; le

peigne de sainte Marguerite, et tels autres fatras... Ces invectives tombent d'elles-mêmes, lorsque l'église catholique déclare qu'elle ne rend à aucune créature l'adoration qui n'est due qu'à Dieu ; et qu'elle ne respecte les corps des saints, que parce qu'ils ont été les temples du Saint-Esprit.

§. III. *Que les premiers fidèles avaient beaucoup de respect pour les reliques.*

On ferait un gros volume, si l'on voulait rapporter toutes les preuves de cette vérité. Il suffira de mettre ici les plus considérables.

Lorsque saint Ignace d'Antioche eut souffert la mort à Rome, pour Jésus-Christ, les actes de son martyre nous apprennent que ses os, recueillis avec respect par les fidèles, furent portés à Antioche, et déposés dans l'église, *comme un trésor inestimable.*

Douze ans après, Adrien fit mourir, à Tivoli, la bienheureuse Symphorose et les sept fils qu'elle avait. «Le sang de ces généreux martyrs, dit leur histoire, éteignit pour quelques mois la persécution. De sorte que les chrétiens employèrent ce temps de paix à rendre à leurs *sacrées reliques*, l'honneur qui leur était dû.»

La fameuse lettre que les fidèles de Smyrne écrivirent à l'église du Pont sur le martyre de saint Polycarpe leur évêque, marque la même chose à l'égard de ce qui leur resta de son corps,

après qu'il eut été brûlé. Ils racontent d'abord de quelle manière cet homme admirable endura le martyre. Ensuite ils ajoutent :

« Le démon fit tant que les chrétiens ne purent avoir le corps de ce grand saint, quoiqu'ils » souhaitâssent de pouvoir enlever *ce trésor*, et » que plusieurs se fussent déjà mis en devoir de » le retirer du bûcher. » Le proconsul refusa » *ces précieux restes* aux chrétiens, sous prétexte qu'ils devaient abandonner le culte du crucifié, pour mettre Polycarpe en sa place, s'ils » pouvaient avoir ses reliques. »

Voilà ce qu'on tâche aussi, dans la nouvelle réforme, de faire croire des catholiques, afin de les rendre plus odieux. On y dit à tout moment qu'ils détournent les peuples de Jésus-Christ, pour les porter à recourir aux saints.

Mais il répondent, avec les fidèles de Smyrne : » Pouvons-nous ne plus reconnaître Jésus-Christ, » après ce qu'il a souffert pour nous ? Il ne nous est » point permis d'offrir à un autre Dieu nos prières » et nos vœux. Car, bien que nous honorions *les* » *martyrs, et les autres fidèles serviteurs de Jésus-Christ*, nous n'adorons que le fils unique de » Dieu ; et nous ne rendons qu'à lui les honneurs » divins. »

Quand Saturnin, premier évêque de Toulouse, eut été mis en pièces par un taureau, auquel on l'avait attaché, « deux femmes, surmontant la faiblesse de leur sexe, et méprisant, à l'exemple de » leur saint pasteur, les supplices où elles s'ex-

» posaient... descendirent son corps dans une fosse
» profonde, songeant moins à lui dresser un tom-
» beau, qu'à dérober *ses précieuses dépouilles* à
» la haine sacrilége des païens. » Elles demeurè-
» rent quelque temps inconnues aux hommes sous
» un simple gazon, mais *connues de Dieu et hono-
» rées des anges*, jusqu'à ce que saint Hilaire dé-
» couvrit *ce trésor*. Mais, n'osant toucher à *ces
» reliques sacrées*, il les couvrit de terre, pour
» ne les pas laisser exposées à la profanation des
» infidèles, et fit élever dessus une petite cha-
» pelle. »

Les protestans doivent être bien confus d'entendre ce que Prudence, cet excellent poëte chrétien, rapporte sur les honneurs qu'on rendait aux reliques de saint Hippolyte, prêtre de l'église de Rome. Lorsque le gouverneur, devant qui l'on présenta ce vénérable vieillard à Ostie, apprit son nom, il dit : Qu'il soit, comme Hippolyte, fils de Thésée, traîné et mis en pièces par les chevaux. Ce cruel arrêt est exécuté sur le champ; et ces animaux, effrayés des clameurs que poussent les forêts, l'emportent au travers des rochers et des forêts... Cependant ses amis le suivent. *On voit les uns ramasser dans le pan de leurs robes, ses membres dispersés. Les autres emportent le sable imbibé de son sang, afin qu'il ne reste rien de cette précieuse rosée sur une terre profane.* « Après que cette pieuse
» troupe a recueilli toutes les parties du corps d'Hip-
» polyte, elle pense à lui chercher un tombeau. »
Prudence poursuit sa narration en ces termes :

« *Les sacrées dépouilles* de cette grande âme sont » renfermées dans une châsse d'argent massif.

» Parlerai-je du prodigieux concours de monde » qui s'y fait chaque jour? Dès que le soleil paraît, » le peuple s'y rend en foule, pour prier. Et » quand le soleil se retire, on voit encore ce lieu » sacré rempli de ceux qui vont y porter leurs » vœux... Pendant que *les uns baisent avec respect* » *le métal qui renferme les sains ossemens*, *les au-* » *tres répandent des parfums*, *ou des larmes*. »

Saint Chrisostôme marquait grand empressement d'aller à Rome, pour y voir les reliques de saint Paul. « Qui me donnera, disait-il, *d'em-* » *brasser le corps de Paul*, *de m'attacher à son* » *tombeau*, *de regarder la poussière de ce corps*, » qui répandait en tout lieu la semence de l'évangile.... « *Je voudrais voir le tombeau*, où sont » renfermés ces membres qui furent le temple » du Saint-Esprit. *Ce corps et celui de Pierre*, » *font la défense de Rome*. »

Nous lisons dans les Actes du martyre de saint Cyprien, qu'après que le proconsul d'Afrique l'eut condamné à perdre la tête, les fidèles *jetèrent des linges autour de lui*, pour recueillir son sang.

On bâtit bientôt après deux basiliques, sous le nom de ce saint martyr ; l'une dans l'endroit où il répandit son sang pour Jésus-Christ, et l'autre dans celui où il fut inhumé.

Justin, gouverneur de la Thrace, fit mourir, en 304, saint Philippe, évêque d'Héraclée, avec un diacre qu'on nommait Hermès ; le démon lui in-

spira de faire jeter dans l'Hèbre *les reliques sacrées* de ces saints martyrs. Mais quelques personnes, animées d'une pitié généreuse, prirent des rêts, montèrent sur une barque et se rendirent à l'endroit où on les avaient jetées. Dieu récompensa leur charité, en poussant dans leur filet les corps des deux saints. Aussitôt ces heureux pêcheurs, plus satisfaits de leur pêche que s'ils avaient trouvé *de l'or et des perles*, regagnèrent le bord et furent cacher leur prise à douze milles de la ville.

Les fidèles de la Cilicie eurent grand soin de recueillir les corps de Taraque, de Probe et d'Andronic, qui moururent en 304 pour la foi. Le gouverneur de la province fit mêler leurs restes avec les corps des gladiateurs. « Ainsi, disent les » fidèles de Cilicie, dans leur relation, nous nous » mîmes à genoux pour demander à Dieu qu'il » nous montrât les *reliques des saints martyrs*... » Et dans le même temps, il tomba du ciel un » globe de lumière qui se posa sur leurs corps. » Nous les enlevâmes donc avec une joie que nous » ne saurions exprimer. »

Saint Chrisostôme fait l'éloge de sainte Domnine et de ses deux filles, Bérénice et Prodosce, qui eurent le courage de se noyer elles-mêmes, pour ne se pas exposer à l'insolence des bourreaux. « Ne vous sentez-vous pas à présent tout remplis d'amour et de respect pour la mère et pour les filles, dit-il? Profitons de ces momens de ferveur, et allons nous prosterner devant leurs reliques; es châsses des martyrs, et leurs os sacrés ont la

vertu d'attirer les grâces et les bénédictions du ciel sur ceux qui les révèrent. »

Saint Grégoire de Nysse appelle le tombeau du saint martyr Théodore « une source de grâces et de secours contre les ennemis du salut. Celui à qui l'on permet de prendre de la poussière, qui est au pied du tombeau, ajoute-t-il, la ramasse avec respect, l'emporte avec joie, et la serre soigneusement. Il croit posséder un trésor dans ce peu de terre; car de toucher aux reliques mêmes, c'est une faveur singulière qu'on accorde à peu de personnes. Ceux à qui un semblable bonheur est arrivé savent combien il leur a fallu employer de prières, et marquer d'empressement pour l'obtenir.

« Alors, continue Grégoire de Nysse, ils embrassent ce corps sacré, comme s'il était vivant. Ils le baisent avec respect, ils le contemplent avec avidité; ils en portent quelque partie à leurs yeux, à leurs oreilles, à tous leurs sens. Ensuite ils s'adressent à lui, comme s'ils le voyaient; ils le prient, ils répandent des larmes pour le toucher; ils lui demandent son intercession; ils le conjurent de se rendre auprès de Dieu leur avocat et leur protecteur. »

Tout ceci doit paraître bien étrange au peuple protestant, à qui les ministres cachent, autant qu'ils peuvent, les sentimens et les coutumes de la plus sainte antiquité.

Nous voyons que saint Ambroise parle comme les pères qu'on vient de citer. C'est dans le dis-

cours qu'il fit à la fête des saints martyrs Nazaire et Celse, qui répandirent leur sang pour la foi, sous l'empire de Néron. « Le peuple de chaque ville, dit-il, se trouve heureux et se réjouit, lorsqu'il possède au moins les reliques d'un seul martyr. Nous au contraire, nous en avons d'un fort grand nombre. C'est avec raison que les enfans de l'église célèbrent la gloire des bienheureux martyrs..... Honorons-les.

« Si vous me dites : Qu'honorez-vous dans une chair déjà réduite en poudre, et pour laquelle Dieu n'a plus de soin ? Je vous répondrai, par le prophète : Le Seigneur garde leurs os, et pas un ne sera brisé (1). »

Saint Astère, évêque d'Amasée en Cappadoce, commence ainsi le panégyrique du saint martyr Phocas : « En entrant aujourd'hui dans ce temple, que la piété des fidèles a élevé au bienheureux Phocas, je me rappelle tout ce que la tradition a conservé des actions de ce saint martyr. Je me représente un jardinier, qui des fruits dont la terre paie libéralement son travail, entretient sa famille, et assiste les pauvres. Je le considère comme l'honneur de ces rivages, l'ange tutélaire de la Méditerranée, comme un grand saint, comme un confesseur de Jésus-Christ.......... L'ancienne ville de Synope, notre voisine, fut sa patrie...... Il se présenta lui-même à la mort. On lui coupa la tête, et il fut offert à Dieu, par les anges, comme une hostie d'agréable odeur.

(1) Psaume 33.

« Depuis ce jour, l'église le reconnaît comme une des principales colonnes qui la soutiennent. Elle le révère comme un martyr de grande distinction. Toutes les villes, toutes les provinces, envoient leurs habitans à son tombeau; et tous les chemins sont couverts de ceux qui lui vont offrir des vœux. De tous les temples qui lui sont dédiés, le plus superbe, comme le plus fameux, est celui qui possède *son sacré corps.* Êtes-vous dans l'affliction? Allez à Phôcas, il vous consolera. Êtes-vous infirme, accablé de maux? Visitez le tombeau de Phocas, vous y trouverez la santé. »

Théodoret décrit en peu de mots la manière dont on reçut à Constantinople le corps de saint Jean Chrisostôme, qui était mort en exil. « Lorsque les reliques de ce grand docteur furent transférées dans la ville impériale, la mer devint comme une terre ferme, par la multitude des barques. Le peuple fidèle, avec des flambeaux, couvrit toute l'entrée du Bosphore, du côté de la Propontide. Celui qui tient à présent l'empire (1), et qui fait revivre en sa personne le nom et la haute piété de son aïeul, donna ce trésor à Constantinople. Il approcha même les yeux et le front de la châsse du saint, le priant de vouloir pardonner à son père et à sa mère l'injustice qu'il lui avaient faite par imprudence. »

Nous voyons dans l'histoire de sainte Pélagie, qui avait été une fameuse courtisane, les mêmes

(1) Théodose le jeune.

honneurs rendus à ses reliques. « Après sa mort, dit un auteur contemporain, son corps fut mis avec grande vénération sur un drap d'or, enrichi de pierreries. Mais comme on voulut la frotter avec de la myrrhe, on reconnut que c'était une femme.... Le bruit s'en étant aussitôt répandu de toutes parts, tous les monastères de vierges vinrent avec des cierges allumés, en chantant des hymnes ; et les reliques de Pélagie furent portées dans l'église de Jérusalem. »

Les anciens fidèles voulaient encore avoir des reliques sur eux, principalement dans leurs voyages. « Je vous recommande, disait saint Augustin à un évêque de ses amis, les dignes servantes de Dieu, Galle et Simplice sa fille, inférieure à sa mère par l'âge, mais au-dessus d'elle par la sainteté de son état, puisqu'elle a consacré sa virginité à Jésus-Christ, au lieu que sa mère ne lui a consacré que sa viduité. Ces dames portent avec elles des reliques du très-glorieux martyr saint Étienne. »

Plusieurs catholiques imitent encore la piété de ces dames.

§ IV. *Qu'on élevait des autels sur les tombeaux des martyrs.*

Nous avons déjà vu quel empressement on avait de recueillir les corps ou les cendres des martyrs, comme des choses qui étaient plus précieuses que l'or et les perles.

On les mettait ensuite dans des châsses magni-

fiques; et pour leur faire encore plus d'honneur, on élevait sur leurs tombeaux des autels, pour y célébrer les divins mystères. Il parait même que cette coutume venait de ce que marque saint Jean dans l'apocalypse, qu'il vit sous l'autel les âmes de ceux qui étaient morts pour la parole de Dieu.

« Lorsqu'on eut mis, dit Prudence, le corps de saint Hyppolyte, dans une grotte auprès de Rome, on éleva sur son tombeau un autel. »

Prudence rapporte ailleurs qu'on posa les os de saint Vincent, diacre, sous un autel; et que Dieu voulut ainsi partager son trône avec lui sur la terre, comme il l'avait déjà partagé dans le ciel. Les conciles d'Afrique défendirent de dresser aucun autel, sans y mettre des reliques. C'est pourquoi saint Ambroise, pressé de faire la dédicace de l'église qu'il avait bâtie à Milan, répondit qu'il n'y manquerait pas, *s'il en trouvait quelques-unes.* Et, quand il eut découvert les tombeaux de saint Gervais et de saint Protais, il les fit transporter avec beaucoup de cérémonie, dans cette nouvelle basilique.

Saint Odon, abbé de Cluny, nous apprend que le comte Saint Géraud fit bâtir une belle église à Aurillac, et qu'il eut soin de faire mettre sous les autels les reliques qu'il avait apportées de Rome et d'autres endroits d'Italie.

Écoutons saint Augustin sur le culte que l'église rend aux saints Martyrs, « Nous honorons, » dit-il, les martyrs, de ce culte d'amour, dont les » saints qui sont encore sur terre, sont honorés.

» Mais nous avons d'autant plus de dévotion pour » eux, que leur salut est plus en sûreté depuis » qu'ils sont sortis du combat. Cependant nous » n'honorons, et n'enseignons d'honorer que Dieu » seul, de ce culte que les Grecs appellent *latrie*, » et qui n'est proprement dû qu'à la Divinité. » Et, comme l'oblation du sacrifice n'appartient » qu'à ce culte, nous ne l'offrons, ni ne comman- » dons de l'offrir à aucun martyr, à aucune âme » sainte, ni même à aucun ange.

§. V. *Suite.*

Ce que saint Jérôme écrit contre Vigilance, fait bien voir encore l'égarement de nos réformés. Cet impie disait d'un air railleur aux catholiques : « Quelle nécessité y a-t-il que vous honoriez, et que vous adoriez même ce je ne sais quoi, que vous portez avec tant de respect dans un petit vase ? Pourquoi baisez-vous, en l'adorant, de la poussière enveloppée dans un linge ? Nous voyons presque les mêmes cérémonies des païens introduites dans l'église, sous prétexte de religion. » Vigilance avait aussi la témérité d'appeler les catholiques, idolâtres ; et les protestans, qui renouvellent ses erreurs, nous donnent tous les jours le même nom.

Mais la réponse de saint Jérôme à cet hérétique les doit couvrir de honte. « Vigilance, dit-il, est fâché qu'on mette sur les reliques des martyrs un voile précieux. Il voudrait qu'on les envelop-

pât de haillons, ou qu'on les jetât dans un fumier. O tête insensée! Nous honorons les reliques des martyrs : mais nous adorons celui dont ils sont les martyrs.... »

Si la manière dont saint Jérôme combattait Vigilance était invincible, elle l'est bien davantage à l'égard de nos réformés, puisqu'un plus grand nombre de siècles autorise la doctrine et la coutume de l'église sur la vénération des reliques. Et certainement il faut être bien hardi, ou bien aveugle, pour s'opposer à l'une et à l'autre.

A l'égard des cierges, que cet hérétique trouvait mauvais qu'on allumât devant les tombeaux des martyrs, et dont se moquent encore les protestans, voici ce que répliquait saint Jérôme : « Ceux qui allument des cierges pour honorer les » martyrs en ont la récompense selon leur foi..... » Quand la chose se faisait pour les idoles, il la fal» lait détester : quand elle se fait pour les mar» tyrs, il la faut recevoir.

Ces conséquences ont paru si dures au fameux Pierre du Moulin, qu'il a pris le parti de dire qu'on devait garder avec honneur les reliques des saints ; « *Notre différend*, dit ce ministre, *n'est pas s'il faut garder avec honneur les reliques des saints*, ou si leur sépulture doit être en lieu décent, et leur mémoire honorable. Car, si nous visitons avec une curiosité louable les sépulcres des anciens empereurs païens et personnages célèbres, ou en vertu militaire, ou en savoir, combien plus verrions nous volontiers les tombeaux des apôtres ? mais il ne faut pas les adorer. »

§. VI. *De la vraie croix, et de la terre du saint sépulcre.*

Une des plus considérables choses qui soient arrivées au commencement du IV siècle, est l'invention de la vraie croix.

Sainte Hélène, convaincue par des miracles qu'elle l'avait trouvée, fit élever sur le tombeau de Notre-Seigneur une église magnifique, où elle laissa dans une boîte d'argent une portion de la vraie croix. «Chaque année, dit saint Paulin, vers » la fête de Pâques, l'évêque de Jérusalem la fai- » sait adorer à son peuple, après l'avoir adorée » le premier. *Les pèlerins regardaient comme une » grâce signalée, d'en pouvoir obtenir quelque » particule.* »

Nos réformés, bien loin de se réjouir de tels présens, n'en auraient que du mépris. Ceux de qui nous avons reçu la foi pensaient d'une autre manière. « *Car avec quelle ardeur*, dit saint Chrisostôme, *souhaite-t-on d'avoir du bois* où le corps de Jésus-Christ fut attaché ! Ce bois était autrefois une marque de supplice et d'infamie : mais celui qui a tout fait *l'a élevé au-dessus des cieux.* » Cet empressement des chrétiens à se munir de quelques parcelles de la vraie croix, faisait dire à saint Cyrille de Jérusalem, que l'univers en était presque tout rempli, quoiqu'il n'y eût alors que fort peu de temps qu'on eut découvert une chose si précieuse.

Quand sainte Hélène en eut envoyé un morceau à l'empereur son fils, il eut soin de le faire mettre au bas de sa statue, qui était dans la place de Constantinople, *persuadé que la ville, où l'on conserverait ce sacré dépôt, serait invincible.*

Saint Ambroise ajoute que cette sainte femme envoya encore à l'empereur un diadème, où *le peu de la vraie croix*, qu'elle y fût attacher, *valait mieux, que toutes les pierreries* dont elle l'avait enrichi. « De sorte, dit ce père, qu'elle mit *la croix de Jésus-Christ sur la tête des rois, afin qu'elle y fût adorée en leurs personnes...* »

Les rois de Jérusalem faisaient porter à la guerre ce saint étendard, pour donner du courage à leurs troupes et de la terreur aux infidèles qu'ils allaient combattre.

Saint Louis se rendait tous les ans, le vendredi saint, dans la chapelle qu'il avait fait bâtir à Paris, pour y mettre les reliques que Baudouin II, empereur de Constantinople, lui avait envoyées.

Là, revêtu des habits royaux et la couronne en tête, *il exposait lui-même la vraie croix à la vénération du peuple.* Ensuite, la tête et les pieds nus, sans ceinture et sans épée, il se prosternait et priait quelque temps. Puis, marchant sur les genoux, il s'arrêtait un moment, et priait encore. Enfin il s'approchait de la croix; et, après avoir prié pour la troisième fois, *il la baisait avec une humilité profonde;* et se retirait les yeux baissés.

Il n'est pas étonnant qu'on eût tant de respect

pour la croix de Jésus-Christ, puisqu'on en marquait même beaucoup pour la terre de son tombeau. Il suffira d'en donner une preuve tirée de saint Augustin. « Le tribun Hespérius, qui est parmi nous, dit ce grand homme, a une métairie dans le territoire de Fussales, où, comme il eut reconnu que les esprits malins tourmentaient ses bestiaux et ses esclaves, il pria nos prêtres, en mon absence, que quelqu'un d'eux y allât pour les chasser par ses oraisons. Il y en alla un, qui offrit *le sacrifice du corps de Jésus-Christ*, et aussitôt elle cessa par la miséricorde de Dieu. Or Hespérius avait reçu d'un de ses amis *un peu de la terre sainte* de Jérusalem, où Jésus-Christ fut enterré, et ressuscita le troisième jour, et *l'avait suspendue dans sa chambre, pour se garantir lui-même des insultes du démon*. Mais, quand sa maison en fut délivrée, il pensa ce qu'il ferait de cette terre, que, *par respect*, il ne voulait plus garder dans sa chambre. Il nous fit prier d'aller chez lui, et après nous avoir fait le récit de tout ce qui s'était passé, il nous pria de vouloir enfouir cette terre en quelque endroit, où les chrétiens se pussent assembler, pour célébrer le service divin. Nous y consentîmes; et la chose se fit. Sur cette nouvelle, un jeune paysan paralytique conjura ses parens de le porter, sans différer, dans ce saint lieu, où il ne fut pas plutôt qu'il s'en retourna, de son pied, *parfaitement guéri*, après avoir fait son oraison ».

Pour achever de convaincre le parti protestant,

sur la vénération des reliques, il faut encore lui rapporter quelques miracles authentiques faits à leur occasion.

§ VII. *Des miracles faits par les saintes reliques.*

Saint Augustin assure qu'il faudrait plusieurs volumes, si l'on voulait décrire toutes les merveilles arrivées par les seules reliques du premier martyr saint Étienne. Il choisit les plus propres à fermer la bouche de ceux qui prétendaient qu'il ne se faisait plus de miracles.

« L'évêque Project, dit-il, apporta quelques reliques du glorieux martyr saint Étienne à Tibilis; et l'on vit un grand concours de peuple à cette châsse. Une femme aveugle, de ces quartiers, pria qu'on la conduisit à l'évêque qui tenait ce sacré dépôt. *Elle donna des fleurs, pour les y faire toucher*; et comme on les lui eut rendues, *elle les mit sur ses yeux, et vit aussitôt.*

» Le fils d'un certain Irénée, collecteur des tailles, mourut à Hippone. Mais, lorsqu'on se préparait à ses funérailles, un des amis de cet homme lui dit *de faire frotter le corps de son fils avec de l'huile du saint martyr* : on le fit, et *l'enfant ressuscita....*

» Voici encore, poursuit ce père, un miracle si éclatant, que je ne crois pas qu'il y ait personne à Hippone, qui ne l'ait vu, ou qui n'en ait entendu parler. Dix enfans, sept frères, et trois sœurs, nés à Césarée en Cappadoce, et d'assez bonne fa-

mille, ayant été maudits par leur mère pour quelque outrage qu'ils lui firent, après la mort de leur père, furent miraculeusement frappés d'un horrible tremblement de tous leurs membres; mais comme ils ne purent souffrir la confusion qu'ils en recevaient dans leur pays, ils s'en allèrent chacun de leur côté, errant par tout l'empire romain. Il en vint deux à Hippone, un garçon et une fille, qu'on nommait Paul et Palladie, déjà fameux par leur disgrâce en beaucoup d'endroits. Ils y vinrent avant Pâques, et visitaient tous les jours l'église, où il y avait des reliques du martyr saint Étienne, priant Dieu d'apaiser sa colère, et de leur rendre leur première santé. Le jour même de Pâques, dans le temps que le jeune homme tenait les barreaux du lieu où étaient ces reliques, il tomba tout d'un coup, et resta par terre comme endormi, sans néanmoins trembler, comme il avait coutume, même en dormant. Quelques-uns le voulurent relever, mais d'autres les en empêchèrent, et disaient qu'il fallait attendre l'issue, lorsqu'il *se releva sur ses pieds, entièrement guéri.* Toute l'église retentit de grands cris de joie; et l'on courut vivement à moi, pour me le dire... Le troisième jour d'après le dimanche de Pâques..., comme on eut achevé de lire la relation de ce miracle, on entendit de nouvelles acclamations, qui venaient du tombeau de saint Étienne. Toute l'assistance se tournant aussitôt de ce côté-là, y courut. Car la jeune fille était allée à la châsse du saint martyr;

canards. Sainte Anne, qui fait retrouver les choses perdues, est la patronne des palefreniers. Saint Antoine protége les pourceaux. Saint Atourni guérit les étourdissemens. Sainte Apolline et saint Médard guérissent le mal de dents.

Sainte Aye, fêtée à Mons, est la patronne des plaideurs. Saint Blanchard est patron des blanchisseuses; saint Boniface donne l'embonpoint; sainte Barbe protège les arquebusiers et les chasseurs; elle veille aux magasins à poudre.

Saint Benezet est le patron des architectes-pontifes; saint Cloud guérit les boutons de la peau; saint Crépin et saint Crépinien sont les patrons des cordonniers; saint Clair et sainte Claire, sainte Flamiuie de Clermont, sainte Othilie, guérissent les maux des yeux; saint Claude est invoqué par ceux qui boitent; saint Cassien est le patron des greffiers. Les maîtres d'école se recommandent à un autre saint qui porte le même nom.

Saint Cyr est le patron des ciriers; saint Étanche et saint Fiacre guérissent les hémorroïdes. Ce dernier est aussi le patron des jardiniers; saint Eutrope est invoqué par les hydropiques; saint Éloi est le patron de tous les états qui emploient la forge et l'enclume; saint Fort ou Guinefort délivre des faiblesses; sainte Gertrude chasse les souris et les rats; saint Genou guérit de la goutte; saint Jean délivre du mal caduc; Job ôte la galle; saint Just est le patron des cuisiniers, parce qu'il préside aux jus ou sauces.

aient suivi leur exemple, en profanant les sacrées dépouilles de ceux que la pénitence ou le martyre a sanctifiés, c'est ce qu'on ne peut comprendre, et c'est néanmoins ce que firent nos réformés, au commencement de leur schisme. Ils n'épargnèrent pas même les reliques de saint Irenée à Lyon, de saint Hilaire à Poitiers, et de saint Martin à Tours, c'est-à-dire, des trois plus illustres évêques qu'ait eus la France. Ils rompirent leurs châsses avec indignité, et jetèrent au loin leurs précieux restes.

Ils n'eurent pas moins d'emportement en Angleterre. Larrey rapporte les outrages que fit Henri VIII aux os et à la mémoire de saint Thomas de Cantorbéry. Ce prince, dit-il, ne voulut pas qu'il restât la moindre trace de la vénération que les siècles précédens avaient eue pour un si indigne sujet. Ce fut pour cela que, non content d'en faire briser *la châsse et brûler les os, il en fit encore ôter la fête dans tous les bréviaires du royaume.*

Peut-on s'imaginer que les siècles précédens, qui ont eu de la vénération pour saint Thomas de Cantorbéry, se soient trompés? Quoi! Henri II, qui fit pénitence sur le tombeau de ce martyr, pour avoir donné occasion à sa mort, était dans l'erreur? Quoi! Louis VII, roi de France, y était aussi, lorsqu'il fut demander sur le même tombeau la guérison de Philippe-Auguste son fils, et qu'il l'obtint? C'est ce qu'il faut dire, si M. Larrey a pu l'appeler *un sujet indigne.*

C'est dommage pour la nouvelle réforme que Larrey n'ait pas fait aussi l'histoire des iconoclastes ; il n'eût pas manqué de louer l'empereur Constantin Copronyme, de ce qu'avec les images des saints, il avait encore attaqué leurs précieuses reliques. Il eût raconté, comme une belle action de ce prince, qu'il fit jeter dans la mer la châsse de sainte Euphémie, dont le corps était en si grande vénération à Calcédoine. Cependant, selon toutes les apparences, il n'eût pas ajouté que Dieu, pour confondre une telle impiété, voulut que les vents conduisissent ce sacré dépôt dans l'île de Lemnos, où les fidèles, qui le reçurent avec respect, le cachèrent, jusqu'à ce qu'on le reportât dans son temple, par l'ordre de l'impératrice Irène.

Voyons à présent ce que les ministres nous objectent de plus fort, contre la vénération des reliques. Ils disent que Dieu ne voulut pas que les Israélites sussent l'endroit où Moïse fut enterré, de peur qu'ils ne rendissent à son corps des honneurs divins. Ainsi, concluent-ils, le respect que l'église romaine porte aux reliques, est fort dangereux, au moins pour les ignorans.

Mais ont-ils oublié, que ce peuple grossier avait toujours un extrême penchant à l'idolâtrie? En effet, s'il adora le veau d'or, que n'eût-il pas marqué à l'égard du corps de Moïse, qui avait fait à sa vue tant de prodiges dans le désert? Ce fut aussi, comme nous l'apprend saint Jude, le sujet de la contestation que l'archange saint Michel eut avec le diable. Cet esprit malin vou-

pour faire ses prières ; et dès qu'elle en eut touché les barreaux, elle tomba comme son frère, et *se releva parfaitement saine..* »

Ces miracles et beaucoup d'autres, ont paru si certains à Grotius, qu'il les a mis entre les preuves incontestables de la vérité du christianisme.

Saint Augustin parle ailleurs d'un aveugle qui fut guéri par les reliques des saints martyrs, Gervais et Protais. « C'était un homme de Milan, aveugle depuis bien des années, et connu de toute la ville. Comme il s'aperçut du bruit qui se faisait parmi le peuple, et qui marquait un sujet extraordinaire de joie, il en demanda la cause. Il la sut, et se fit mener aussitôt où étaient les corps de ces martyrs ; à peine eut-il porté à ses yeux le linge qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui soutenait leurs *reliques*, que la vue lui fut rendue. »

Mais tout cela ne plaît point aux ministres, qui en voient les fâcheuses conséquences. Aussi veulent-ils persuader à leurs peuples, ou que le saint évêque de Milan fut séduit par le démon, ou qu'il n'était lui-même qu'un imposteur.

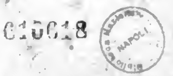
Saint Jean l'aumônier, que ses vertus avaient élevé sur le siége patriarcal d'Alexandrie, retourna vers la fin de ses jours dans l'île de Chypre, et mourut à Amathonte qui était le lieu de sa naissance. « Alors, dit l'auteur de sa vie, pour lui rendre les honneurs qu'on lui devait, un fort grand nombre de prêtres accompagnèrent son corps jusques dans la chapelle du saint évêque

Les ministres font encore quelques objections qui ne sont que de pures chicanes, et qui tombent d'elles-mêmes. Comme ils ne peuvent nier, que dans les temps les plus saints et les plus éclairés, on n'ait eu beaucoup de vénération pour les reliques, leur dernier retranchement est de dire qu'il y en a de fausses, et qu'ainsi il vaut mieux n'en respecter aucune, que de pouvoir être trompé.

Par la même raison, il ne faudrait croire aucun miracle, parce qu'il y en a de faux; ni recevoir même aucun livre de l'écriture, parce qu'il y en a d'apocryphes et de supposés.

Il est difficile que les protestans, qui voudront lire avec attention ce petit ouvrage, n'en soient touchés. Fasse le ciel qu'ils reviennent à l'unique troupeau de Jésus-Christ, et que tous ensemble nous lui puissions dire : « Seigneur! qui opérez tant de merveilles par les reliques de vos saints, augmentez-en nous la foi de la résurrection ; et faites-nous participer à la gloire immortelle, dont nous respectons les précieux gages dans leurs cendres. — Ainsi soit-il. »

FIN DU TRAITÉ DES SAINTES RELIQUES.



lait, pour engager les Israélites dans l'idolâtrie, qu'on enterrât Moïse publiquement. Saint Michel au contraire lui résista, et fit que le corps de ce grand homme fut mis dans un lieu qu'ils ne pussent connaître. Mais cela condamne-t-il l'honneur que nous rendons aux saintes reliques? Point du tout : car ce culte est au-dessous de celui qui n'est dû qu'à Dieu. D'ailleurs les prophètes ont prédit que le Sauveur du monde détruirait l'empire du démon, c'est-à-dire, l'idolâtrie; et cet Homme-Dieu promet lui-même à son église, que les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle.

« Dieu, continuent les ministres, rendit la vie à un mort par l'attouchement des os du prophète Élizée. Mais on ne lit pas qu'on les ait tirés de terre pour les exposer à la vénération du peuple. Bien loin de cela, Isaïe, au chap. 14, verset 19, et Jérémie, au chapitre 22, verset 19, mettent entre les menaces et les malédictions de Dieu de n'être point enterré. Comment donc la chose est-elle présentement en honneur? Pourquoi ôte-t-on les os des saints du lieu de leur repos? Pourquoi les met-on en vue? ».

Mais il n'est parlé ici que de deux princes, que la vengeance divine prive de sépulture, à cause de leurs crimes. En effet, c'est du roi de Babylone, qu'Isaïe dit : « Tous les rois des nations sont morts avec gloire; et chacun d'eux a son tombeau. Mais pour toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre, comme un tronc inutile. »

Voici le passage de Jérémie : « C'est ce que
» dit le Seigneur à Joakim, fils de Josias, roi de
» Juda. On ne le pleurera point, en disant : Ah !
» frère malheureux ! Ah ! sœur malheureuse ! On
» ne le plaindra point, en criant : Ah ! prince dé-
» plorable ! grandeur bientôt finie ! *Sa sépulture*
» *sera comme celle d'un âne mort : on le jetera*
» *tout pouri hors des portes de Jérusalem.* »

D'ailleurs les cadavres de ceux qui mouraient chez les Juifs, comme dit saint Basile, étaient en horreur. Si quelqu'un, au contraire, souffre la mort pour le nom de Jésus-Christ, *ses reliques sont précieuses.* Dans l'ancienne loi, il était dit aux prêtres et aux Nazaréens, qu'ils ne se souilleraient sur aucun mort, et que, si l'on touchait à un cadavre, on serait impur. Mais à présent, celui qui touche aux os d'un martyr, participe en quelque façon à sa sainteté, à cause de la grâce qui réside dans son corps.

Quelque saintes que fussent donc les personnes mortes sous la loi de Moïse, leurs corps étaient regardés comme impurs, parce qu'avant que Jésus-Christ fût entré dans le ciel, elles ne pouvaient jouir de la gloire ; et c'est pour cela qu'on ne rendait aucun honneur à leurs reliques. Mais présentement qu'elles sont bienheureuses, l'Église respecte leurs corps comme ceux des martyrs, ou des autres saints de la nouvelle loi. Ainsi l'empereur Arcade fit transporter avec beaucoup de magnificence, de la Judée dans la Thrace, les os du prophète Samuël.

TRAITÉ
DES RELIQUES,

OU

AVERTISSEMENT TRÈS-UTILE

Du grand profit qui reviendrait à la chrétienté, s'il se faisait inventaire de tous les corps saints et reliques, qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne, et autres royaumes et pays.

PAR JEAN CALVIN.

« Les corps des saints martyrs et des autres saints qui sont avec Jésus-Christ, doivent être révérés par les fidèles, Dieu faisant beaucoup de bien aux hommes par le moyen de leurs reliques ; et ceux qui soutiennent qu'il ne faut ni révérer ni honorer les reliques des saints, et qui disent que les reliques et les images ne portent aucun secours aux chrétiens, doivent être damnés expressément, comme l'église les a toujours damnés depuis long-temps, et les damne encore aujourd'hui. »

Décret du concile de Trente.

Comme il est devenu impossible de se procurer aucune édition du *Traité des Reliques*, que les curieux recherchent avec tant de soin, nous avons cru faire plaisir au lecteur en le réimprimant ici.

Nous ne ferons ni l'examen, ni l'apologie de ce petit chef-d'œuvre. Le lecteur en sentira tout le mérite.

D'ailleurs nous l'avons déjà employé, en très-grande partie, dans les divers articles du dictionnaire. Mais nous pensons qu'on aimera à pouvoir le lire de suite et dans toute la pureté du texte, où nous n'avons corrigé que des fautes de typographie, et des noms estropiés. On s'est permis encore d'adoucir l'orthographe de quelques vieux mots.

TABLES.

PREMIÈRE TABLE.

ORDRE DES MATIÈRES,
ET TABLE DES ARTICLES GÉNÉRAUX.

TOME PREMIER.

TOME DEUXIÈME.

DICTIONNAIRE, J, K, L, M, N, O, P, Q.

TOME TROISIÈME.

DICTIONNAIRE. R, S, T, U, V, W, X, Y, Z.

SUPPLÉMENT. A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, L, M, N, O, P, R, S, U. 200

TRAITÉ DES RELIQUES, ou avertissement très-utile du grand profit qui reviendrait à la chrétienté, s'il se faisait inventaire de tous les corps

DEUXIÈME TABLE.

SAINTS ET PERSONNAGES A RELIQUES.

TROISIÈME TABLE.

IMAGES, CRUCIFIX, NOTRE-DAMES, etc.

QUATRIÈME TABLE.

INDEX ANATOMIQUE

DES MACHOIRES ET AUTRES PIÈCES REMARQUABLES.

CINQUIÈME TABLE.

REGNE ANIMAL.

BÊTES QUI SE TROUVENT DANS LES LÉGENDES OU QUI ONT LAISSÉ DES RELIQUES.

SIXIÈME TABLE.

RÈGNE VÉGÉTAL.

SEPTIÈME TABLE.

RÈGNE MINÉRAL.

HUITIÈME TABLE.

GARDES-ROBES, FRIPERIES ET AUTRES USTENSILES.

NEUVIEME TABLE.

INDEX MÉDICAL DES MALADIES, AVEC RENVOIS AUX SAINTS, AUX RELIQUES ET AUX IMAGES QUI LES GUÉRISSENT.

DIXIÈME TABLE.

MATIÈRES NON COMPRISES DANS LES TABLES PRÉCÉDENTES.

FIN DES TABLES

ET DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TERMINÉ LE 28 DE JANVIER 1822.

26



(115

